SOLATION LA MALEDICTION PUSHER THE LOST EYES OF CRYSTAL

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINEMA

SAUVAGE, FURIEUX, BRUTAL...

Un monument du film d'horreur !

LA COLLINE A DES YEUX

ACTU DVD

FRAGILE ENZO CASTELLARI DEATH TUNNEL EMILIO MIRAGLIA BATTLESTAR GALACTICA
UMBERTO LENZI SANS RETOUR ABEL FERRARA GUINEA PIG POLARS ITALIENS LES 4400
KINGDOM OF HEAVEN SEDUCTION CINEMA RAGING SHARKS

La mort les
accompagne...
L'enfer
les attend...
UN FILM DE
ROB ZOMBIE
THE DEVIL'S REJECTS
LIONS GATE FILMS ET CINERENTA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION CINELAMDA UNE DISTRIBUTION PATHÉ DEVILS REJECTS INC. ET FIRM FILMS UN FILM DE ROB ZOMBIE "THE DEVIL'S REJECTS"
SID HAIG BILL MOSELEY SHERI MOON ZOMBIE KEN FORÉE MATTHEW McGRORY ET WILLIAM FORSYTHE DISTRIBUTION DES RÔLES MONIKA MIKKELSEN COSTUMES YASMINE ABRAHAM
FIRST CAMERAMAN WAYNE TOTH MUSIQUE TYLER BATES MONTAGE GLENN GARLAND DÉCORS ANTHONY TREMBLAY DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PHIL PARMET
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE BRENT MORRIS PRODUCTEURS EXÉCUTIFS PETER BLOCK MICHAEL PASCORNEK MICHAEL BURNS GUY OSEARY PRODUIT PAR MICHAEL OHOVEN MARCO MEHLITZ
PRODUIT PAR ANDY GOULD MIKE ELLIOTT ROB ZOMBIE D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR ROB ZOMBIE ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ROB ZOMBIE
METROPOLITAN FILMEXPORT
Cinerenta
LGF
www.metrofilms.com
AU CINEMA LE
19 JUILLET
ROCK ONE

édito

ON S'EXPORTE BIEN

Largement et très injustement décrié lors de sa sortie en salles en août 2000, **Furia**, le premier film d'Alexandre Aja et Grégory Levasseur, alors tout juste âgés de 21 ans, faisait pourtant preuve de qualités certaines et laissait déjà entrevoir le talent de ses jeunes auteurs. Ce qui nous avait très logiquement encouragé à soutenir cette œuvre, quitte à en surprendre certains. Un choix qui s'avéra à nos yeux d'autant plus justifié, lorsque trois ans plus tard, Aja et Levasseur revenaient en force avec leur second long-métrage, **Haute tension**. Film enragé et sans concession, **Haute tension** est une véritable petite bombe et représente à peu près tout ce qu'on n'osait plus attendre du cinéma de genre français. Ce qui nous poussait, encore une fois, à leur accorder toute notre confiance. Programmés dans de nombreux festivals à travers le monde, **Haute tension** reçut à chaque fois un accueil chaleureux, autant de la part du public que des professionnels. Lions Gate Films s'empressa d'ailleurs d'acquérir les droits du film pour le distribuer aux États-Unis. S'il recueille un succès modeste au box-office, **Haute tension** fera par contre un carton en DVD outre-Atlantique. Pour Alexandre et Grégory, leur deuxième film se transforme alors en ticket pour Hollywood. Les propositions affluent et les deux fanboys vont pouvoir se payer le luxe de bosser avec une de leurs idoles, Wes Craven, en réalisant le remake d'un de ses films les plus cultes, qu'ils chérissent d'ailleurs au plus haut point, **La Colline a des yeux**. Authentique chef-d'œuvre d'une maturité étonnante, jouissif à souhait et bourré de bonnes idées absentes du film de Craven, **La Colline a des yeux** version Aja et Levasseur dynamite et enterre littéralement l'original. Le public américain n'aura d'ailleurs pas été insensible aux immenses qualités de ce film puisqu'il a rapporté un peu plus de 40 millions de dollars malgré son interdiction aux moins de 17 ans non accompagnés. Alors que la France semble les bouder, le tout-Hollywood fait désormais les yeux doux à Alexandre Aja et Grégory Levasseur, qui travaillent d'ores et déjà sur leur prochain film, **The Waiting**, toujours pour Wes Craven et sa productrice attitrée Marianne Maddalena.

Mais il semblerait qu'Alexandre et Grégory ne soient pas des cas isolés. Si la France hésite encore à produire des films de genre (même si de nombreux projets, dont on vous reparlera prochainement, sont actuellement en chantier, comme **Frontière** de Xavier Gens), les Américains semblent bien décidés à venir débaucher nos propres réalisateurs. Ainsi, Eric Valette (l'excellent **Maléfique**, pour ceux qui auraient oublié) prépare actuellement le remake américain du film de Takashi Miike **La Mort en ligne** pour le compte de Warner, et il semblerait que David Moreau et Xavier Palud, qui viennent de co-réaliser le film **Ils**, que vous pourrez découvrir le 19 juillet prochain en salles, aient eux aussi été approchés par plusieurs producteurs hollywoodiens qui leur auraient proposé plusieurs projets actuellement tenus secrets.

De notre côté, nous ne pouvons que nous enjouer de cette situation, même si ça fait quand même bien mal au cul de les voir tous déserter les uns après les autres. Eh les gars, revenez, il commence à se passer des choses ici aussi !

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** Gérard Cohen **Rédacteur en chef** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Correctrice pour ce numéro** Sophie Virlouvet **Rédacteurs pour ce numéro** Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo,Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler, Paolo Zelati **Correspondant aux Etats-Unis** Didier Allouch **Conception graphique** Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie** Mathieu Roux **Impression** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Amar, Bach Films, BCG, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Sébastien Cauchon, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Elodie Dufour, Abdelghani Essaadi, FIP (Patrick, Guillaume et Jessica), Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Cédric Landemaine, Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Manu Lanzi, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasquatin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Aurélien Poitrimoult, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Systeme Cinema, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Chris Sivertson, Delphine Vaquier, Justine Velllot, Patrice Very, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858 ISSN : N° 0338-6791 Dépôt légal à parution **Directeur de la publication** Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 t - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

OJD PRESSE PAYANTE 2003

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du **film Dinocroc** en DVD au prix de 9,90 t pour le pack dont 2,50 t (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 t chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

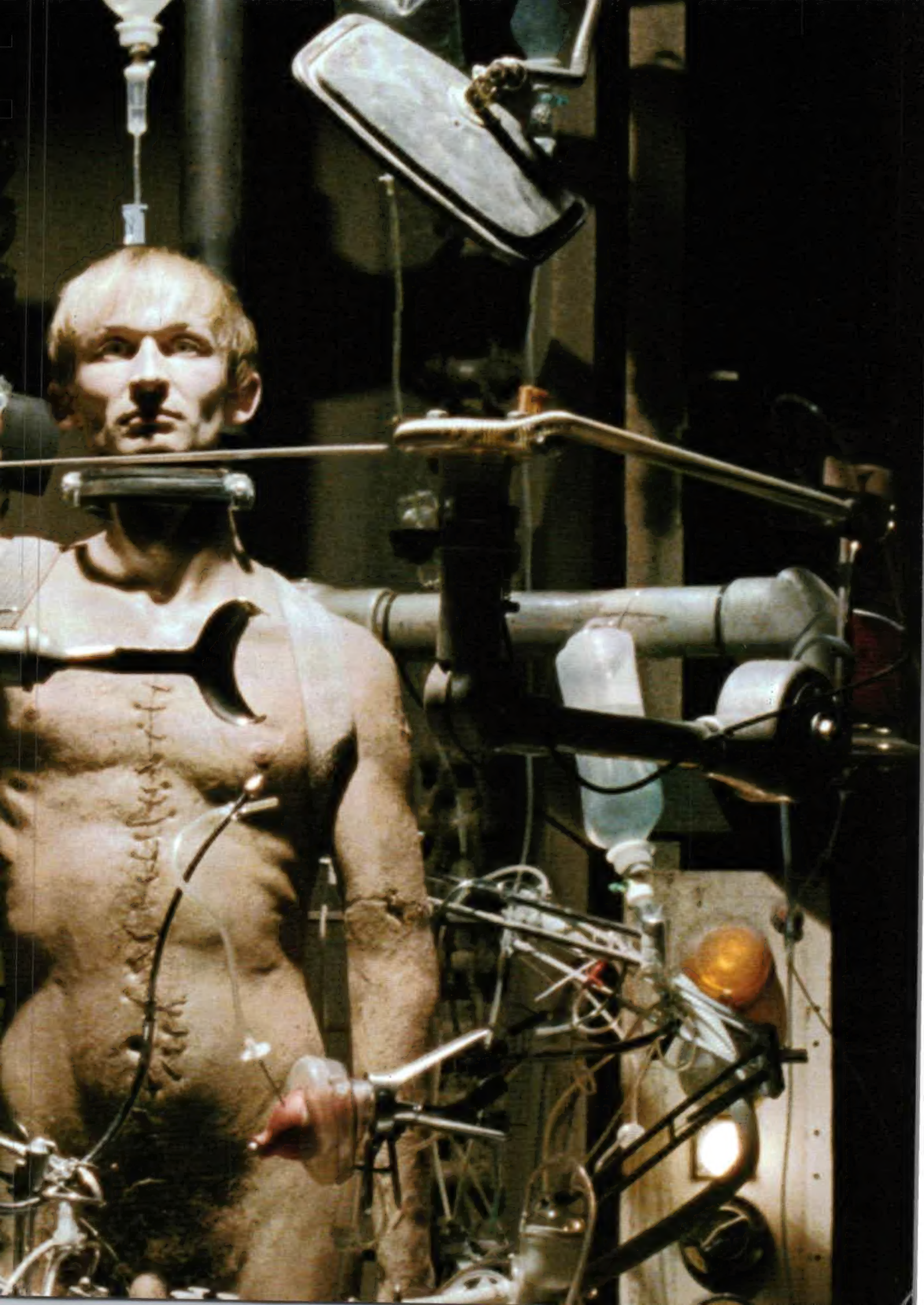
Imprimé en France/Printed in France

Taxidermie

LES TRIPES A L'EST !

Comment ça ? Un « Rien que pour vos yeux » en direct de Hongrie ça vous étonne ? Et pourtant, c'est bien du côté de l'Est de l'Europe qu'il faudra guetter l'avenir d'un cinéma singulier, décomplexé et complètement Mad !

Présenté dans la sélection officielle du dernier Festival de Cannes (section Un certain regard), **Taxidermie** a clairement marqué les esprits. Œuvre iconoclaste et flamboyante emballée par le jeune György Pälfi (déjà remarqué en 2002 avec son **Hic**), Taxidermie scrute avec acuité les aléas de la vie d'une famille foldingue sur trois générations. Du libidineux à la verge cracheuse de feu au taxidermiste en quête d'immortalité, en passant par un « sportif alimentaire » vomisseur de son état, les pires déviances, toujours filmées avec humanité, ne vous seront jamais épargnées. Cet univers choral filmé dans un Scope splendide rappelle les délires de John Waters, Jodorowsky, Ferreri ou même Takashi Miike ! Bref, si vous désirez vivre cette véritable expérience sur grand écran, il faudra attendre le 23 août, date à laquelle la valse des sévices débutera en grande pompe dans nos salles obscures !



magazine

34 THE LOST

Moïssakis et Bordas nous bassinent à longueur de journées avec **The Lost** depuis qu'ils ont vu le film l'an dernier au Festival de Sitges. Et forcément, ils nous font baver devant ce qu'ils annoncent comme un pur drame horrifique et viscéral. Pour l'occasion, Moïssakis s'est donc chargé d'interviewer le réalisateur novice Chris Sivertson, pour que celui-ci éclaire notre lanterne. Novice, mais déjà grand !

38 EYES OF CRYSTAL

Déjà annoncé comme le revival du giallo, ce Occhi di cristallo (retitré **Eyes of Crystal** à l'international) d'Eros Puglielli ne pouvait qu'enthousiasmer Fausto Fasulo, grand fanatique du genre. Son verdict ? « Bon, c'est vrai qu'il n'y a pas assez de Ritals moustachus dans ce film, mais quand même, ça claque sévère ! » Les éventuels distributeurs pourront toujours se servir de cette phrase pour vendre le film !

42 LA COLLINE A DES YEUX

On l'aura attendue, la sortie de ce remake de **La Colline a des yeux** par Alexandre Aja, mais croyez-nous, cela valait le coup ! Certainement l'un des meilleurs films d'horreur de l'année, en tout cas le meilleur pour l'instant, **La Colline a des yeux** est ce mois-ci décortiqué par ses artisans, d'Alexandre Aja à Wes Craven, en passant par Grégory Levasseur. Tous se penchent sur les différents aspects de la production, pendant qu'Alexandre Bustillo pète un boulon dans sa critique. Ça vaut bien le coup d'y consacrer dix pages tout ça, non ???

52 ISOLATION

« Ah moi les films avec des vaches, j'adore : **Sacré Graal**, **Twister**, **Battlefield Earth**, **La Vache et le prisonnier**... ». Heu... Attends Moïssakis, on te coupe tout de suite là. **Isolation** n'est pas une comédie avec des vaches, c'est un film d'horreur, et la vache du film, elle ne fait pas rire, et personne n'essaye de faire des gags avec, OK ? Bon... Il a pas l'air de comprendre on dirait. Passez-moi le petit Julien Dupuy, c'est lui qui se charge de l'interview du réalisateur, Moïssakis on lui laisse la critique, histoire de se marrer un coup !

58 LA MALEDICTION

Le petit Cédric Delelée et le satanisme cinématographique, c'est une longue histoire d'amour, même qu'il se scarifiait au nom de Satan avec son marqueur rouge en faisant les gros yeux quand il avait 10 ans (« Ouais non mais avec des objets tranchants, ça fait trop mal, faut pas déconner ! » nous précise-t-il aujourd'hui !). D'ailleurs, il aime tellement ça les saloperies de Satan au cinoche, qu'il nous assure que ce remake de **La Malédiction** de Richard Donner est tout à fait honorable. Pendant ce temps, Didier Allouch s'en va interviewer le Dia... heu... le réalisateur en personne, John Moore.

62 LA TRILOGIE PUSHER

Décidément, le mois de juin sera trash, puisqu'en plus des viscéraux **The Lost** et **La Colline a des yeux** s'ajoute l'ultra violente trilogie **Pusher**, phénomène du cinéma danois, qui sort enfin chez nous. Arnaud Bordas vous explique ici ce qui fait battre son petit cœur de voyou refoulé, pendant que l'immense Stéphane Thiellement (2 m 03 avec des talons) s'est mis en tenue de combat pour aller interviewer le réalisateur Nicolas Winding Refn, de peur de se faire agresser violemment. Mais non Titi, il est gentil le réalisateur, il fait du cinéma c'est tout !

66 INTERVIEW CARRIERE : WILLIAM FRIEDKIN - 2EME PARTIE

Seconde partie de l'interview carrière de l'immense William Friedkin, dont les échos cannois concernant son nouveau film, **Bug**, sont plus que favorables. Mais avant d'en arriver là, Marc Toullec a encore bien des questions à poser sur les **Police Fédérale Los Angeles**, **Jade**, **La Nurse**, **Le Sang du châtiment** et autres **Blue Chips** ou **Traqué** qui composent une filmographie en dents de scie, mais émaillée de véritables coups de génie. Allez Marc, au boulot !

CASTING DE CHOC POUR THRILLER HITCHCOCKIEN

L'ENGRENAGE
SHADOW OF FEAR

METROPOLITAN FILM & VIDEO

LE 8 JUIN EN DVD

MILLENNIUM

rubriques

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
30 Avis chiffrés
33 Abonnement
102 Anciens numéros
114 Petites annonces

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Taxidermie ça vous dit quelque chose ? Ben zieutez la photo de cet OFNI, et vous nous en direz des nouvelles ! Beurk !

12 NOTULES LUNAIRES

Bon les gars, qui en a marre de San Helving et de ses railleries dégueulasses sur toute la rédaction hein ? Qui veut foutre le boxon dans ses pages en parlant de bons films à venir ? Alexandre Bustillo, d'accord, de quoi tu vas parler mon petit ? **Decoys 2**, une production Cine Excel sur le yéti intitulée **The Abominable** et le remake du **Jour des morts-vivants** par Steve Miner ? Très bien. Ah, Fausto Fasulo aussi ? Deux pages sur le court français **Le Frelon vert** ? Parfait. Allez les gars, pulvérisez-moi les efforts de cet enfoiré !

20 NOTULES ASIATIQUES

*« Mmmm

LE NOUVEAU CAUCHEMAR
DE SAM RAIMI
SELECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE
GERARDMER 2006
VOUS NE DORMIREZ PLUS JAMAIS
BOOGEYMAN
LA PORTE DES CAUCHEMARS
OSEREZ-VOUS ALLER SUR WWW.BLOGHORREUR.COM ?
LE 28 JUIN AU CINEMA

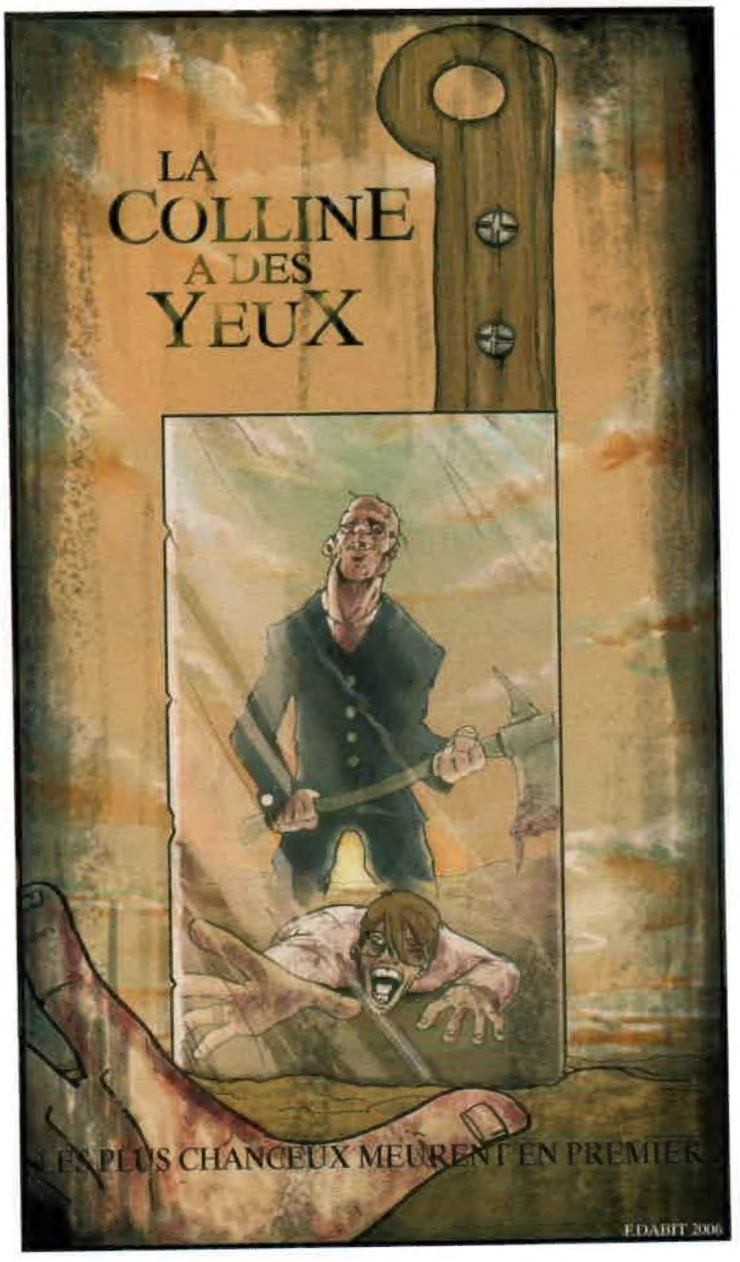
Courrier des lecteurs

UNE SEULE ET UNIQUE LETTRE EN CE MOIS DE JUIN, MALGRÉ UN COURRIER BEAUCOUP PLUS CONSÉQUENT (MERCI À VOUS !). AU PROGRAMME, UNE MISSIVE PAS JOUASSE DU TOUT, MAIS QUI NOUS PERMET DE REVENIR EN DÉTAIL SUR L'ESPRIT DU MAGAZINE... PAS MAL DE LETTRES DÉFENDANT AUSSI LE SILENT HILL DE CHRISTOPHE GANS, LETTRES QUI SERONT PUBLIÉES DANS LE PROCHAIN NUMÉRO. D'ICI LÀ, N'HÉSITEZ PAS À RÉAGIR, ON VOUS ATTEND !!!

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

PLEIN LA GUEULE !

Messieurs,
Fidèle lecteur de Mad Movies depuis 11 ans (et abonné depuis 4 ans), je n'en finis plus d'être déçu par votre magazine depuis plusieurs mois.
En effet, je constate, avec regrets, que les films événements ne font plus l'objet de dossiers comme c'était le cas auparavant. Je cite, pour exemple, **La Légende de Zorro**, **M : i : III**, **Da Vinci Code**, **Le Monde de Narnia**, **Basic Instinct 2** ou encore **The Island**. Tout comme **Inside Man**, **Syriana**... qui auraient été traités plus en détail dans Impact.
Quel que soit votre avis sur ces différents films, il me paraît inadmissible que l'article les concernant soit réduit au strict minimum ou à une simple critique dans la rubrique « Dans les griffes du cinéphage ». C'est vraiment insignifiant compte tenu du prix du magazine.
Les films **Mission : Impossible**, **Le Masque de Zorro** et **Basic Instinct** avaient, dans le passé avec le magazine Impact, fait l'objet d'un dossier intéressant et détaillé. Pourquoi ce n'est plus le cas aujourd'hui pour leur suite ??? Désormais, Mad Movies fait la part belle à des films qui ne sont pas des événements, ou pas suffisamment à mes yeux (**Reeker**, **Mortuary**). Ce qui a pour conséquence un mépris pour les autres films cités ci-dessus.
Alors, soit vous essayez de traiter chaque film de la même façon (pour satisfaire tout le monde), soit il faut que vous m'expliquiez votre stratégie actuelle.
Vos couvertures ne reflètent en aucun cas les événements mensuels. **Da Vinci Code** est sûrement le film le plus attendu de 2006, dans ce cas comment se fait-il que vous n'en faites pas mention dans le magazine de mai 2006 ? Pas d'avant-première, RIEN mais alors RIEN DU TOUT !!! BRAVO...
Je pense que, comme moi, de nombreux lecteurs seront également déçus par votre



Apprenez un vrai
métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

- Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
- Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite à renvoyer à : **ITM** 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé
❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage
MAD606
Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

manière d'aborder certains films. Ainsi, j'imagine déjà comment vous évoquerez les grands films de la fin d'année comme **Casino Royale**, le prochain Oliver Stone, **Le Dahlia noir**... RIEN comme d'habitude. Mon abonnement se terminera prochainement, vous pouvez être sûrs que cette fois je ne compte pas le renouveler pour recevoir un magazine VIDE ET DEVENU SANS INTÉRÊT... En espérant que vous changerez votre style...

Alain Fouquereau (Veyre-Monton)

Mon cher Alain,
Par où commencer ? Tu es déçu du traitement des films que tu as cités (que des longs-métrages oscillant entre le navet et le tout juste moyen, soit dit en passant...) ? Tu ne comprends pas pourquoi des œuvres telles que **Mortuary** *et* **Reeker** *prennent autant de place ? Tu es scandalisé parce que tu n'as point trouvé de* **Da Vinci Code** *en ouvrant ton Mad de mai ? Les explications sont, quant à elles, très simples. Tout d'abord, il ne s'agit pas de « stratégie actuelle », terme très marketing que tu emploies pour désigner notre ligne éditoriale, mais d'une réelle envie de partager avec nos lecteurs un goût véritable pour le cinéma de genre, qu'il soit fauché, événementiel, plein aux as ou même totalement obscur. Bref, c'est un peu la vocation de Mad Movies que de défricher, fouiller, explorer là où certains magazines n'oseraient pas traîner leurs guêtres. À l'heure actuelle, le cinéma de genre a largement envahi la presse généraliste, qui très souvent consacre une place démesurée à des blockbusters ineptes, des événements commerciaux certes, mais ne méritant en aucun cas la place qui leur est accordée (***Da Vinci Code***, pour taper sur un film). Et, à côté de ça, certaines petites séries B tentent d'exister (***Mortuary*** ou encore ***Reeker***), leurs distributeurs prennent le pari risqué de les sortir en salles, de faire leur promo, bref, de les soutenir tout simplement. Dans ce cas présent, si Mad Movies ne traitait pas de ces films-là, qui le ferait ? Qui prendrait le risque d'une couverture sur des films tels que* **Saw**, **The Descent**, **Mortuary** *ou* **Reeker** *? Même si ces métrages ne font pas l'unanimité aussi bien chez les spectateurs qu'au sein de la rédaction, force est d'admettre que l'esprit Mad s'y retrouve bien plus que dans tous les films que tu as mentionnés. Quant aux dossiers réalisés il y a plusieurs années sur les* **Mission : Impossible** *et autre* **Basic Instinct**, *ai-je besoin de te rappeler les noms des réalisateurs derrière ces projets et ceux aux commandes de leurs pitoyables séquelles ? Bon, j'espère que tu finiras quand même par trouver ton compte dans le magazine, ou même ailleurs dans le pire des cas, et que, toi non plus, tu ne suivras pas forcément la voie du mainstream forcené ou de la standardisation systématique de la presse (as-tu compté le nombre de couvertures sur* **Da Vinci Code** *ou encore* **X-Men – l'affrontement final** *?).*

LES SOIREES BIS DE LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE !

Nous le savons tous, le talent chez les Cardona est héréditaire ! La preuve en images avec un double programme « René Cardona, père et fils », avec la projection de **La Vengeance de la momie** et de **Guyana, la secte de l'enfer**. Un peu plus respectable, un doublé Hammer est aussi programmé avec **Les Sévices de Dracula** et **La Fille de Jack l'Éventreur**. Il va commencer à faire chaud (enfin, ce serait bien !), raison de plus pour aller squatter les séances du ciné bis de la Cinémathèque !

SOIREES BIS. Vendredi 9 juin - Salle HL.
20H. **La Vengeance de la momie** de René Cardona Sr. (1964)
22H. **Guyana, la secte de l'enfer** de René Cardona Jr. (1979)
VENDREDI 23 JUIN. Salle HL.
20H. **Les Sévices de Dracula** de John Hough (1971)
22H. **La Fille de Jack l'Éventreur** de Peter Sasdy (1971)

NOTULES LUNAIRES

Du bien-être bientôt sur tous les écrans ou petit film discret qui ne verra jamais toute l'information du fantastique

THE GRAVEDANCERS
GROSSE NOUBA FROM THE DEAD

Son bien délirant **Couvent** ne datant plus vraiment d'hier, Mike Mendez commençait à sérieusement nous manquer. La bonne nouvelle du mois est son retour sur le devant de la scène avec **The Gravedancers**. Malgré les années qui passent, Mendez ne semble pas s'être calmé, et c'est tant mieux ! Après les nonnes possédées par Satan, il s'intéresse au cas d'une bande de kids ne trouvant rien de mieux à faire que de taper un pas de danse sur les tombes d'un cimetière. Ce que nos amis les jeunes ignorent, c'est que le coin est hanté par les fantômes de psychopathes qui ne tarderont pas à refaire surface. Classique, serait-on tentés de dire. Mais la plus grosse surprise de **The Gravedancers** est ailleurs, dans son casting essentiellement : aux côtés de Clare Kramer (***Buffy***), Dominic Purcell (le pathétique Dracula de **Blade : Trinity**) et Josie Maran (**Van Helsing**), quelle n'est pas notre surprise de retrouver notre Tchéky Karyo national ! Mais comment s'est-il encore retrouvé dans un pareil délire ? Tchéky, quand tu veux l'interview carrière... **Alexandre BUSTILLO**

■ Qu'est-ce que c'est con un chien. Tenez, moi, l'autre jour, alors que j'enfonçais divers objets dans les orifices du mien, v'là ti pas qu'il m'a violemment mordu mes baballes. C'est en gros ce qui risque d'arriver à la bande de bigorneaux partis en vacances sur une île infestée de mammifères canins particulièrement voraces dans **The Breed**, premier film de Nicholas Mastandrea, le petit protégé de Wes Craven depuis **Scream**. Wes qui en profite ici pour lui produire son premier long, ce qui est tout de même bien sympatoche de sa part. La caillera Michelle Rodriguez (**Resident Evil**), l'affolante Taryn Manning (**8 Mile**) et le minet Eric Lively (**L'Effet papillon 2**, oui, ça existe !) sont également de la partie. Bon, je vous laisse, je dois foutre mes baballes au congélo avant l'arrivée des secours.

■ Vous n'êtes pas censés ignorer que Damien Granger est complètement fou, totalement siphonné du ciboulot, intégralement cramé du bulbe rachidien, bref, bon pour l'asile. Dernière preuve en date,

Komodo vs. Cobra (le King de l'affiche vient officiellement de disparaître), LE film qu'il attend le plus en ce doux mois de juin. Faut dire qu'y a matière à le rendre heureux le boss. Déjà le réal, Jim Wynorski, qu'on ne présente plus. Le pitch ensuite. Aux deux monstres en titre, ajoutez une unité de troufions d'élite partis leur faire la peau sur une île paradisiaque, troufions si possible interprétés par quelques beaux spécimens de la série Z comme Michelle Borth (***The Sisterhood***), Glori-Anne Gilbert (***Countess Dracula's Orgy of Blood***), Ryan McTavish (**HellBent**), Ted Monte (***Raptor***) et l'inusable Michael toujours Paré. Un bavoir pour le boss please.

■ Oh merde, ça y est, c'est aujourd'hui, la FIN DU MONDE !!!! Pitié seigneur, j'veux pas crever avant d'avoir trempé ma nouille !!!!! Quoi donc ? Calme-toi puceau, c'est qu'un film ?? Nan, mais je déconnais hein, suis pas vierge, oh l'autre hé, ramène ta sœur si tu veux voir. Bon, pendant qu'il est parti la chercher, je vais vous parler de **Final Days of Planet Earth**, une production Hallmark (comprendre que c'est looooooong...) réalisée par Robert Lieberman (***Terremer***) et interprétée par Gil Bellows (**Un amour de sorcière**, ben si, c'est un film de genre... à la française...), Marc Baur (**Freeway 2**, tiens, ça sort quand chez nous ça ?) et Ryan McDonell (***Homecoming*** de Joe Dante), un trio d'acteurs dociles prêts à réceptionner dans leurs entrailles des aliens décidés à exterminer notre race. Ah, ça y est, t'es de retour. Oh putain, elle est moche ta sœur !

■ Jeffery Scott Lando, vous ne le connaissez pas encore, mais ça devrait changer après ces Notules. Tandis que Busti Rhymes vous parle de son **Decoys 2** pas loin d'ici, moi, je me charge de vous présenter le film qu'il a emballé juste avant : **Alien Incursion**. Bien évidemment, avec un titre aussi explicite, va pas falloir s'attendre à autre chose qu'un succédané de l'œuvre la plus emblématique de Ridley Scott (celui qui vient de dire **Hannibal** est prié d'enfiler la cagoule de la honte et de s'immoler en place publique), où quelques acteurs télé (Kiara ***X-Files*** Hunter, Tom ***Smallville*** O'Brien, Holly ***Stargate*** Dignard) vont tout donner pour se faire un nom. Vivement la suite, **E.T. pénétration**. Hummm, depuis le temps qu'il m'excite avec sa tête de cacahuète celui-là...

■ Venant tout juste d'être dénoncé à la SPA (voir **The Breed**), je n'ai que moyennement envie de vous parler de **Warriors of Terra**. J'aime pas les activistes qui tentent de sauver les p'tits animaux poilus des griffes des « méchants » scientifiques. Les animaux, ça sert uniquement à se faire bouffer ou à s'entraîner au tir ! Bon, maintenant que le message est passé, penchons-nous (mais pas trop) sur ce premier film d'un certain Robert Wilson. Soupçonnant son reup d'être un « méchant » scientifique qui fait du mal aux Bisounours, une fausse blonde (la débutante Ellen Furey) s'introduit dans son labo en compagnie d'une poignée de gauchistes sûrement camés jusqu'aux oreilles, sales merdeux ayant à leur tête le bouffi-bouffon Edward Furlong. Dommage pour eux, le labo du daron est infesté de présences hostiles et vindicatives. Et ça, c'est bien fait pour leur gueule à tous ces petits connards !

■ Connaissez-vous Alexis Dupont-Larvet ? Si vous nous suivez depuis de nombreuses années, vous avez sûrement déjà croisé entre nos pages la plume du meilleur pote de Big Dam Granger. Un mec cool au bagout irrésistible (il a réussi à faire picoler Fausto le straight-edge, et à l'emmener se faire tatouer de la tête aux pieds comme lui), mais surtout un dénicheur de films imparable ! C'est bien à lui que nous devons la découverte de **Twisted Sisters**, film teuton complètement barré où des sœurs jumelles que tout oppose se crêpent le chignon sur un mode barbare allant crescendo. Un film d'un certain Wolfgang Büld, déjà coupable d'un obscur **Penetration Angst** (ça, je peux vous en parler depuis mon séjour en taule !). Allez hop, on en profite pour lui faire un Big Up au père Alex, et à sa

DAY OF THE DEAD
ET ÇA CONTINUE ENCORE ET ENCORE...

C'est que le début, d'accord, d'accord ! Le remake improbable du mois est sans conteste celui du **Jour des morts-vivants**, troisième volet de la tétralogie carnassière de Romero. N'ayant rien à voir avec une hypothétique **Armée des morts 2**, ce remake, sponsorisé par Nu Image et James Glenn Dudelson (déjà derrière **Day of the Dead 2** ! Vous suivez ?), est confié aux bons soins de notre pote Steve Miner, un réalisateur ayant prouvé qu'il avait encore la niaque avec **Halloween H20** et **Lake Placid**. Pour l'occasion, l'histoire délaisse la Floride pour Salyersville, une petite ville tranquille du Maine devenant la cible d'une attaque bioterroriste. Le coin est rapidement mis en quarantaine par l'armée, tandis que les habitants se transforment tous en boulfeurs de chair. Au beau milieu de tout ce ramdam, une poignée de survivants tentent de sauver leur peau. Un scénar apparemment classique qui risque toutefois d'être traversé par de jolis morceaux de bravoure, si l'on se réfère au palmarès de son auteur, Jeffrey Reddick, l'homme derrière le succès de la trilogie **Destination finale**. Prochain Romero à passer au rouleau compresseur du remake : **Creepshow**, toujours sous la tutelle de James Glenn Dudelson qui vient également de mettre en chantier **Creepshow 3** ! Un Aspro ?

Alexandre BUSTILLO

copine Béa aussi, qui attend une petite fille qui risque de faire des ravages (dans tous les sens du terme) dans la cour de recré. Et tant qu'on y est, sachez que Sévéon va être également papa !! Alléluia, il a enfin compris comment fallait faire !!! C'était une notule douce et romantique dédiée à tous nos potes qui vont devenir darons.

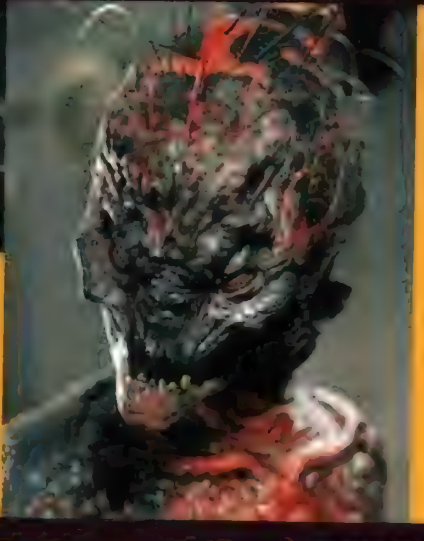
■ Ça y est, je suis en taule suite à la plainte de la SPA (voir **Warriors of Terra**, oui, ce sont des notules interactives ce mois-ci). Et c'est pas vraiment tout rose ici hein !!! Tous mes collègues de misère se font buter les uns après les autres par un ectoplasme pas cool du tout. On devrait en faire un film de cette histoire, moi j'vous le dis ! Pour le réaliser, je verrais bien le très sympa William Butler (**Madhouse**). Et on pourrait prendre des acteurs has-been comme Michael Paré, des rappeurs idiots comme Ja Rule, voire carrément d'anciens véritables taulards comme Danny Trejo ! Et on appellerait ça **The Furnace**, je ne sais absolument pas ce que ça veut dire, mais je trouve que ça claque comme titre ! Me reste plus qu'à trouver trois millions de dollars... et à m'évader of course. Ben oui, je commence à en avoir marre à mon tour qu'on enfonce des objets dans mes orifices.

■ Après **Grindhouse**, Tarantino est également à l'affiche de **Headhunter**. Sauf qu'ici, il ne s'agit pas de Quentin mais de Paul Tarantino. Un nom qui lui a sûrement servi à monter son film. « *Allo ? Oui, c'est Tarantino là. J'veux faire un film, donnez-moi du flouze ! Merci.* » Trop easy pour lui. Bon, apparemment Paulo le malin semble plus s'inspirer des films de Sam Raimi que de ceux du maître du néo-polar, d'**Evil Dead** en particulier, le héros paraissant traverser un calvaire proche de celui de Ash. L'action ne se déroule cependant pas en forêt mais dans un immeuble high-tech où un jeune benêt (Mark Aiken, ***Alias***) se voit confronté à une fantômette adepte de la décapitation. Mouais, faut voir...

■ Le film le plus excitant de la rentrée risque bien d'être **Grindhouse**, le dual-project de Robert Rodriguez et Quentin Tarantino, qui n'avaient plus bossé directement ensemble depuis **Une Nuit en Enfer**. Au programme, deux segments de 75 minutes, chacun réalisé par l'un de nos deux cinéphiles et entrecoupé de fausses bandes-annonces bien délirantes (le pote Eli Roth devrait en réaliser). Dans **Death Proof**, Tarantino s'essaye au slasher en remplaçant tout simplement, selon ses propres mots, le couteau par une voiture ! Un psychopathe à bord d'un bolide, un pitch certes déjà vu, (**Highwaymen**, pour le plus récent) mais gageons que Quentin nous

DECOYS 2 LES SEINS DE GLACE

L'idée lui taraudait l'esprit avant même que le premier épisode fût en boîte, mais Matt Hastings passe le relais à Jeffery Scott Lando (voir la notule sur **Alien Incursion**) pour les besoins de **Decoys 2**, suite directe de **Sœurs de glace** (aka **Decoys**, vous l'avez bien évidemment compris), vivifiante série B dans la lignée de **La Mutante**. Écrite par Tom Berry (un scénariste ayant au compteur quelques « perfect nanars » pour le compte de l'indécrottable Pierre David dont ***Perfect Husband***, ***Perfect Marriage*** et ***Perfect Neighbor***) et le plutôt bon Miguel Tejada-Flores (**Planète hurlante**, **Beyond Re-Animator**, **Rottweiler**), cette séquelle reprend la trame initiale quasiment à la lettre près. Dans un collège ricain, un couple d'extraterrestres femelles tente d'asservir la race humaine en commençant par tous les pu-



ceaux du coin. Seule à reprendre son rôle, la bomba Kim Poirier est accompagnée ici de Tyler Johnston (***The L Word***), Lindsay Maxwell (***Deep Evil***) et du toujours inquiétant Tobin Bell qui termine actuellement **Saw III**. Jigsaw vs. Species, un cross-over qui devrait faire date.

Alexandre BUSTILLO

surprendra quand même. De son côté, le débonnaire Robert emballe **Planet Terror**, décrit comme un hommage aux films de zombies ! Du tout bon pour un métrage qui devrait déboucher sur une série d'autres dual-projects entre pros du genre. Coming next, Patrick Braoudé vs. Fabien Onteniente ! Ça fout la trouille hein ??

■ À Mad, nous sommes tous concernés par l'écologie. Fausto ne se coiffe qu'avec du gel biodégradable, Granger s'est fait installer un container à verre personnel juste en bas de chez lui pour sa conso de binouzes, Dahan ne fume que du 100 % naturel, tandis que Sévéon a carrément décidé d'arrêter de se laver pour préserver l'élément le plus précieux à notre survie : l'eau, au grand étonnement de Granger qui prétend très bien s'en passer tout en décapsulant sa bouteille. Leur ville étant victime d'une sécheresse sans précédent, les péquenots de **Sacrifice** sacrifient (ben oui, j'ai perdu mon dico des synonymes) quelques kids égarés, persuadés qu'il s'agit là de l'unique solution à leur problème. Le miracle s'accomplit, la flotte revient. 50 ans plus tard, la sécheresse pointe de nouveau le bout de son nez. Ça tombe bien, des nouveaux kids sont en ville, dont Steve Arbuckle (**A History of Violence**) et l'excellent Jonathan Cherry (**House of the Dead**, **Destination finale 2**). C'est l'inconnu Michael Flaman qui réalise. Oh merde, v'là Sévéon. Inspiration, bouchage de nez.

■ Simon Hunter, le retour ! Jeune réal plutôt doué, le bonhomme avait bluffé son monde en 2000 avec **Le Phare de l'angoisse**, un slasher aussi pétaradant que sanglant. Depuis, aucune news malgré son rattachement à un hypothétique épisode de **The Crow** se déroulant intégralement au Moyen-Âge avec un personnage féminin dans le rôle-titre. Le projet est rapidement avorté (hélas...) mais le producteur Edward R. Pressman propose alors à Hunter de bifurquer sur **Mutant Chronicles**, un film ambitieux que l'on pourrait décrire comme un cross-over entre **Matrix** et **Les Chroniques de Riddick**. Dans un futur proche, sur une terre dévastée et régie par de sombres multinationales, un homme tente d'empêcher une armée de « nécromutants » d'anéantir l'humanité. Thomas Jane (**The Punisher**), John Malkovich (tu connais pas ? Tu crains mec !), Ron Perlman (tu connais pas ? Comment ça écrase ou je t'éclate ? Wech, qu'est-ce qui t'arrive bâtard, tu crois que j'ai... Aïe ! Ouille !!) et Stephen Rea (**V pour Vendetta**) s'embarquent pour l'aventure. Résultat visible l'année prochaine.

■ Chez nous, c'est la petite souris qui s'occupe de récolter les dents des p'tits minots. Chez l'oncle Sam, c'est la fée des dents qui s'en charge, la bien nommée **Tooth Fairy**. Une bien belle saloperie si l'on en croit le film éponyme de Chuck Bowman, téléaste de renom (***Hooker***, ***Riptide***, ***MacGyver***), et accessoirement père de Rob (**Le Règne du feu**, **The X-Files**). En plus des dents, la vacharde de service collecte les âmes des enfants. Nioulez pas les ch'tiots, Carrie Fleming (la Jenifer d'Argento), Nicole Muñoz (**Les 4 Fantastiques**), Jianna Ballard (**Scary Movie 3**), Ben Cotton (**Horribilis**) et Jesse Hutch (**L'Effet papillon**) vont tout faire pour vous protéger de la méchante dame. C'est le toujours « in da place » Stephen J. Cannell qui produit ce succédané du très sympathique **Nuits de terreur**.

San HELVING

SKINWALKERS A GENOUX SOUS LA LUNE

James Isaac est un mec qui prend son temps. Ses projets, il les choisit parcimonieusement avant de les bichonner avec un soin tout particulier. En presque 15 ans, l'homme n'a tourné que deux films, mais quels films ! **The Horror Show** tout d'abord, également connu sous le titre **House 3**, un festival de débauche grand-guignolesque où l'émacié Lance Henriksen se débattait contre le fantôme d'un tueur en série. **Jason X** ensuite, peut-être le meilleur épisode de la saga à ce jour, du moins le plus fun. Jean-François Richet lui ayant remis le pied à l'étrier avec **Assaut sur le central 13**, James DeMonaco se charge de l'histoire, épaulé par Todd Harthan, un scénariste méconnu qui ne devrait pas tarder à se faire un nom puisqu'il vient de finir le script de l'adaptation du jeu culte **Driver** que devrait mettre en scène Roger Avary. L'ombre d'**Underworld** semble planer sur **Skinwalkers**. Ici, point de vampires, mais deux castes de loups-garous se disputant les pouvoirs d'un jeune garçon hybride. Jason Behr (**The Grudge**), Elias Koteas (**Crash**), Rhona Mitra (**Beowulf**), Kim Coates (**Silent Hill**) et Natassia Malthe (***Bloodsuckers***) vont donc se faire pousser les poils et les crocs pour l'occasion. Résultat visible incessamment sous peu.

Alexandre BUSTILLO

THE ABOMINABLE A POIL DANS LA NEIGE !

[illegible] se font une spécialité de détourner les blockbusters du moment, histoire de grappiller quelques miettes de leur succès au box-office. Cine Excel Entertainment est de celles-là. Après avoir pompé **Blade** (avec ***Vampire Assassin***) et **Matrix** (**Internetrix**... c'est tout de suite plus classe !), nos z'amis se sont récemment penchés sur le **King Kong** de Peter Jackson. Seul changement notable, le gros singe amoureux se transforme ici en yéti furibard ! Le reste est connu de tout le monde : le cul laineux est capturé par des scientifiques sans foi ni loi avant d'être rapatrié sur l'île d'Alcatraz. Complétement croc d'une jolie anthropologue, le yéti se fait rapidement la malle avant d'escalader le Golden Gate, où il connaîtra un sort funeste. Sur tous les fronts, Patrick Donahue (il écrit, il produit, il réalise, il interprète !) va tout tenter pour nous tirer quelques larmes. De rire sûrement...

Alexandre BUSTILLO

LE FRELON VERT D'AURELIEN POITRIMOULT HE'S BACK !

INTENSE ET VIVIFIANT, VOILÀ CE QU'ON PEUT DIRE DU PLAISIR ÉPROUVÉ À LA VISION DE CE PROJET ATYPIQUE ET GÉNÉREUX. ET QUAND L'INITIATEUR DE LA CHOSE N'EST AUTRE QU'UN JEUNE ET SYMPATHIQUE RÉALISATEUR FRANÇAIS, FAN DE GENRE ET RESPECTUEUX DE SON HISTOIRE, IMPOSSIBLE DE PASSER À CÔTÉ DU MINI ÉVÉNEMENT. FAIRE RENAÎTRE UN HÉROS À L'ICONICITÉ INDÉMODABLE ET POURTANT PEU SOLLICITÉE, C'EST LE PARI D'AURÉLIEN POITRIMOULT, L'HOMME DERRIÈRE CE FRELON VERT MADE IN FRANCE. EMBARQUEMENT IMMÉDIAT POUR UN OPÉRA DE MANDALES AUX TONALITÉS URBAINES TÉNÉBREUSES.

Transposer l'univers d'un serial culte récemment salué par le plus hype des réalisateurs (Quentin Tarantino et son **Kill Bill**) dans un décor bien plus sombre et intemporel, vous parlez d'une gageure ? Ajoutez à cela qu'il s'agit d'une initiative bien française et donc complètement utopique pour la majorité des prods en activité et vous avez un aperçu de la situation ! Mais, pas démonté pour un sou, Aurélien Poitrimoult, réalisateur, décide de s'investir corps, portefeuille et âme dans cette bande référentielle, peaufinée dans l'urgence et galvanisée par une énergie électrisante.

UNE EQUIPE SOUDEE

Entouré d'une équipe investie dans la conception de A à Z, Aurélien a bénéficié de moyens réduits mais entièrement mis au service du visuel de son film. « *On a tourné* **Le Frelon vert** *avec une toute petite caméra, une DV Tri CCD 170 de chez Sony, que tout le monde peut se procurer. Ensuite, on a désentrelacé l'image et ajouté du grain, le tout dans un « faux » 1.85 afin d'obtenir un rendu un peu plus cinéma.* » Et au final, le résultat est plus que concluant : mené tambour battant et filmé avec une véritable énergie communicative, **Le Frelon vert** accuse un rythme haletant, complètement sérialesque dans son esprit. Un bel hommage, qui fut pourtant problématique malgré les bonnes intentions de son cicérone. « *J'ai eu au départ beaucoup de problèmes de droits. En fait, j'ai fait l'erreur de balancer un teaser du film très tôt, il y a environ un an, sur Internet. Ni une ni deux, les ayants droit du* **Green Hornet** *m'ont envoyé un mail, que j'ai pris au départ pour une mauvaise blague. Mais, non, pas du tout, j'ai en fait été victime d'une délation par un internaute anonyme, et du coup, des avocats me sont tombés sur le dos ! En voyant le teaser, ils ont même pensé qu'on préparait un long-métrage, ce qui était d'ailleurs plutôt flatteur... J'ai cependant une attitude très humble envers eux, car on utilise quand même un personnage déjà existant, et copyrighté qui plus est. Au final, ils m'ont donné le feu vert à condition de diffuser*

le court uniquement sur le Net et surtout gratuitement. J'avais aussi l'autorisation de faire des festivals avec, mais en revanche, je ne devais pas utiliser le titre original, à savoir **The Green Hornet**, *mais sa version française,* **Le Frelon vert** *qui, bizarrement, n'était pas déposée.* » Un risque assumé par le jeune metteur en scène, conscient de son petit affront mais aussi des retombées potentielles d'un tel métrage. « *C'était le jeu, en utilisant un personnage un peu connu, cela me permettait d'attiser la curiosité des spectateurs, mais en contrepartie, je prenais un risque, que j'assume d'ailleurs entièrement.* » Culotté le Aurélien, qui a commencé la préparation de son film quand le projet d'adaptation de Kevin Smith venait juste d'être annoncé. « *J'aime beaucoup ce réalisateur, et l'annonce de cette adaptation a peut-être joué un rôle déclencheur dans l'aventure du* **Frelon vert**... » Une aventure initiatrice d'une fructueuse collaboration avec Emmanuel Lanzi, acteur-cascadeur qui joue ici le rôle du Frelon. « *J'ai été assistant sur* **Feedback**, *un film de David Sarrio sur lequel Manu bossait. Le courant est bien passé entre nous deux, nous avions la même culture ciné et bédé, et surtout la même envie de cinéma de genre. Au départ, Manu avait besoin de faire une nouvelle bande-démo, je lui ai alors proposé mon aide pour sa réalisation. De fil en aiguille nous avons parlé d'un ami commun, Patrick Vo, et du Frelon vert. Très vite, l'idée de la bande-démo s'est éloignée au profit d'une histoire basée sur le Frelon, et tout aussi rapidement, une équipe est venue se greffer au projet. J'ai donc embarqué mon chef-op, Marc Romani, puis un de mes amis graphistes, François Ferracci, qui s'est occupé de la réalisation des matte-paintings, et Dominique Légitimus, compositeur de la BO.* » Une dream team de passionnés au service d'un pitch simple et efficace comme un coup de tonfa. « *Bien sûr, je ne peux pas défendre mon film sur son scénario, qui n'est au final qu'un prétexte de plus à une course-poursuite effrénée, mais effectivement, si j'avais eu un peu plus d'argent, j'aurais volontiers rajouté une séquence à la conclusion du film...* »

UN SOUCI DU DETAIL

Pourtant, simplicité ne rime pas obligatoirement avec irréflexion comme le prouve la rigueur du réalisateur concernant les « détails » de son **Frelon vert**. « *Si les costumes ont tous été conçus par nos soins, nous étions quand même assez stricts sur l'unité visuelle des accessoires, et nous n'avons commencé le film qu'à partir de la réunion complète de tous les éléments. Dans un film de super-héros, il faut faire très attention à cela et nous nous y sommes attachés.* » Un souci respectable qui transparaît clairement à l'écran via une atmosphère aboutie et prenante. « *Les costumes ont aussi été pensés afin de donner une certaine liberté de mouvements aux acteurs. De plus, il fallait faire évoluer les looks dans le temps, tout en conservant une certaine idée intemporelle. Pour les décors, même combat : les matte-paintings reflètent l'envie de créer une ville-entité, en mélangeant diverses architectures issues d'horizons multiples.* » Un défi corsé pour une petite production comme celle-ci, mais assuré avec un sens aigu de la démerde qui paie à l'écran. Dans une atmosphère très **Dark City**, le Frelon vert et son acolyte Kato affrontent une belle bande de bad guys dans une cour intérieure à la cinégénie évidente, rehaussée par des matte-paintings du plus bel effet. Un travail remarquable pour une mise en scène mûrement réfléchie en fonction des moyens disponibles. « *Tout le film a été tourné en courte focale et légère contre-plongée pour favoriser le côté iconique des personnages. Le travail sur la profondeur de champ a quant à lui été effectué en postproduction. C'est le cas par exemple des bascules de points, impossibles à réaliser en vidéo et qui ont été effectuées a posteriori.* » Une ode au système D orchestrée par un assistant-réalisateur de Jean-Luc Godard, plus détonnant tu meurs ! Et l'avenir du **Frelon vert**, qu'en est-il ? Si Aurélien pense à développer son projet sur le Net par le biais d'une diffusion régulière d'éventuels épisodes, la probabilité d'un long-métrage dépendra de la réactivité des producteurs, qu'on espère voir sortir de leur torpeur un beau jour. Messieurs, réveillez-vous !!!

Fausto FASULO

NOTU LES ASIATIQUES

Tour d'horizon toujours aussi riche des cinémas d'Asie dans toute leur splendeur avec, en ce mois de juin, un focus sur une coproduction fantomatique surprenante.

Deux des nations les plus respectées question cinéma bis qui se retrouvent dans une même production, ça n'excite pas le Mad lecteur qui est en vous ? Nous si. L'Italie et Hong Kong sont donc à l'honneur dans The Counting House qui respire effectivement le bon B comme on l'aime bien dans les locaux de la redac. Quatre employées d'Island Fisheries débarquent sur une petite île désolée pour acheter du poisson aux pêcheurs locaux. Bien évidemment, ces derniers, comme tous les habitants du coin, agissent bizarrement et semblent franchement flippés. Eh oui, une force mystérieuse choisit justement ce moment précis pour faire son retour et massacrer toutes les femmes de l'île. Ce qui n'est pas gentil du tout, vous en conviendrez facilement. Qui survivra ? Qui mourra ? Qui est cet étrange meurtrier ? Et si ma tante en avait ? Vous saurez tout en regardant ce film mettant en scène Michael Wong, Maggie Q (on prononce « kiou » mais, honnêtement, si on l'apprécie autant, c'est plutôt pour l'autre prononciation), Byron Mann, Giovanni Capalbo, Fausto Fasulo (!) et tout plein d'autres que le duo Dipteros (Carlo Giudice et Paolo Marcellini) a dirigés. Toute ressemblance avec des films comme **Anthropophagous** ou **Island of Death** serait purement fortuite...

Certains se souviennent peut-être du réalisateur malais Amir Muhammad et de son film pas mal barré (surtout considérant son origine et les propos tenus dans le métrage) **Lips to Lips**. Après divers autres projets, dont un récent **The Last Communist** qui vient d'être interdit en Malaisie, Amir toume enfin son premier film d'horreur. Un projet dont il était déjà question lorsqu'on l'avait rencontré il y a de cela quelque 5 ans, mais dont il n'était finalement pas venu à bout. Susuk est le nom d'une pratique magique en Malaisie qui consiste à insérer des objets précieux sous la peau. C'est aussi le titre du film d'Amir qui suit deux femmes, une star établie et une infirmière rêvant de gloire, qui sont en fait des adeptes de « susuk » et utilisent cet art interdit pour arriver à leurs fins. Quitte à avoir recours au « susuk keramar », la version maléfique de cette pratique, qui va causer de nombreux morts au passage. Pour ceux qui sont lassés des formules magiques de ***Charmed***, voici en tout cas un film qui a au moins l'intérêt de nous présenter des pratiques totalement inconnues de par chez nous !

Direction la Corée du Sud où Ahn Byung-gi, l'un des spécialistes en matière de B horrifique (**Nightmare**, **Phone**, **Ouija Board**) vient de boucler un nouveau film. APT (oui Fausto ? Qui ? Quoi qui ? Qui APT ? Très fin Fausto, t'es bien parti pour rejoindre Bustille) est l'adaptation d'une BD locale de l'un des meilleurs représentants du genre horrifique, Kang Do-young. Un dessinateur qui suscite actuellement beaucoup d'intérêt de la part du cinéma, vu que pas moins de quatre de ses manhwa (*APT* compris) s'apprêtent à être adaptés. L'histoire d'**APT** se déroule dans une cité où les lumières s'éteignent tous les jours à 21 h 56 précises. L'une des habitantes de ce complexe immobilier va découvrir que lorsque la nuit s'est installée partout, des gens sont assassinés. Difficile de savoir quoi attendre de ce film, même si l'on peut déjà parier sur une grande quantité de scènes de couloir (à rajouter à ton futur livre mon cher San !), quelques meurtres sanglants et une histoire pas forcément très novatrice. En même temps, Ahn n'a jamais cherché à révolutionner le genre, ce qui n'a pas empêché ses précédents films de lui valoir la sympathie de nombreux amateurs, aussi bien sur place qu'à l'Ouest (Bustillo, malgré ses rouflaquettes bien gonflées destinées à lui donner un air viril, ne répond plus au téléphone depuis qu'il a vu **Phone**). Ah, n'oublions pas le petit détail qui tue, le film est produit par Toilet Pictures. Au moins, si c'est une merde, on ne pourra pas dire que l'on n'aura pas été prévenu !

APARTMENT 1303

QUAND LE CINÉMA D'HORREUR JAPONAIS ACCOUCHE D'UN AVATAR BÂTARD, ÇA DONNE CETTE PRODUCTION QUELQUE PEU OPPORTUNISTE...

Tout le monde le sait, l'horreur japonaise est bankable, il suffit de se tourner vers les remakes de **Ring** puis **Ju-On**, sans oublier **Dark Water** pour s'en rendre compte. Certains producteurs, forcément moins fortunés que leurs collègues, se sont dit qu'il serait sûrement plus simple de faire directement des films d'horreur « japonisants » que d'aller repiquer des idées déjà utilisées coûtant évidemment bien cher. C'est probablement en partant d'un tel constat que s'est monté le concept de **Apartment 1303**, une coproduction entre la compagnie new-yorkaise MonteCristo Entertainment et la boîte suédoise Noble Entertainment. D'après le pitch, le point fort de ce film, c'est que c'est l'auteur des romans *Ju-On* et *Old Boy* qui s'occupe du scénario. Attendez deux secondes, il y a un problème, là. **Ju-On** est à la base un V-Cinema et **Old Boy** est adapté d'une BD... De qui ou de quoi peut-il bien s'agir ? D'un certain Kei Oishi (*« Mister Horror himself »* !!), un illustre inconnu qui doit en fait tout au travail de Shimizu ou Park (et donc au dessinateur Garon Tsuchiya) vu qu'il a adapté leurs histoires en roman. Comme quoi, une accroche bien tournée, pour tout bidon qu'elle soit, reste toujours le meilleur moyen d'exciter tout le monde.

Apartment 1303, qui s'annonce comme *« le film d'horreur japonais le plus terrifiant jamais produit »*, suit Sayaka Midorikawa alors qu'elle emménage au dernier étage d'un immeuble dans un superbe appartement à la vue imprenable - d'où le titre. D'abord totalement sous le charme du lieu, la jeune femme découvre petit à petit pourquoi le loyer est aussi peu cher : l'appartement est sous l'emprise de quelque chose d'hor-

■ Les films d'horreur restant toujours l'une des valeurs sûres du cinoche coréen actuellement, c'est sans étonnement que l'on a appris qu'un cinquième épisode à la franchise Whispering Corridors – dont on connaît bien en France le second volume, le très beau **Memento Mori** – était en production. Un nouveau film qui réussira à faire remonter le niveau après la déception des deux précédents titres ?

■ Comme vous devez le savoir, la grande période des films horrifiques en Corée du Sud (et au Japon) se situe en été, période où les spectres de l'autre monde sont censés venir fouler notre bonne vieille planète. Outre le très attendu **The Host** qui sortira alors à ce moment, et le 5e volet de **Whispering Corridors**, plusieurs autres productions horrifiques sont attendues comme The Teacher's Mercy, de Lim Dae-woong, un film traitant du sujet décidément populaire de la chirurgie et des dégâts qu'elle peut entraîner. Pas de quoi nous exciter outre mesure, mais on ne sait jamais avec les Coréens...

■ On a beau ne plus attendre grand-chose des frères Pang, on ne peut pas pour autant passer leurs nouveaux travaux sous silence. Tout en continuant à tourner des films horrifiques (c'est ce qui rapporte des pépètes, coco !), les deux frangins font à nouveau chemin séparé, Oxide tournant Diary et Danny Forest of Death. Le premier parle d'un journal intime qui a la particularité de s'écrire avant que les faits n'arrivent et le second, qui se déroule au Japon, s'intéresse à un mystérieux endroit au pied du mont Fuji où de nombreuses personnes choisissent de venir se suicider. Wait and see ?

rible. Apeurée et désespérée, Sayaka pense n'avoir plus aucune échappatoire et décide de sauter par la fenêtre pour se libérer. Après sa mort, sa sœur vient s'installer dans son appartement afin d'essayer de percer les raisons de ce mystérieux suicide. Et, pour reprendre les termes de la production, elle va découvrir quelque chose de tellement effrayant qu'elle est à deux doigts de perdre la raison...

Comme on peut le craindre, cet **Apartment 1303** risque de nous offrir une histoire tout ce qu'il y a de plus classique de maison hantée par de méchants spectres. Des termes-clés qui ne sont, bien entendu, pas employés par la production. Ben ouais, vous imaginez un petit peu, gâcher un pitch aussi novateur ?! Mais ce que l'on préfère dans ce film au scénario aussi épais qu'une serviette hygiénique pour lilliputien, c'est la passion pour le 7e art qui émane de la production. Après nous avoir rappelé que **The Grudge** et consorts avaient rapporté du pognon à la pelle, la compagnie conclut par « **Apartment 1303** *a un appel plus grand et important et a la possibilité d'exploser les chiffres du box-office de tous ces films* ». On ne va pas jouer les prudes effarouchées à l'idée que certains ne travaillent dans le monde du cinéma que pour ramasser plein d'argent (il s'agit tout de même bien d'une industrie), mais il est assurément navrant de voir que le cinéma d'horreur japonais est devenu en quelques années une formule commerciale vide, sans âme, seulement prétexte à renflouer les caisses de producteurs aux quatre coins du monde. À force d'avoir été exploitée, manipulée, tripatouillée sous toutes les formes possibles, la nouvelle vague horrifique nippone offre de moins en moins de films stimulants, revigorants et novateurs. La faute à qui ? Au succès d'un genre qui aurait sûrement mérité mieux que de finir dans les poches de producteurs sans envergure... Sadako, sors de ton puits pour nous venger !

Julien SEVEON

A LOUER

MAGNIFIQUE SANATORIUM
CLASSÉ PARMI
LES 10 ENDROITS
LES PLUS HANTÉS
DE LA PLANÈTE

63 000 MORTS,
UN LIEU TÉMOIN
DES HORREURS
LES PLUS CRUELLES

5 ÉTAGES,
SALLE DE TORTURE
EN PARFAIT ÉTAT

POSSIBILITÉ DE VISITER
LE CÉLÈBRE...
DEATH TUNNEL

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
COLUMBIA TRISTAR
HOME VIDEO
MAD MOVIES

science

Expert en
Clément Tib
KGB, qui l
l'URSS. Se
dant
s'acquitte
tâche. Lors
il est à
enlèvemen
britanniqu
manipulé
dénoncer
renseigne
soviétiques
Persécuté
traqué pa
et du MI5.

Clément T
KGB, qui
l'URSS. S
dant
s'acquitte
tâche. Lo
il est
enlèveme
britanni
manipulé
dénoncer
renseign
soviétiqu
Persécut
traqué p
et du MI

X-MEN – L'AFFRONTEMENT FINAL

POUR 150 BRIQUES, T'AS PLUS RIEN !

Il existe un véritable paradoxe dans l'idée de considérer Brett Ratner, au-delà de ses relatives capacités à mener à bien une lourde entreprise, comme l'homme de la situation pour un film dont le sujet principal reste l'exclusion. Le cinéaste, qui enquille les succès en flattant le beauf sans se renier, ne pouvait certainement pas s'attacher aux thématiques mises en place par Bryan Singer dans les **X-Men**, et ce troisième opus le confirme en répétant sans trop y croire ce qui a été dit, et bien dit, dans les précédents épisodes. Mais les responsables de son arrivée sur le projet vous le diront : **X-Men – l'affrontement final** est l'opus le plus viscéral de la saga. Comprenez ici que le blabla philosophico-social sur la nature de l'homme, c'est bien mignon, mais ça ne vaut pas quelques bons coups de lattes de mutants dans les gencives. À la base, on ne demande pas mieux, mais là aussi le bât blesse, car **X-Men – l'affrontement final** se paye tout de même une belle allure de gros bis rital customisé au numérique (à 150 millions de dollars de budget, ça fait mal !). L'ombre d'un **Atomic Cyborg** de la belle époque (le fun en moins !) plane donc sur les bastons dans les terrains vagues (l'ouverture et le climax) et sur la caractérisation des personnages, qui dépend entièrement de punchlines confondantes de beauferie (la palme revenant à Wolverine : « *Garde ta culotte en place Storm !* »). Le comic-book movie pour Brett Ratner, c'est donc ça : des méchants descendant directement du Wile E. Coyote de Chuck Jones (un Juggernaut en plastoc qui se mange les murs), des nouveaux venus faisant de la figuration (3 scènes à l'écran pour Angel, un bout de ferraille qui se verrait bien en Sentinelle mais qui perd toute évocation en un temps record) et des gags qui font pitié (un gros mutant qui devient tout mince, sacré pouvoir !). Forcément, dans ce fatras, les moments-chocs, à savoir les morts annoncées de protagonistes majeurs, peinent à susciter le moindre émoi (quand elles ne provoquent pas l'hilarité, comme l'une d'entre elles) et la storyline du Dark Phoenix est bazardée quand Jean Grey balaye un terrain vague et un pavillon de banlieue (rappelons qu'elle est capable d'engloutir l'univers entier, c'est tout hein…) en faisant les gros yeux. Mais qu'on se rassure, s'il reste bien une ou deux idées à sauver dans **X-Men – l'affrontement final**, le cinéaste devrait revenir dans son droit chemin d'ici peu, puisqu'il a annoncé un **Rush Hour 3** se déroulant à Paris et dans lequel il compte bien faire part de tout son mépris pour la France. Mutants et Français, même combat !

Stéphane MOÏSSAKIS

X-MEN : THE LAST STAND. USA. 2006. REAL. : BRETT RATNER. SCEN. : SIMON KINBERG ET ZAK PENN. DIR. PHOT. : DANTE SPINOTTI. MUS. : JOHN POWELL. PROD. : LAUREN SHULER DONNER, AVI ARAD ET RALPH WINTER POUR DONNERS' COMPANY ET MARVEL ENTERTAINMENT. INT. : HUGH JACKMAN, HALLE BERRY, IAN MCKELLEN, FAMKE JANSSEN, KELSEY GRAMMER, PATRICK STEWART… DUR. : 1H45. DIST. : TWENTIETH CENTURY FOX. SORTI LE 24 MAI 2006.

SCARY MOVIE 4

SLAPSTICK AROUND

Si les deux précédents **Scary Movie** ressemblaient à s'y méprendre à des vilains produits mercantiles lancés dans la foulée du succès faramineux du premier épisode, ils avaient au moins le mérite de nous dérider par instants. Avec **Scary Movie 4**, le procédé envahit cette fois directement la confection du film (lancé en catastrophe, avec la rumeur d'un budget avoisinant les 120 millions de dollars !). Au programme des gros films vannés, on retrouve cette fois **La Guerre des mondes**, **Saw**, **The Grudge**, **Le Village**, **Brokeback Mountain** ou encore **Million Dollar Baby**. Passe encore que le mélange des intrigues aboutisse exactement à celle du troisième épisode, mais en ramenant la franchise vers un slapstick plus évident et un trash moins assumé (PG-13 oblige !), David Zucker signe l'arrêt de mort de

la série en termes de créativité. Prenez les films cités, rajoutez-y des gamelles sur les scènes-clés (une porte par-ci, une peau de banane par-là), et vous obtiendrez environ 85 % de la teneur comique de **Scary Movie 4**, le cacaprout et les blondes à forte poitrine assurant le reste, tout juste bon à faire illusion le temps d'une bande-annonce fournie. Reste une parodie sur le passage sautillant de Tom Cruise chez Oprah et quelques pets bien placés (hé, on se refait pas hein !) pour nous arracher quelques rires gras, mais Zucker, autrefois exigeant, ne tire aucune gloire en visant ainsi les cibles faciles…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2006. REAL. : DAVID ZUCKER. SCEN. : CRAIG MAZIN, PAT PROFT ET JIM ABRAHAMS. DIR. PHOT. : THOMAS E. ACKERMAN. MUS. : JAMES L. VENABLE. PROD. : CRAIG MAZIN ET ROBERT K. WEISS POUR DIMENSION FILMS. INT. : ANNA FARIS, CRAIG BIERKO, REGINA HALL, ANTHONY ANDERSON, LESLIE NIELSEN… DUR. : 1H23. DIST. : BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 21 JUIN 2006.

Elles l'ont visité.
Elles n'en sont jamais sorties...

Vous avez survécu à Saw et à Hostel
Préparez-vous au choc !!!

DEATH TUNNEL

COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO

EN DVD LE 21 JUIN 2006

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

MAD MOVIES

MIDNIGHT MOVIES
CULTE, ET APRES ?

Aaaah... Enfin un film instructif ! Ce documentaire modeste et pédagogique nous conte par le menu la fabuleuse saga du cinéma trash des seventies, à travers les 6 œuvres emblématiques du label « Culte » : de **El Topo** (1970) à **Eraserhead** (1977), en passant par **La Nuit des morts-vivants**, **The Harder They Come**, **Pink Flamingos** et le **Rocky Horror Picture Show**. Mais, contre toute attente, l'auteur Stuart Samuels ne se contente pas d'une virée express au pays de la bizarrerie pelliculée, destinée aux novices désireux de compléter leur culture générale tout en s'encanaillant à peu de frais. En fait, « From the Mainstream to the Margin » serait un meilleur sous-titre. Outre les détails pittoresques (et bien connus des lecteurs de la presse spécialisée) de la fabrication des films, le doc s'intéresse en effet aux conditions très particulières qui leur permirent de toucher un public grandissant. Le **Rocky**... en tête, ces bandes seraient tombées dans l'oubli si elles n'avaient été récupérées par les « séances de minuit » programmées par les cinémas des villes universitaires US. Et ce circuit parallèle demeurait un phénomène mal connu des amateurs, a fortiori de ce côté-ci de l'Atlantique. Il y aurait ainsi une étude complète à écrire (ou à filmer), non plus sur l'esthétique des œuvres mais sur leur mode de distribution et leur réception par leur public. **Midnight Movies** pose une première pierre de cette nouvelle « contre-histoire du cinéma » en devenir, et elle s'avère un fondement très solide.

Gilles ESPOSITO

MIDNIGHT MOVIES : FROM THE MARGIN TO THE MAINSTREAM. CANADA. 2005. REAL. ET SCEN. : STUART SAMUELS. DIR. PHOT. : RICHARD FOX. MUS. : ERIC CADESKY, NICK DYER. PROD. : STUART SAMUELS POUR STUART SAMUELS PRODUCTIONS ET STARZ ENTERTAINMENT GROUP. INT. : ALEJANDRO JODOROWSKY, GEORGE A. ROMERO, JOHN WATERS, PERRY HENZELL, RICHARD O'BRIEN, DAVID LYNCH... DUR. : 1H26. DIST. : PRETTY PICTURES. SORTIE LE 21 JUIN 2006.

TIDELAND
CINEMA PARANO

Honnêtement, qui aurait pu prédire une telle débâcle ? Après un **Frères Grimm** déjà raté, mais où Gilliam avait l'alibi idéal du réalisateur concassé dans un système qui ne lui sied pas, on s'attendait à ce que **Tideland**, censé marquer le retour de la grande et perdue liberté artistique, redonne enfin le moral à tous les adorateurs de l'ancien Monty Python. Eh bien, ce sera pour une autre fois... Complètement obsédé par son idée d'envoyer paître tous les exécutifs briseurs de rêves, Gilliam décide de taper dans la provoc la plus outrancière afin de prouver qu'il a enfin eu les coudées franches. Le résultat ? Une vacuité totale pour un conte néoréaliste et intimiste aux accents tendancieux tout simplement vomitifs. Gilliam traite de la pédophilie et du terrorisme avec la finesse d'un pachyderme, joue la carte de l'émotion factice via une poésie contemplative imbittable, et, comme si cela ne suffisait pas, oscille entre le visuellement horrible (certains plans rappellent les expérimentations du très talentueux Jean-Marie « courte focale sur ta tronche » Poiré) et le tout juste passable (les séquences dans les champs, belles et vaines). Quant à l'interprétation, on espère que l'excellente Jodelle Ferland ne sortira pas traumatisée à vie de ses dernières expériences cinématographiques (entre ça et **Silent Hill**, le psy a intérêt à être dispo !), et que Jeff Bridges aura droit à autre chose qu'à un rôle de cadavre putréfié durant la quasi-totalité du film ! Qui a dit RIP Terry Gilliam ?

Fausto FASULO

CANADA/G-B. REAL. : TERRY GILLIAM. SCEN. : TERRY GILLIAM ET TONY GRISONI D'APRES LE LIVRE DE MITCH CULLIN. DIR. PHOT. : NICOLA PECORINI. MUS. : JEFF DANNA. PROD. : GABRIELLA MARTINELLI ET JEREMY THOMAS POUR CAPRI FILMS INC. ET RECORDED PICTURE COMPANY. INT. : JODELLE FERLAND, ALDEN ADAIR, WENDY ANDERSON, JEFF BRIDGES, SALLY CROOKS, BRENDAN FLETCHER, JANET MCTEER, DYLAN TAYLOR, JENNIFER TILLY, KENT WOLKOWSKI... DUR. : 2H02. DIST. : BAC FILMS. SORTIE LE 28 JUIN 2006.

DA VINCI CODE
UNE BOUSE D'EXCEPTION

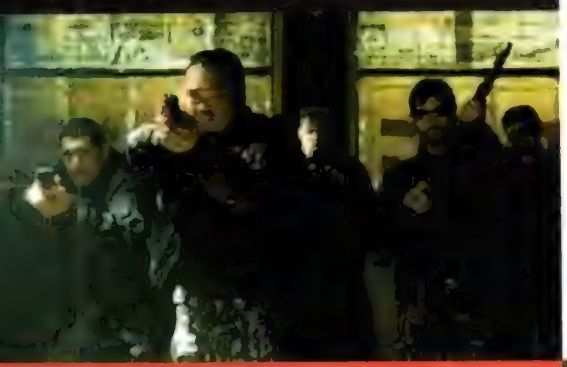
Ron Howard serait-il en réalité le pseudonyme de Josée Dayan ? C'est la question qu'on se pose après s'être tartiné cette chose informe qu'est le **Da Vinci Code**. Il y avait pourtant matière à livrer un film sombre et ludique, mais non : c'est juste d'une nullité effroyable, comme si Howard s'était inspiré des pires téléfilms policiers français, flinguant toute la crédibilité acquise avec **Les Disparues**. On a beau chercher, il n'y a rien à sauver hormis certains acteurs (Tautou, McKellen et Bettany, face à un Tom Hanks complètement absent qui ressemble de plus en plus à Steven Seagal). Handicapé par un script chapitré comme le livre, autrement dit par une adaptation catastrophique, Howard tente de dynamiser le métrage à l'aide de flashs-back « historiques » : rien n'y fait, eux aussi sont ridicules (l'image est soit floue, soit baveuse, soit les deux à la fois), mention à une reconstitution « PG-13 »

EDISON
VU A LA TELE (IL Y A 20 ANS)

Après avoir donné dans les araignées et les requins géants pendant un bout de temps, le studio Nu Image, en plein relookage, a trouvé un nouveau piège à minettes redoutable : le Justin Timberlake ! Seulement, la tête d'épingle chantante ne pouvait pas se contenter d'une niaiserie pour ados ou d'un biopic formaté : il lui fallait du lourd, du costaud, du film de mecs quoi. C'est donc ainsi que, avant d'aller prendre la pose sous la caméra un peu plus tendance d'un Nick Cassavetes ou d'un Richard Kelly, le bad boy des cours de récré s'est retrouvé dans ce petit polar informe à jouer (comme une endive) un apprenti journaleux confronté à la corruption des flics de sa ville. Dissimulant très mal sa nature de direct-to-video foireux sous un paquet de guest-stars prestigieuses et sous un script qui bigle méchamment en direction du Sidney Lumet de la grande époque, **Edison** ne trompe personne, optant pour une mise en images télévisuelle clairement estampillée années 80 (oui, c'est de là que vient le réal) et un script lénifiant qui craque de partout. Ça se veut sec et violent, ça n'est que ridicule et mal foutu.

Arnaud BORDAS

USA. 2005. REAL. ET SCEN.: DAVID J. BURKE. DIR. PHOT.: FRANCIS KENNY. MUS.: TOBIAS ENHUS. PROD.: BOAZ DAVIDSON, RANDALL EMMETT, GEORGE FURLA ET JOHN THOMPSON POUR MILLENNIUM FILMS, EMMETT/FURLA FILMS ET NU IMAGE. INT.: JUSTIN TIMBERLAKE, KEVIN SPACEY, MORGAN FREEMAN, LL COOL J, PIPER PERABO... DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 10 MAI 2006.



ULTRAVIOLET DESEQUILIBRIUM

Dans le futur, un virus a transformé une grande partie de la population en vampires, appelés « hémophages ». Dans la guerre qui oppose les humains aux buveurs de sang, Violet (Milla Jovovich), une mercenaire hémophage, est chargée de mettre la main sur une mystérieuse arme secrète... Avant d'ouvrir les hostilités, précisons tout de même que Sony a semble-t-il amputé **Ultraviolet** d'une bonne trentaine de minutes (un director's cut est prévu en DVD). Si l'on imagine que ces coupes sauvages expliquent les articulations roboratives du script, difficile tout de même de crier au chef-d'œuvre mutilé. Fort du succès d'estime de son bancal **Equilibrium**, Kurt Wimmer persiste dans la veine SF/action sous influence matrixienne. Mais les quelques qualités de son précédent effort se transforment ici en défauts majeurs, puisque le réalisateur, en plus de recycler sans éclat quelques pans entiers de la pop-culture récente, se recycle lui-même en reproduisant ad nauseam les mêmes séquences. Et puis, tous les director's cut du monde ne pourront améliorer un production design sous ecsta bourré de décors rococo-fluo, et une Jovovich qui plombe le métrage par sa totale absence de prestance lors des séquences de combat (on se croirait devant la pub Optic 2000 avec la Hallyday !). Reste un générique de toute beauté, et un premier quart d'heure pétaradant, qui semble avoir pompé l'intégralité du budget.

Laurent DUROCHE

USA. 2006. REAL. ET SCEN.: KURT WIMMER. D.R. PHOT.: ARTHUR WONG ET JIMMY WONG. MUS.: KLAUS BADELT. PROD.: JOHN BALDECCHI ET LUCAS FOSTER POUR ULTRAVI PRODUCTIONS INC. ET SCREEN GEMS INC. INT.: MILLA JOVOVICH, CAMERON BRIGHT, NICK CHINLUND, WILLIAM FICHTNER... DUR.: 1H28. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 14 JUIN 2006.

de l'Inquisition et à un Jean-Pierre Marielle en pleine partouze. Le plus rageant dans tout ça ? C'est même pas drôle !

Cédric DELELÉE

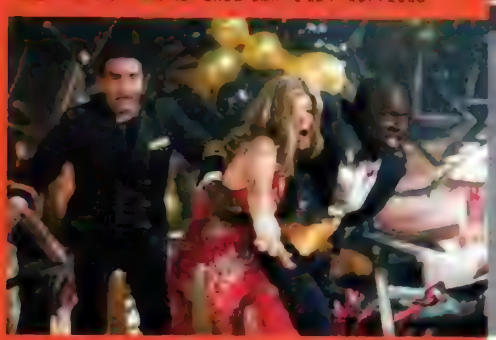
THE DA VINCI CODE. USA. 2006. REAL.: RON HOWARD. SCEN.: AKIVA GOLDSMAN D'APRÈS LE ROMAN DE DAN BROWN. DIR. PHOT.: SALVATORE TOTINO. MUS.: HANS ZIMMER. PROD.: JOHN CALLEY ET BRIAN GRAZER POUR IMAGINE ENTERTAINMENT ET COLUMBIA PICTURES. INT.: TOM HANKS, AUDREY TAUTOU, IAN MCKELLEN, JEAN RENO, PAUL BETTANY, ALFRED MOLINA, JURGEN PROCHNOW, JEAN-PIERRE MARIELLE... DUR.: 2H32. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTI LE 17 MAI 2006.

POSEIDON
LE MONDE DE WOLFGANG

Pas de raison que les classiques du cinéma catastrophe des seventies soient épargnés par la vague actuelle de remakes qui touche principalement le fantastique. Premier en lice : **L'Aventure du Poséidon**. L'histoire d'un paquebot renversé par une vague géante et dont les survivants remontent du haut (en bas) vers le bas (en haut), en direction de la coque. Sur le principe, rien de ce côté ne change dans la nouvelle version, sinon que la vague en question n'est pas provoquée par un séisme sous-marin, mais par un phénomène maritime rare, dit de « vague scélérate ». Autre changement majeur : les passagers qui échappent à la première fournée de morts. Le prêtre meneur d'hommes ? Le flic fort en gueule et marié à une ex-prostituée ? Oubliés au profit d'un ancien maire de New York (Kurt Russell), de sa fille, d'un riche homme d'affaires que la catastrophe sauve paradoxalement du suicide (Richard Dreyfuss), d'une clandestine, d'un type au CV flou, d'un gamin et de sa mère, d'un joueur odieux (Kevin Dillon). Beau panel de personnages que le scénario, habile à ce jeu-là, soustrait aux clichés de rigueur et à de trop longues présentations. Pas le temps d'ailleurs, **Poséidon** ayant au maximum allégé le récit comme s'il s'agissait de lâcher du lest pour mieux flotter et ne pas s'étendre trop longtemps sur un sujet somme toute limité. En une heure trente-huit, Wolfgang Petersen, qui n'est pourtant pas réputé pour la courte durée de ses films, raconte effectivement tout ce qu'il y a à raconter, sans précipitation. Narration concise, efficace, servie par des effets spéciaux d'une éblouissante crédibilité. Et, en grand connaisseur du milieu aquatique (il a aussi bourlingué sur les mers et océans de **Das Boot** et de **En pleine tempête**), il exploite le fond en comble toutes les ressources du cadre. Avec maestria même. Alors **Poséidon** meilleur plongeur que **L'Aventure du Poséidon** ? À quelques petits nautiques près, les deux films se valent.

Marc TOULLEC

USA. 2005. RÉAL. : WOLFGANG PETERSEN. SCÉN. : MARK PROTOSEVICH D'APRÈS LE ROMAN DE PAUL GALLICO. DIR. PHOT. : JOHN SEALE. MUS. : KLAUS BADELT. PROD. : WOLFGANG PETERSEN, DUNCAN HENDERSON, MIKE FLEISS ET AKIVA GOLDSMAN POUR VIRTUAL STUDIOS, RADIANT PRODUCTIONS, NEXT ENTERTAINMENT, IRWIN ALLEN PRODUCTIONS ET SYNTHESIS ENTERTAINMENT. INT. : KURT RUSSELL, JOSH LUCAS, RICHARD DREYFUSS, JACINDA BARRETT, EMMY ROSSUM, MIKE VOGEL, KEVIN DILLON... DUR. : 1H38. DIST. : WARNER BROS. SORTIE LE 14 JUIN 2006.



TERREUR SUR LA LIGNE
RACCROCHEZ, C'EST UNE HORREUR !

Juin 2006, un grand cru pour le remake hollywoodien. À condition de savoir distinguer ceux qui valent vraiment le coup des grosses arnaques pré-estivales. À la suite de **La Malédiction** (mouais...) et de **La Colline a des yeux** (hell yeah !!!), c'est au tour de cette nouvelle relecture de **Terreur sur la ligne** de venir tenter sa chance sur nos écrans. Après dégustation, le constat est sans appel : **Terreur sur la ligne** est une infâme piquette indigne du pire boui-boui pour routiers. Reprenant essentiellement la première demi-heure du film de Fred Walton (à l'origine, rappelons-le, de la légende urbaine la plus vivace du siècle passé), le définitivement naze Simon West (qui n'aura fait illusion que le temps des **Ailes de l'Enfer**) brode un thriller inepte au rythme des plus laborieux. Si le pitch d'origine est respecté à la lettre (une baby-sitter est harcelée par un maniaque planqué dans sa maison), West le dénature totalement en optant pour des choix artistiques fatals : Simon, espèce de gros benêt, pourquoi avoir transformé le petit pavillon de banlieue en bunker de 45678 m2 isolé en pleine cambrousse ?? Tu crois vraiment qu'on va s'inquiéter pour la gamine si elle peut se planquer à loisir ?? À ce titre, le film trouve son point culminant dans son dernier acte. Alors qu'un simple escalier séparait la victime du tueur chez Walton, notre nouveau duo

BOOGEYMAN PLACARD EVIL

Depuis qu'il a tourné dans **Nuits de terreur** et **Le Peuple des ténèbres**, le croquemitaine, le seul, le vrai, l'unique, a pris la grosse tête (d'ailleurs pas plus tard que l'autre jour, il disait au rédac chef : « *Je suis une star, je veux qu'on m'appelle Monsieur !* » en demandant la couv direct !) et squatte une autre production horrifique de bas niveau avec ce **Boogeyman** produit par Sam Raimi, même qu'on se demande encore si c'est pas un homonyme... Bref, on prend la même histoire que les films précédemment cités, et on rajoute des tonnes d'effets de mise en scène qui posent, des ralentis sur des portes qui s'ouvrent et qui se ferment (si le but était de faire une adaptation des temps de chargement du premier **Resident Evil**, c'est réussi !), des morts bien chiches (genre trois au total), un personnage principal qui se fait dessus devant chaque placard qu'il croise, de la symbolique bien relou et un croque-monsieur en numérique tout pourri qui ne s'attaque... qu'aux adultes ! À la base direct-to-DVD qui doit sa sortie en salles américaines au succès de **The Grudge** (autre production Sam Raimi), **Boogeyman** aurait peut-être dû suivre sa voie d'origine en France plutôt que de sortir à la va-vite pendant l'été. Ça nous aurait fait des vacances...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. REAL.: STEPHEN T. KAY. SCEN.: ERIC KRIPKE, JULIET SNOWDEN ET STILES WHITE. DIR. PHOT.: BOBBY BUKOWSKI. MUS.: JOSEPH LODUCA. PROD.: SAM RAIMI ET ROBERT G. TAPERT POUR GHOST HOUSE PICTURES ET PACIFIC RENAISSANCE PICTURES LTD. INT.: BARRY WATSON, EMILY DESCHANEL, SKYE MCCOLE BARTUSIAK, TORY MUSSETT, ANDREW GLOVER... DUR.: 1H29. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 28 JUIN 2006.

de choc ne trouve rien de mieux à faire que de jouer à cache-cache dans un gigantesque jardin japonais d'intérieur. Le pire dans tout ce foutoir ? La quasi-absence de morts. En revanche, dans la salle...

Alexandre BUSTILLO

WHEN A STRANGER CALLS USA. 2006. REAL.: SIMON WEST. SCEN.: JAKE WADE WALL D'APRÈS UNE HISTOIRE DE STEVE FEKE ET FRED WALTON. DIR. PHOT.: PETER MENZIES JR. MUS.: JAMES DOOLEY. PROD.: JOHN DAVIS, WYCK GODFREY ET KEN LEMBERGER POUR SCREEN GEMS INC. ET DAVIS ENTERTAINMENT. INT.: CAMILLA BELLE, TOMMY FLANAGAN, KATIE CASSIDY, TESSA THOMPSON... DUR.: 1H30. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 05 JUILLET 2006.

CARS PARADIS MECANIQUE

Pixar a signé récemment le deal du siècle avec Disney, devenant le principal actionnaire du légendaire studio et prenant le contrôle total de son département animation. Cette bonne nouvelle a de quoi stimuler nos fantasmes et faire flipper la concurrence (gare à tes fesses PDI/DreamWorks !). Mais en attendant, voici donc que déboule sur nos écrans **Cars**, ultime représentant du Pixar première période, justement réalisé par John Lasseter, celui qui lança la machine avec **Toy Story** en 1995. Et une fois de plus, le festin visuel est au rendez-vous, **Cars** réussissant à nous rendre familière et évidente l'anthropomorphisation d'un univers graphique (celui des voitures) qui ne l'était pas forcément sur le papier, tout en conférant une universalité bluffante à un sujet purement américain (les courses de Nascar, la route 66), tout en utilisant la forme du dessin animé pour faire des films de plus en plus cinématographiques (voir l'ouverture du film, dont on apprendra à la dernière bobine qu'il s'agissait en fait d'un long flash-back), tout en offrant un spectacle d'une classe visuelle époustouflante (**Cars** remporte la palme du plus beau Pixar), tout en continuant d'innover à tour de bras (le ray tracing a permis aux animateurs de concevoir des carrosseries capables de refléter leur environnement en mouvement), tout en faisant passer son spectateur des larmes au rire dans la même séquence, tout en... N'en jetez plus ! En 7 films majeurs, Pixar aura imposé sa ligne artistique à la face du monde de l'animation. Voyons maintenant comment il va en changer les structures et les usages...

Arnaud BORDAS

USA. 2006. REAL.: JOHN LASSETER. SCEN.: JOHN LASSETER, JOE RANFT, KIEL MURRAY, PHILIP LOREN, JORGEN KLUBIEN, DAN FOGELMAN, ROBERT L. BAIRD ET DAN GERSON. DIR. ART.: H.B. « BUCK » LEWIS. MUS.: RANDY NEWMAN. PROD.: DARLA K. ANDERSON POUR WALT DISNEY PICTURES ET PIXAR ANIMATION STUDIOS. VOIX : OWEN WILSON/GUILLAUME CANET, PAUL NEWMAN/BERNARD-PIERRE DONNADIEU, BONNIE HUNT/CECILE DE FRANCE, MICHAEL KEATON/SAMUEL LE BIHAN... DUR.: 1H36. DIST.: BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 14 JUIN 2006.

COLLECTION "ITALIE À MAIN ARMÉE"

Le meilleur du polar italien enfin dispo en France

POUR NOUS LES HOMMES !

13ème RUE

LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

WARNER VISION FRANCE

DVD VIDEO

Les « Poliziotteschi », polars à l'italienne

Dans les années 70, l'Italie évolue dans un climat social trouble et particulièrement violent. La police et les politiciens sont corrompus, la mafia et les contrebandiers règnent en maître sur le pays. Le terrorisme, avec les Brigades Rouges et tous les autres groupes subversifs, fait planer un sentiment d'insécurité. La réponse du cinéma italien pour exprimer les angoisses d'une société profondément agressée se fait sous la forme de ces polars âpres et très politiquement incorrects. Ils ont en général pour héros un flic solitaire qui décide de combattre le crime avec les mêmes armes que ses adversaires. Fusillades, agressions, courses poursuites, actes de violence gratuits en sont les ingrédients de base.

Neo sort enfin en France les meilleurs " Poliziotteschi " dans des éditions de prestige

BRIGADE SPÉCIALE

Roma a mano armata d'Umberto Lenzi
Une histoire réaliste et particulièrement violente signé Umberto Lenzi
Langues : italien et français
Suppléments : commentaire audio de Dardano Sacchetti (scénariste)
"Soggetto di Dardano Sacchetti : portrait du scénariste de " Roma a mano armata " (25mn)

LA RANÇON DE LA PEUR

Milano Odia : polizia non puo' sparare d'Umberto Lenzi
Ici, on tue de sang froid hommes, femmes, vieillards et même enfants...
Langues : italien et français
Suppléments : commentaire audio de Ernesto Gastaldi (scénariste)
" Ray Lovelock (acteur) sur Milano Odia " (20mn)

RUE DE LA VIOLENCE

Milano Trema : la polizia vuole giustizia de Sergio Martino
Scènes d'actions ultra violentes, cascades et poursuites de voitures, des répliques déjà cultes...
Langues : italien et français
Suppléments : " Sergio Martino (réalisateur) sur Milano Trema " (21mn)
Introduction par Sergio Martino

Photos non contractuelles

www.neopublishing.com

Italie à main armée directement chez vous ! Neo Publishing - 18 rue Ficatier - 92400 Courbevoie - France

Brigade Spéciale	14,99	❑
La Rançon de la Peur	14,99	❑
Rue de la Violence	14,99	❑
+ Frais de port	**2,50**	
TOTAL A PAYER	.....	

OUI, je commande et je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Neo Publishing

Nom ——— Prénom

Adresse

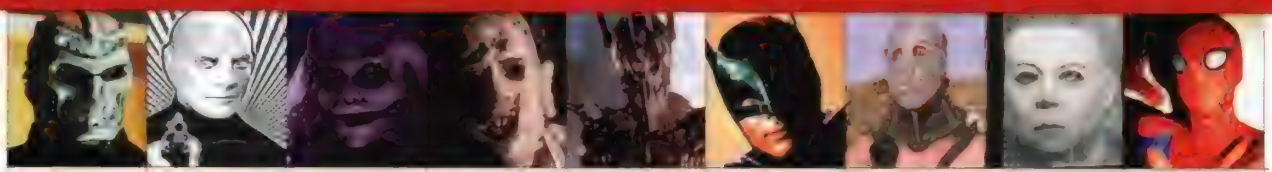
Code postal ——— Ville

Téléphone ——— Email

❑ Je ne souhaite pas commander mais je souhaite être tenu informé des nouveautés Neo

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	David Doukhan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
A BITTERS-WEET LIFE		4 Un film de gangsters un peu trop « à la mode » mais tout à fait regardable		5 Un polar roublard mais hargneux, radical et vraiment hardcore !	4 Un thriller hargneux mais légèrement trop long. A voir ne serait-ce que pour le gunfight final totalement opératique	2 Ji-woon Kim est manifestement un metteur en scène très capable. Question script, c'est une autre histoire...		5 Le nouveau polar choc made in Corée à ranger aux côtés de Mr Vengeance et Memories of Murder.	
LA COLLINE A DES YEUX		6 Un putain de survival horrifique qui explose carrément la concurrence dans une ultime demi-heure de fou furieux.	6 Après Haute tension, le nouveau coup d'éclat d'un jeune mec désormais incontournable. MONSTRUEUX !	4 Le film peine à démarrer mais s'avère hargneux et jouissif au final.	5 Les Chiens de paille à la sauce *Twilight Zone* filmé par Aja avec une rage sans nom ! L'original est instantanément désintégré.	6 Le Seigneur des Anneaux du survival horror !	5 Radical, hystérique, sans concessions, à se demander si Papy Craven n'a pas fait un arrêt cardiaque en découvrant le film !	6 Du pur divertissement intelligent et rentre-dedans. Maintenant c'est clair, Alexandre Aja et Gregory Levasseur ont tout compris au cinéma de genre.	5 Un vrai film d'horreur viscéral, bien pensé et brillamment exécuté : exactement ce dont le genre a besoin en ce moment !
FRAGILE	5 Balaguero continue sa jolie, touchante et effrayante étude de la peur via l'enfant. Tendresse et effroi à tous les plans. Rare...	4 Le meilleur et le plus personnel des films de Balaguero.	6 Balaguero confirme qu'il est bien un génie avec ce film autant émouvant que flippant. Tout simplement magnifique.	6 Un pur chef-d'œuvre, à la fois psychologique et viscéral, d'une beauté rare !	6 Dérangeant et beau à en chialer. Fragile a marqué son homme. Mais alors pour de bon....	4 Le meilleur film de Balaguero, porté par un monstre effrayant mais plombé par un scénario déficient et une grosse erreur de casting.	4 Architypal au possible, mais d'une beauté formelle et dramatique incontestable. On attend tout de même un Balaguero un peu moins rutilant...	6 Un thriller angoissant et stressant à souhait, sans aucun artifice de mise en scène. Balaguero signe ici son meilleur film, et de très très loin. C'est dire...	4 Plusieurs séquences magnifiques cimentent un ensemble de belle tenue, juste un poil avare en matière horrifique.
HORRIBILIS		4 C'est bien gore, y'a un bon esprit rétro et je me suis bien marré.	5 Le must de la série B. Aussi fun que généreux.	4 Un pur trip 80's, assumé et bien visqueux ! Manque juste un peu plus de fun !		3 Quelques idées originales en plus auraient été les bienvenues. Reste un Z très plaisant...	4 Un cyber drame qui cartonne à l'humour noir et au gore, mais qui reste encore trop sage niveau effroi pour de bon. Ou est bien dans ce gore ? Allez à poil sous la flotte !	4 James Gunn continue à faire du Troma mais avec plus de pépettes. C'est fun, c'est gore et ça le fait grave.	4 Du gros Z de comptoir... Aussi rigolo et inoffensif que périssable !
HOSTEL	5 On passe les 45 premières minutes à voir trois potes se bâfrer et se vanner sans se soucier d'exposition ni de scénario. Le tout est en suite par un type en train de devenir un des trucs les plus malsains	2 C'est l'histoire d'un mec qui réussit à faire croire à tout le monde qu'il renouvelle le gore.	4 Quand Mike rencontre American Pie, on obtient quoi ? Le parfait guide du routard.	2 Pas extrême, pas choquant, pas vraiment drôle non plus. Reste un peu de gore...	3 Pas la claque annoncée mais tellement meilleur que Cabin Fever...	4 Une efficace mise à jour des poncifs du survival, avec un fond social plutôt intéressant.	5 Après l'excellent Cabin Fever, ça saigne toujours chez notre ami Eli Roth. Pas autant que prévu peut-être, mais avec une jubilation assez grisante.	2 Un faux film gore avec des tortures sur fond d'humour potache, ça intéresse quelqu'un ?	3 Au moins cette fois, contrairement à Cabin Fever, j'en ai pour mon argent !
ISOLATION		3 Entre film d'auteur et Z paysan, du cinéma courageux mais pas assez inventif.	2 Si réinventer le genre consiste à fister des vaches, alors oui, c'est réussi.	2 Un survival dans la cambrousse avec des vaches mutantes, ça ne se refuse pas !		5 Un film de monstres vraiment dérangeant, franchement dépoulasse et terriblement prometteur.			4 Un premier long-métrage très intrigant, qui donne envie de suivre la future carrière de son réalisateur.
M : I : III		2 De la télé formatée et tape-à-l'œil qui plombe un peu plus une franchise en decrescendo.	3 Étant raétien de confession, le cinéma scientologue ne m'intéresse que très moyennement.	5 Mal filmé mais ultra dynamique, stressant, joussif et bourrin ? Du pur Tom décomplexé !	4 Un shot d'adrénaline électrisant malheureusement coupé à la tisane hypophilisée dans ses dernières minutes.	5 J.J. Abrams brasse du vent, mais le fait très bien.			3 On en attendait rien, et au final, on se rend compte que ça aurait pu être tellement mieux !
MORTUARY			5 Film imparfait certes, mais quel plaisir de revoir un Hooper sur grand écran.				4 Un tout petit film certes, mais emballé avec sincérité et talent. Puis, on ne crache pas sur Hooper, c'est tout !	5 Tobe Hooper revient à la bonne vieille formule du « Fun & Fears » qui avait fait son succès à l'époque de Massacre dans le train fantôme. Cool !	
PUSHER		5 Trois films de gangsters extrémistes et traumatisants pour une vraie révélation.							
REEKER			5 Après Horribilis le mois dernier, une nouvelle preuve de l'étonnante vitalité de la série B ricaine !				4 Heureusement que la série B américaine est là pour nous sortir un peu de notre torpeur !	5 David Payne a beaucoup de talent et ça se sent...	
SILENT HILL		1 Du cinéma désincarné et intello qui sacrifie constamment ses personnages sur l'autel de la belle image.	2 Fidèle au jeu ? Ben pourquoi ça fait pas peur alors ?	2 Jamais viscéral, sans affects, pompeux, et chiant comme la mort ! Beau production design...	5 Vivement la suite.	2 Aussi couillon qu'un délire de geek, aussi plombé qu'un pensum de critique.	4 Plastiquement sublime et sartois carrément oppressant. Silent Hill aurait pu faire carton plein s'il ne péchait pas par un script trop démonstratif.	2 Moi avoir jamais joué au jeu alors moi pas avoir compris le film. Est-ce bien normal docteur ?	1 Un film de beau parleur. Une adaptation de mauvais joueur.
V POUR VENDETTA	3 Très partagé même si le film est étonnamment subversif pour une prod de studio. Donc bravo pour l'audace, pas pour le film.	5 Pas totalement abouti mais le propos est tenu de bout en bout. Il fallait le faire !	2 P comme prétentieux. L comme longueur. Tiens ? Comme Matrix. C'est marrant ça	3 Thématique radicale mais naïve, scénario coisé mais chiant, et surtout une mise en scène plate, démonstrative et sans idées...	5 Les fringons adaptent brillamment Moore et continuent en même temps d'espérer certaines interrogations fascinantes soulevées dans Matrix.	5 Une enveloppe de téléfilm, mais un discours d'une radicalité jouissive	2 L'esprit subversif made in Wachowski, des idées vaines, prétentieuses, artificielles mais tellement « géniales » pour leurs fans les plus dévoués		5 Un véritable problème d'ampleur et de mise en scène, mais l'essentiel est là.
X-MEN 3 L'AFFRONTEMENT FINAL		1 Une certaine idée de l'anti-spectacle.	2 Hé les gars, et si vous preniez Jean-Marie Poiré pour le quatrième ?	0 107 millions le premier week-end aux USA. Ça veut dire encore 10 ans de Brett Ratner. No comment.	3 Sans être la débâcle totale redoutée, X3 n'est jamais non plus à la hauteur de ce monument du comics que représente l'avènement du Phénix noir...	0 Et une franchise torpillée ! Une !			1 Jamais deux sans toi, Brett !

MISSION A HAUT RISQUE POUR STEVEN SEAGAL

PIEGE EN EAUX PROFONDES

DIGITAL dts SOUND
DOLBY DIGITAL

METROPOLITAN FILM & VIDEO

EN DVD LE 23 MAI

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

NEUCHATEL INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL

L'EVÉNEMENT SUISSE DU FILM FANTASTIQUE, DU CINÉMA ASIATIQUE ET DES IMAGES DU FUTUR

6EME EDITION
3-9 JUILLET 2006

PROGRAMME COMPLET A PARTIR DU 16 JUIN SUR:

WWW.NIFFF.CH

NIFFF, Martenet 4, CH-2000 Neuchâtel, Tel :+41 (0)32 730 50 31, Fax : +41 (0)32 731 07 75, E-mail: info@nifff.ch

Le DVD BATTLESTAR GALACTICA aux 50 premiers abonnés

Prix unitaire : 19,99 €

Sortie le 3 mai 2006

© 2003 UNIVERSAL STUDIOS. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE SPECIALE 11 NUMEROS
30 % D'ECONOMIE

OFFRE DE PRELEVEMENT AUTOMATIQUE *
9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 187

☐ **OUI, je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros** et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 30 % de réduction pour 11 numéros**

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES*
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
**reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à Mad Movies*

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

Date : _____ Votre signature obligatoire :

autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

☐ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

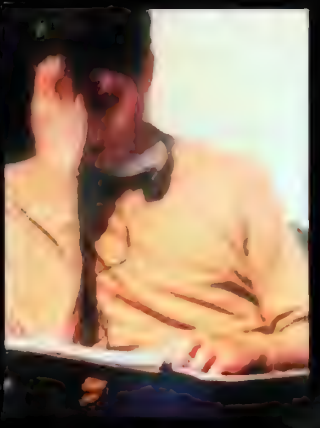
Date et signature obligatoires

formément à la loi Informat que et L berté du 6 janv er 1978 (art cle 27), vous disposez d un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas il vous suffit de nous écrire en nous ind quant vos noms prénom adresse et numéro d abonné ou de cochez ici ☐

THE LOST DE CHRIS SIVERTSON

LE SENTIER DE LA PERDITION

On vous en avait parlé brièvement à notre retour du dernier Festival de Sitges, mais pas question de s'arrêter là pour autant. Fidèle compagnon de travail de Lucky McKee (il a monté May, et coréalisé avec lui leur premier film, All Cheerleaders Die !), le jeune Chris Sivertson s'impose ici comme une voix à suivre avec The Lost, l'histoire de Ray Pye, jeune criminel endurci poursuivi par ses actes meurtriers. Superbe drame basculant sans hésitation dans une violence crue et viscérale, le film offre au réalisateur la possibilité de jeter un œil lucide sur ses contemporains désabusés pour livrer une radioscopie sans concessions de la « petite » Amérique d'aujourd'hui. En attendant que cette perle puisse trouver le chemin de nos salles obscures, laissons la parole à Chris Sivertson, qui revient sur son œuvre rien que pour nous.



Qu'est-ce qui vous a attiré dans The Lost, le roman de Jack Ketchum ?

Je l'ai lu et je me suis dit que cela ferait un excellent film, donc je me suis mis en tête de l'adapter à l'écran. Ce sont les personnages qui m'ont convaincu, car ils sont très réalistes et ressemblent vraiment à vous et moi. Ils sont complexes, possèdent plusieurs dimensions, et ne sont pas plantés là uniquement dans le but de faire progresser l'intrigue. L'histoire est nourrie par les personnages, et non l'inverse, si vous voyez ce que je veux dire... Du coup, ils dictent le thème principal de l'intrigue, qui tourne autour du sentiment d'être perdu dans la vie. C'est bien l'élément qui lie tous les personnages du roman. Certains d'entre eux sont perdus dans leur passé, d'autres dans leur propre inconscient et d'autres encore dans une relation sentimentale malsaine. Mais chacun essaye de trouver sa propre voie pour avancer dans la vie. Je peux me reconnaître là-dedans, dans ce sentiment d'être une âme perdue, et c'est même probablement la raison pour laquelle je fais des films, pour essayer de me trouver et de comprendre qui je suis.

Lucky McKee est crédité en tant que producteur sur le film. Quel a été son rôle exactement ?

Pendant la lecture du roman, je n'arrêtais pas d'en parler à Lucky. Je lui racontais à quel point cela ferait un grand film. Il m'a alors répondu qu'il allait prendre une option dessus, et que nous allions voir ensemble comment nous pouvions lancer la production. J'étais fauché à l'époque, donc c'est lui qui a payé les droits du roman. Puis il m'a prêté main-forte durant tout le processus de production, en utilisant toutes les ressources qu'il avait emmagasinées tout au long de sa carrière. Nous travaillons ensemble sur nos films respectifs depuis que nous sommes adolescents, il était donc naturel qu'il fasse partie de l'aventure de **The Lost**.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées durant la production du film ?

La première a été de condenser les 400 pages du roman en un scénario abordable, sans perdre pour autant ce qui en faisait la spécificité, ce que j'avais tellement apprécié à sa lecture. Il y a beaucoup de personnages et je voulais tous les préserver, leur donner assez de temps de présence à l'écran pour raconter leur histoire individuelle et la fondre dans la grande histoire collective. Cela m'a pris beaucoup de temps. Puis il y a eu le processus financier, qui a traîné. Heureusement, j'ai trouvé des investisseurs qui m'ont laissé une liberté de création totale, ce qui était très important dans le cadre d'un film comme celui-ci, qui, de nature, refuse les compromis. Si j'avais été forcé de mettre de l'eau dans mon vin, d'adoucir l'histoire et de la rendre plus commerciale, **The Lost** aurait sonné faux. Après, c'est toujours dur de faire un film à petit budget, mais la clé est de s'assurer du talent et de la passion de son équipe technique et artistique. Les techniciens et les acteurs accompliront un travail remarquable s'ils sont persuadés qu'ils font un film qui dépasse le cadre du produit destiné à

Sur ces deux pages : The Lost et sa galerie de personnages torturés : flic (Michael Bowen), amante (Megan Henning), mère d'une victime assassinée (Dee Wallace Stone), bad girl (Robin Sydney) ou encore complice de meurtre (Shay Astar), tous tournent autour du taré Ray Pye (Marc Senter).

faire de l'argent, et c'est mon boulot de les convaincre que mon projet est spécial.

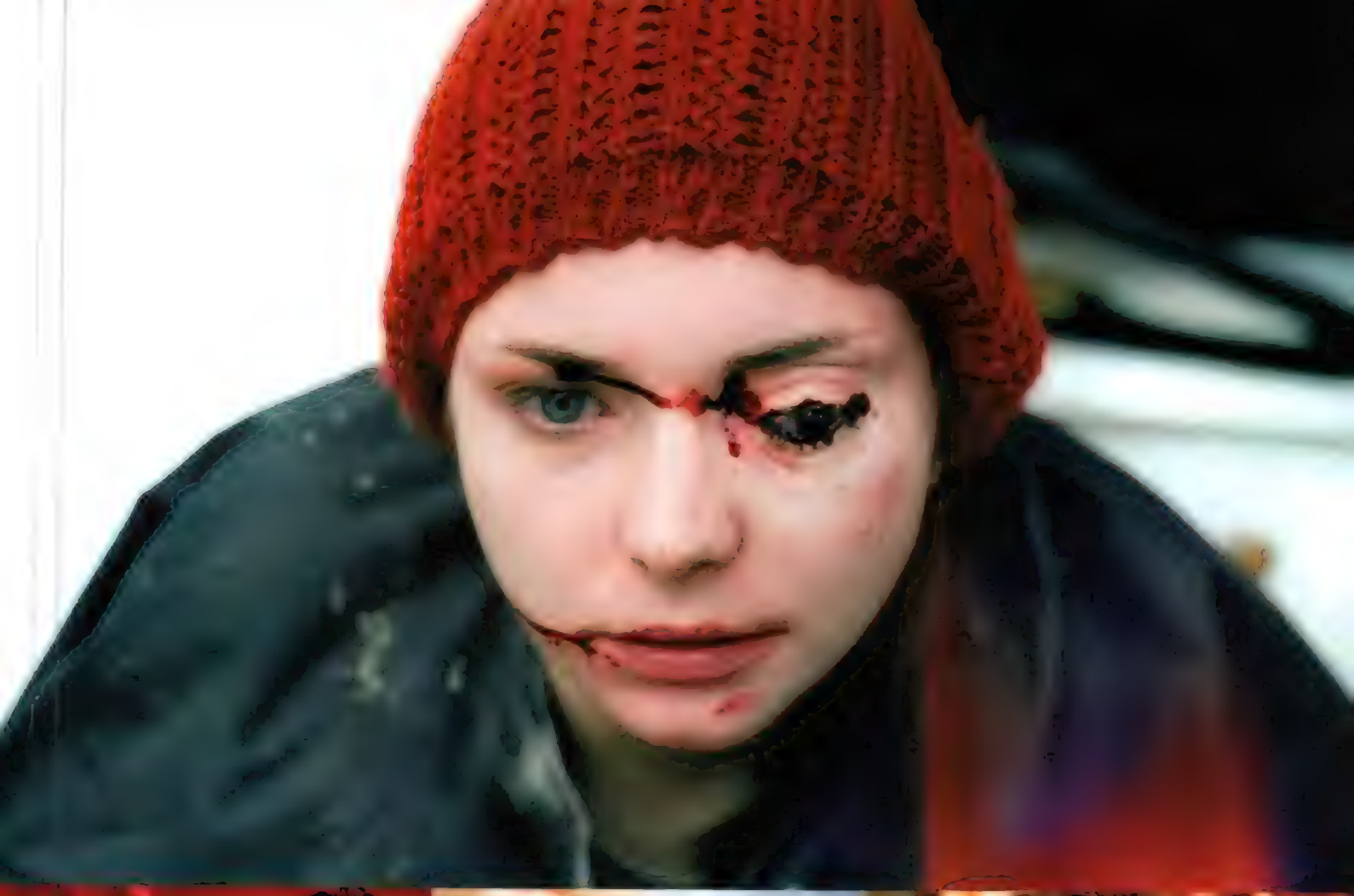
Vous avez travaillé avec le légendaire Roger Corman par le passé. Cela doit aider quand il s'agit de faire un film à petit budget comme le vôtre, non ?
Il m'a clairement influencé, c'est évident. C'est à la fois un grand réalisateur, un producteur hors norme et un gars très cool, tout simplement. Vous savez, dans une école de cinéma, on vous protège des réalités d'un tournage. Vous n'êtes pas au charbon, vous ne prenez pas forcément conscience que le temps, c'est de l'argent, que vous êtes responsable d'un investissement financier qui ne vous est pas gracieusement offert. Roger m'a appris à penser économe, à travailler vite et de façon efficace tout en essayant de faire le meilleur film possible. Il m'a appris quelques petits trucs pour obtenir des merveilles avec très peu d'argent, comme créer une véritable profondeur de champ et des cadres visuellement stimulants, mais rapidement ! Je me sens très chanceux d'avoir eu cet apprentissage avec lui, et je crois que personne d'autre que lui n'a eu, à ce point, une influence sur le cinéma américain depuis les années 50. C'est vraiment le meilleur.

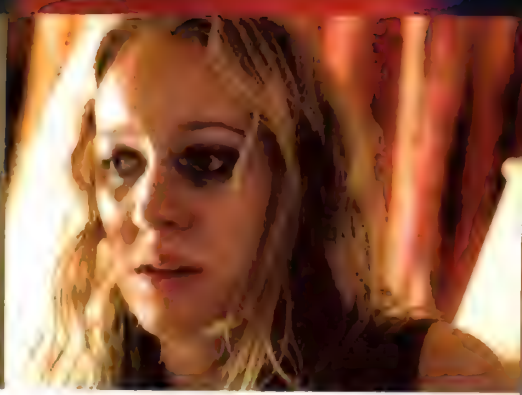
Le film ne trahit d'ailleurs jamais son faible budget. Comment vous y êtes-vous pris avec votre équipe technique ?
Nous avons travaillé très dur pour que chaque sou investi apparaisse à l'écran. Personnellement, j'adore le format du Cinémascope, car sa largeur permet vraiment beaucoup de variantes dans le cadre, ce qui n'est pas le cas du format carré, télévisuel. Avec mon chef-opérateur Zoran Popovic et mon production designer Chris Davis, nous avons passé beaucoup de temps à établir le look du film durant la préproduction. Tout a été pensé en fonction des différents personnages du film. Par exemple, chaque personnage avait une couleur spécifique, incorporée à l'image, aussi bien sur les décors dans lesquels il évoluait que dans sa garderobe. Et chacun était filmé de façon spécifique, avec des mouvements de caméra qui lui étaient propres...

Si* The Lost *est un film choral, Ray Pye cannibalise quand même l'intrigue par l'intensité de sa personnalité. On pourrait le comparer à un psychopathe, mais il est plus ambigu que ça. Comment définiriez-vous le personnage ?
Je considère Ray Pye comme un sociopathe plutôt qu'un psychopathe. Ce n'est pas quelqu'un comme Norman Bates, qui est atteint par une maladie mentale. C'est juste qu'il ne possède aucun code moral. La seule personne qui l'intéresse, c'est lui-même, et les autres ne sont là que pour le satisfaire. C'est pourquoi il est capable de commettre un meurtre sans ressentir le moindre remord. Il ne prétendra ressentir de la culpabilité que si cela lui permet d'en retirer quelque chose. C'est un personnage intéressant à définir avec un acteur, car Ray est lui-même un acteur en quelque sorte. Il joue différents rôles pour manipuler son entourage. C'est ce que j'ai expliqué à Marc Senter. Nous avons passé beaucoup de temps Marc et moi avant le tournage, pas forcément à travailler sur les répétitions, mais simplement à traîner ensemble, pour mieux faire connaissance. Je pense que pour diriger un acteur dans ce genre de rôle, il faut bien connaître sa personnalité. Du coup, quand nous avons commencé à tourner, les choses se sont faites de façon naturelle, car nous nous connaissions assez pour que ce soit une situation confortable à gérer. Nous avons également travaillé sur son aspect physique, comme sur cette démarche bizarre. Marc accomplit dans le film une performance assez spéciale, car il parvient à être très naturel, mais très stylisé dans son jeu, un peu comme Jack Nicholson dans **Shining** ou Al Pacino dans **Scarface**. C'est une combinaison de jeu difficile à obtenir, mais Marc y est parvenu haut la main.

À travers ce personnage et ceux qui l'entourent, vous vous permettez de décrire la violence de la jeunesse américaine de façon très crue...
Mais je pense que la violence est inhérente à la condition humaine. Si vous n'avez aucune direction à prendre dans votre vie, si vous n'avez aucun sens des valeurs, vous serez plus enclin à utiliser la violence. Si vous n'avez pas de relations profondes avec d'autres gens, la vie humaine n'aura plus aucune valeur à vos yeux. Ma famille a beaucoup déménagé quand j'étais jeune, donc j'ai grandi dans divers endroits d'Amérique. J'ai fréquenté beaucoup d'enfants qui étaient « perdus », qui n'avaient aucun but dans la vie, personne vers qui se tourner pour demander conseil. La plupart d'entre eux adoptaient un comportement très autodestructeur, mais se lâchaient parfois sur les autres. Donc j'ai connu ça, et j'en fais écho, même si heureusement, ce n'est jamais allé aussi loin que les accès de violence de Ray Pye.

Pour en revenir à des considérations cinématographiques, il existe un contraste très intéressant entre les velléités presque « auteurisantes » du film et son casting de série B. C'est un choix conscient de votre part ?
Oui, j'ai toujours été intéressé par les films à la frontière entre le cinéma d'exploitation et le cinéma d'art et essai. Ça nous ramène finalement à Corman, qui a toujours travaillé dans l'exploitation, en gardant son intégrité. En tant que producteur, il a encouragé des jeunes réalisateurs, comme Coppola ou Scorsese, à faire comme lui. Vous savez, j'adore le cinéma aussi bien comme forme de divertissement que comme forme d'art, donc cela me semble logique de marier les deux. Par exemple, Erin Brown (Misty Mundae) est connue pour son travail dans la série B polissonne, mais j'ai toujours trouvé que son charisme pouvait aller au-delà de ce genre de films. Elle a accompli un boulot incroyable dans **The Lost**, en apportant sa beauté et en met-





tant vraiment du sien pour jouer son rôle. En y réfléchissant, je pense que l'idée de l'engager m'a été inspirée par David Cronenberg, qui avait choisi la star porno Marilyn Chambers pour le rôle principal de **Rage**.

« CORMAN M'A APPRIS A PENSER ECONOME, A TRAVAILLER VITE ET DE FAÇON EFFICACE TOUT EN ESSAYANT DE FAIRE LE MEILLEUR FILM POSSIBLE. »

Justement, comment peut-on positionner un film comme* The Lost *par rapport au soi-disant « cinéma indépendant » américain d'aujourd'hui ?

C'est une question pertinente, car c'est vrai que la notion de « cinéma indépendant » ne veut plus rien dire aujourd'hui. Il existe par exemple une division de Warner Bros qui s'appelle Warner Independent. Est-ce que ça change forcément la donne, est-ce que les films qui y sont produits sont forcément indépendants ? Non bien sûr. De nos jours aux États-Unis, si vous faites un film qui coûte moins cher que la moyenne des films de studios, vous êtes labellisé « indépendant ». C'est devenu un outil marketing pour faire croire que les films en question sont plus sérieux et plus arty. Le terme « underground » me semble plus approprié pour définir le mouvement dans lequel s'inscrit mon film, car c'est un terme qui a encore un sens, qui n'a pas été récupéré par les studios...

Mais seriez-vous prêt à travailler pour les studios ?

Oui, car j'aimerais travailler sur des plus gros films. Ce serait génial d'avoir une carrière similaire à celle de Brian De Palma, qui a su jongler entre les gros films et les projets plus personnels, de **Pulsions** à **Scarface**, puis de **Body Double** à **Mafia Salad**. J'admire cette pluralité.

Quels sont vos projets ?

J'ai déjà un film en postproduction, **The Best of Robbers**. C'est une comédie, très différente de **The Lost**, une sorte de parodie du show TV ***Cops***. Le principe, c'est qu'il existe un show intitulé ***Robbers***, qui est à l'opposé de ***Cops***. Au lieu de voir la police faire son travail, on y suit les criminels en action, et le tout est présenté comme un épisode spécial, un best-of. Puis je m'attellerai ensuite à **Hippy**, un film d'horreur psychédélique que j'ai écrit avec Lucky McKee. Ce sera un film bourré d'action, de violence, de nudité et de drogues, dans la veine de **Massacre à la tronçonneuse**, avec des LSD superpuissants à la place de la tronçonneuse. Pour l'instant, on revient sur le scénario du film, et j'espère qu'on va attaquer la préproduction d'ici peu. J'ai vraiment hâte, car je sens que je vais m'éclater à réaliser ce film !

Pour finir, comment définiriez-vous* The Lost *?

Pour moi, **The Lost** commence comme un film d'horreur, pour devenir un drame très orienté sur les personnages. Mais l'horreur pure revient en force vers la fin, donc c'est un film difficile à définir je pense. Un thriller psychologique peut-être ?

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

EYES OF CRYSTAL D'EROS PUGLIELLI

LES YEUX SANS VISAGE

Vampirisé par la télévision, déserté par les maîtres du passé et boudé par un public indifférent, le cinéma italien semble être depuis maintenant plusieurs années un fantôme condamné à errer dans les caves de Cinecittà. Et pourtant, malgré ce marasme ambiant, un jeune réalisateur inflige un coup de fouet salvateur au paysage cinématographique transalpin avec un néo-giallo brillant et complètement inespéré.

Rien ne va plus dans l'industrie du cinéma italien, handicapé par une toute-puissante et crétine petite lucarne, qui tend à abrutir les masses à grand renfort de programmes démesurément chers et infiniment vains. On avait fini par faire une croix sur le septième art provenant de la Botte. Mais en dépit d'une situation pas vraiment rassurante, quelques bonnes surprises s'enchaînent à un rythme sporadique. **Romanzo Criminale**, de Michele Placido, sublime hommage au cinéma policier des années 70 ; **Arrivederci amore ciao**, de Michele Soavi, précédé d'une excellente réputation et bientôt visible en France ; les films du jeune et talentueux Alex Infascelli, réalisateur d'**Almost Blue** et d'**Il Siero della vanità**, dont on attend avec impatience le **Hate 2 O** ; bref, des réalisateurs qui besognent dur afin de redorer un blason délustré. Et Dario Argento ? Regonflé après un ***Jenifer*** dérangeant et rondement mené, mais clairement diminué par ses très moyennes livraisons cinéma et TV (les regardables et pas glorieux ***Vous aimez Hitchcock ?*** et **The Card Player**), l'ancienne idole du cinéma de genre italien n'a clairement pas convaincu malgré une rigueur thématique qu'il continue à exploiter dans ses œuvres. Et quand un petit jeunot en remontre à ses aînés avec une redéfinition des codes du giallo plastiquement ambitieuse, cela donne **Eyes of Crystal** (**Occhi di cristallo** dans sa version originale), thriller présenté à l'AFM il y a maintenant plus de deux ans et sillonnant les festivals du monde entier avec un succès total. Disponible depuis peu en DVD anglais, le film attend patiemment un débarquement éventuel sur le territoire français afin de faire revivre aux grands amateurs de gialli des émotions qu'ils pensaient enfouies à jamais.

RETOUR AUX SOURCES LITTERAIRE

Pour un jeune réalisateur admiratif de l'âge d'or du cinéma de genre italien, l'opportunité de réaliser un giallo relève de l'accomplissement artistique le plus total. Un épanouissement qu'Eros Puglielli, tout juste sorti d'un film choral bien loin de l'univers sombre d'**Eyes of Crystal** (**Tutta la conoscenza del**

mondo, 2001), doit à la boîte de production Cattleya (coproductrice de **Romanzo Criminale**). « *Les gens de chez Cattleya m'ont contacté et m'ont demandé de jeter un œil au livre de Luca Di Fulvio, L'Impagliatore. J'ai lu et apprécié grandement cette histoire, et au fil des discussions avec la prod, ils m'ont donné ma chance pour que je l'adapte à l'écran.* » Une adaptation qui voit la collaboration de Gabriella Blasi, scénariste du film précédent de Puglielli, et surtout celle de Franco Ferrini, fidèle collaborateur de Dario Argento depuis **Phenomena**. Un apport de taille et d'expérience, pour un scénario finalement retravaillé de fond en comble. « *Durant la phase d'écriture, Franco, Gabriella et moi avons énormément changé le récit originel tout en préservant sa structure et son atmosphère. D'ailleurs, quand Di Fulvio a lu notre travail final, il a exigé que le titre du film mentionne clairement « Basé sur L'Impagliatore ». Mais, en définitive, lorsqu'il a vu le métrage, il a préféré que la mention « Inspiré de » figure au générique. C'est intéressant, car il a su comprendre que si son histoire avait été changée, l'âme de celle-ci en demeurait intacte.* » Une âme plutôt torturée au vu de cette sombre enquête sur un serial killer taxidermiste, qui prélève et remplace les membres de ses victimes par des morceaux de poupées anciennes. Face à l'horreur absolue, l'inspecteur Giacomo Amaldi (Luigi Lo Cascio), doué d'une faculté extra-sensitive qui le rapproche de Will Graham du **Sixième sens**, tente d'arrêter le massacre et s'éprend au passage d'une victime potentielle, la jeune et jolie Giuditta (Lucia Jiménez). Avec un tel point de départ, difficile de faire plus excitant pour les fans de ciné de genre !

S'AFFRANCHIR DU MAITRE

S'attaquer au thriller à l'italienne, c'est bien sûr s'attirer les foudres des gardiens du temple, lequel est occupé depuis un bon moment par le maestro Argento, rarement indulgent sur les films de ses compatriotes. « *Il fut sans aucun doute un précurseur, doublé d'un grand innovateur. Il a su repousser les limites du genre et changer son approche. Il a contribué, avec Ma-*

Ci-dessus, de gauche à droite : Giuditta (Lucia Jiménez) et sa jolie petite chatte tremblent devant une anonyme menace.

Frese (José Angel Egido), complètement perdu dans une enquête qui le dépasse.

L'Inspecteur Amaldi (Luigi Lo Cascio) : un enquêteur très doué et très (trop ?) investi dans cette sordide affaire.

rio Bava, au rayonnement international du cinéma populaire italien. Son empreinte est telle qu'il est désormais impossible de songer à l'horreur transalpine sans immédiatement penser à son nom. C'est en tout cas quelqu'un que j'apprécie énormément. » Avec une admiration pareille pour Argento, était-il possible de se défaire d'une influence presque indéfectible ? « *Durant tout le tournage d'***Eyes of Crystal**, *je n'ai pas pensé une seule fois à son travail, et même le titre de mon film, qui semble être une citation directe à son univers, n'est qu'une pure coïncidence. Je n'ai à aucun moment voulu imiter Dario Argento, j'ai uniquement suivi mon instinct.* » La note d'intention est claire, mais à l'image, les références sont on ne peut plus évidentes ! De la Trilogie animale aux **Frissons de l'angoisse**, les citations, parcimonieusement utilisées, sont d'autant plus intelligentes qu'elles servent aussi bien le récit qu'elles flattent la mémoire du cinéphile. Une atmosphère bâtie sur du solide par un Puglielli conscient de l'importance de l'ambiance. « *Ce fut l'un de mes principaux objectifs. Avec* **Eyes of Crystal**, *j'ai tenté de reprendre là où le cinéma de genre s'est arrêté il y a maintenant des années. J'ai donc dû faire face à de nombreux clichés narratifs et de mise en scène. J'étais comme enfermé dans la « cage du genre », et mon principal défi était d'évoluer librement à l'intérieur de cette dernière.* » Une liberté de mouvement qui jamais ne faillit au bon respect des codes du passé. « *Il fallait être original mais fidèle au genre. Pour cette raison, j'ai décidé de penser mon film à l'image d'une ghost story. Cependant, je ne voulais pas donner dans le néo-gothique ou dans le nouveau style japonais. D'ailleurs, si je devais définir* **Eyes of Crystal**, *je dirais qu'il s'agit d'un conte fantastique, avec des personnages archétypaux, qui me permettent justement de jouer sur la dissimulation du récit et de m'attarder sur des thèmes beaucoup plus torturés : il est question ici de perception inconsciente, de sexualité troublée, de perversion, de cruauté...* » En résumé, un condensé de pulsions dépeintes avec plus ou moins de brio dans les thrillers transalpins des années 70. Et l'Amérique dans tout ça ? Très souvent inspirés par les pièces maîtresses du cinéma policier US, les films de genre européens font parfois figure de copies délavées et sans saveur, soit tout l'inverse d'**Eyes of Crystal**, qui n'abuse à aucun moment des artifices post-**Seven** plombeurs d'ambiance, mais revendique son appartenance nationale tout en restant ouvert aux autres univers. « *Si des métrages comme* **Le Silence des agneaux** *et* **Seven** *m'ont incontestablement marqué, je ne pense pas qu'ils aient eu une influence prééminente sur mon film.* » La messe est dite : Eros Puglielli ne suit pas les règles du « *Petit David Fincher illustré* » !

UN PUBLIC POUR LE GENRE ?

Mais y a-t-il encore un public en Italie pour un cinéma de genre singulier et adulte ? « *Le public italien ne comprend plus les codes du genre. Tout le contraire des spectateurs français qui eux sont capables d'accepter cela. Je pense à* **36 Quai des orfèvres** *par exemple. Nous sommes là en face d'un excellent film, très efficace dans son déroulement. Et pourtant, son scénario n'est pas irréprochable, en particulier dans sa deuxième partie. Si le public transalpin type écoutait les dialogues de ce script déclamés par des acteurs locaux, il ne pourrait s'empêcher de rire ! Cela peut paraître incroyable, mais c'est le cas...* » Une perte de maturité néfaste qui nuit clairement au développement d'une cinématographie populaire au sens noble du terme. « *Quand on regarde un film de genre, il faut être dans l'humeur adéquate, voire dans un certain état d'esprit, pour véritablement l'apprécier. Malheureusement, à l'heure actuelle, je pense que les spectateurs de mon pays sont incapables de réagir ainsi.* » Triste constat susceptible d'évoluer positivement si l'industrie cinématographique s'en donne les moyens. « *Il est possible aujourd'hui de composer avec le cinéma de genre tout en répondant aux attentes des producteurs, mais uniquement avec l'implication entière de toute une équipe, des producteurs eux-mêmes aux acteurs, en passant par les*

AD PROJECT : LE DONNIE DARKO ITALIEN ?

Alors que sa série policière (*48 ore*, avec, entre autres, Claudio **La Scorta** Amendola) vient juste d'être diffusée sur la chaîne **Canale 5, Eros Puglielli dévoile** son **AD Project**, direct-to-DVD pensé au départ comme un pilote de série TV, mais qui, à l'instar du **Mulholland Drive** de David Lynch, s'est libéré de son carcan télévisé pour devenir un métrage à part entière. Décrit par son auteur comme « *un film très tordu et expérimental, proche du* **Donnie Darko** *de Richard Kelly* », **AD Project** narre les péripéties d'une multinationale contrôlant secrètement les activités d'extraterrestres sur la Terre. Un sujet ambitieux, témoignant aussi d'une nouvelle méthode de production initiée **par le manifeste « The Coproducers »**, qui stipule que tous les participants au film (techniciens comme auteurs et acteurs) sont impliqués dans la coproduction du projet. Plus d'informations sur cette petite révolution au sein du cinéma italien sur le site Web www.thecoproducers.org. **À noter aussi que le DVD d'AD Project** sera bientôt disponible en Zone 2 italien chez Alan Young Pictures. On en reparle très vite ! FJ

techniciens, les scénaristes et les réalisateurs. Nous devons tous prendre des risques ensemble afin d'atteindre notre but commun. En ce moment, cette harmonie n'existe pas, mais j'ose espérer que mes films changeront quelque peu la façon de penser le cinéma dans mon pays. » Un changement qu'on espère voir très bientôt, car même si les récents exemples d'incursion dans le vrai cinéma de genre en Italie se sont soldés par des réussites, la frilosité de bon nombre de metteurs en scène semble être un frein à l'enthousiasme des spectateurs et des créateurs. « *En Italie, la dictature du cinéma réaliste est toujours en vigueur. Montrer du sang ou aborder des thèmes et des univers fantasmagoriques relève du péché pur et simple. Faire un film de genre, pour un réalisateur italien, c'est tout bonnement commettre une erreur ! Alors, pour rester dans la norme, lorsqu'on doit aborder le fantastique par exemple, il faut le faire de façon homéopathique, afin de ne pas froisser le sacro-saint statut d'auteur.* » Une rigidité qui en dit long sur l'immobilisme de l'industrie, mais qui en aucun cas ne freine l'ambition d'un Eros Puglielli convaincant dans ses positions. « *Le cinéma de genre italien dans les années 70 et 80 était généreux et sincère. Maintenant, à mon humble avis, il faut se tourner vers ce passé afin de redonner à cette cinématographie son pouvoir d'illusion et de divertissement.* » Que les Dieux du cinéma de genre l'entendent Eros !

Fausto FASULO

(Propos recueillis par Paolo ZELATI et traduits par Fausto FASULO)

Ci-dessous : Giuditta : future victime démembrée ?

LA COLLINE A DES YEUX D'ALEXANDRE AJA

AMERICAN WAY OF DEATH

À ma droite, un film culte par excellence. À ma gauche, un jeune Frenchy hargneux parti coloniser les terres de l'oncle Sam avec comme bâton de pèlerin un indéfectible amour pour le cinéma de genre. Le combat pourrait sembler joué d'avance, mais ce serait ne pas prendre en compte l'indéniable talent d'Alexandre Aja, le jeune maestro aux commandes de cet opéra de sang, de poussière et de fureur ! Let's fight !

Le problème majeur du cinéma de genre hexagonal, ou francophone, est son absence de leader fédérateur. Alors que certains réalisateurs ne demandent qu'à confirmer tout le bien que l'on pense d'eux (Fabrice Du Welz, Eric Valette) tandis que d'autres loupent le coche malgré des ambitions très louables (Christophe Gans), Alexandre Aja vient naturellement s'asseoir sur ce trône resté vacant depuis toujours. Oui, le petit Boucle d'or du **Grand pardon** a bien grandi et s'affirme désormais comme l'homme providentiel, celui capable d'en remontrer aux plus grands dès son deuxième film (**Haute tension**, sans conteste l'un des métrages d'horreur les plus importants de ces dix dernières années), et aujourd'hui d'enfoncer le clou avec ce remake de **La Colline a des yeux**, l'une des œuvres les plus emblématiques de Wes Craven. Son passage à l'ouest ne modifie pas cette donne si précieuse et fragile : malgré la frilosité des studios et la bienveillance castratrice de Craven (voir interview), Aja ne renonce en aucun cas à son approche frontale du genre, apposant sur le film original une nouvelle vision étonnamment mature et viscéralement jouissive. Toujours inspirée de la légende d'un clan consanguin dépouillant les voyageurs égarés dans la lande écossaise du XV[e] siècle, l'histoire ne rencontre aucun bouleversement notable, en dépit de l'apport d'un background fort appréciable sur l'origine des mutants peuplant les collines de ce coin paumé du sud-ouest des États-Unis. À la tête de toute sa clique, Big Bob Carter (Ted Levine) trace la route vers la Californie. C'est au bout d'un chemin désertique que cette famille plus ou moins soudée se retrouve en rade, au beau milieu du territoire de la tribu dégénérée de Papa Jupiter (Billy Drago, hélas pas assez présent à l'écran), grand manitou d'une horde de mineurs irradiés par les retombées d'expériences nucléaires. Un schéma classique de survival qu'Aja s'entête à pousser dans ses derniers retranchements, tout en prenant bien garde de ne jamais perdre ses protagonistes de vue. Vagues stéréotypes chez Craven, tous les personnages prennent ici une dimension sanguine et palpable. Difficile en effet de ne pas compatir au calvaire de la famille Carter, tant ses membres s'avèrent très rapidement attachants, à l'image de Bobby (Dan Byrd) et Brenda (Emilie de Ravin), développant entre eux un sentiment de fratrie proche de celui rencontré dans **Jeepers Creepers**. Mais celui par qui l'implication totale dans le film arrive est sans conteste Doug (le bluffant Aaron Stanford), la « pièce rapportée » de la famille, personnage naviguant en dilettante jusqu'à ce que résonne le chant de la vengeance. Et c'est à ce moment que **La Colline** version 2006 confine au génie, dans ce déferlement d'ultra-violence où les coups sont rendus dans une explosion de gore foutrement impressionnante. La preuve en image. Tandis que Brain (sûrement le mutant le plus dégueulasse des collines) entonne *The Star-Spangled Banner*, Doug s'extirpe d'un frigo à « viandes » et s'en va se foutre sur la gueule avec Pluto (Michael Bailey Smith arrive sans peine à nous faire oublier Michael Berryman, un exploit !) dans une scène dantesque particulièrement irrévérencieuse. Fort d'une maîtrise absolue de son art, Aja réussit donc là où tous les autres avaient échoué. Si les remakes de **Massacre à la tronçonneuse** et de **Zombie** furent de très bonnes surprises, ils ne firent jamais de l'ombre à leur matériau d'origine. Du haut de ses 27 printemps, Alexandre Aja supplante avec une aisance déconcertante le film de Wes Craven. Notre messie tant attendu est enfin là, et on ne va pas le lâcher de sitôt !

Alexandre BUSTILLO

THE HILLS HAVE EYES. USA. 2006. RÉAL. ALEXANDRE AJA. SCÉN. ALEXANDRE AJA ET GREGORY LEVASSEUR D'APRÈS UN SCÉNARIO DE WES CRAVEN. DIR. PHOT. MAXIME ALEXANDRE. MUS. TOMANDANDY. PROD. WES CRAVEN, PETER LOCKE, MARIANNE MADDALENA, FRANK HILDEBRAND ET SAMY LAYANI POUR CRAVEN/MADDALENA FILMS, DUNE ENTERTAINMENT ET MAJOR STUDIO PARTNERS. INT. AARON STANFORD, TED LEVINE, KATHLEEN QUINLAN, DAN BYRD, EMILIE DE RAVIN, MICHAEL BAILEY SMITH, BILLY DRAGO... DUR. 1H43. DIST. TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 21 JUIN 2006

interview

ALEXANDRE AJA REALISATEUR & SCENARISTE EN TERRE CONQUISE

Ci-dessus : Barbus et talentueux, Aja et Levasseur sont concentrés.

C'EST EN TOUTE DÉCONTRACTION AUTOUR D'UN PETIT CAFÉ QU'ALEXANDRE AJA NOUS RACONTE SA PREMIÈRE INCURSION CHEZ L'ONCLE SAM. PARLER AVEC UN RÉALISATEUR AYANT FORGÉ SA PASSION POUR LE GENRE EN FEUILLETANT NOS PAGES EST DÉJÀ UN PLAISIR, MAIS LORSQUE LE RÉALISATEUR EN QUESTION EST DERRIÈRE LA BOMBE INCONTESTABLE DE CETTE ANNÉE, L'EXPÉRIENCE PREND ALORS UNE TOUTE AUTRE SIGNIFICATION.

Parlez-nous des scènes coupées...

La crémation de Big Bob est plus longue, ses chairs sont rongées par les flammes, ses yeux se révulsent et deviennent tout blancs comme ceux des poissons qu'on ébouillante. Dans le combat final entre Doug et Lizard, on voit la crosse du shotgun éclater le nez de ce dernier, et Doug tirer trois fois sur lui. Tirer deux fois, c'est stupide, on sait que le mec va se relever. Il y avait un impact très gore, en pleine gorge, ce qui la faisait exploser, et un autre dans l'épaule, qui couchait Lizard au sol. C'est totalement injuste : depuis quand on ne peut pas prendre son pied dans des scènes où le héros se venge des méchants ? Dans la scène d'introduction, il y a deux fois plus de balancements à la pioche. Dans la caravane, il y a aussi un plan du flingue pointant le bébé, vraiment dommage que ce plan ne soit pas dans la copie salles, et un autre sur la tête de Lynn, qui est flinguée en gros plan. Mais l'une des plus grosses coupes fut faite au scénario : nous avions une séquence dans la caravane où Vinessa Shaw devait se faire déchirer la robe et lécher les seins par Lizard. J'ai essayé de la convaincre pendant une quinzaine d'heures de tourner cette scène, sans résultats. Il n'était même pas question de faire un plan gore où elle se faisait arracher le sein, on aurait juste vu le bec de lièvre de Lizard gober son téton en gros plan. Ça suffisait pour donner l'impression qu'il allait se passer quelque chose de totalement monstrueux. L'actrice n'a pas voulu, la production ne nous a pas soutenus. Vinessa a même refusé une doublure, prétextant que pour elle, c'était la même chose à l'arrivée. Dommage, car avec ce plan, elle serait devenue culte pour toujours.

tous les gens se seraient souvenus de cette scène. Ça serait jamais passé avec la censure mais on aurait pu la retrouver sur le DVD. Il y a une scène de viol plus longue aussi. Mais c'est dur de tourner ce genre de séquences avec des actrices américaines. Emilie de Ravin par exemple, ne veut pas montrer son corps. Ce que l'on a obtenu d'elle est déjà énorme puisque son contrat stipulait qu'on ne pouvait pas la forcer à se mettre nue ni à faire une scène de relation sexuelle. Puis nous avons soumis le film à la MPAA. Ils nous ont simplement dit qu'on était fous et que le film en l'état ne serait jamais classé R. On a coupé 30 secondes, on est retourné les voir, ils nous ont alors demandé si on se foutait de leur gueule. On est revenu une troisième fois. Ce n'était pas encore assez. La quatrième fut la bonne, on a obtenu le R de justesse. Puis **Hostel** est sorti. J'ai rappelé tout de suite la MPAA pour leur dire que c'était un scandale, qu'ils me faisaient chier, moi et le studio, depuis un mois pour qu'on coupe encore et encore, alors que **Hostel** est plus gore et plus cul. Mais le jugement était rendu, on ne pouvait pas revenir dessus et ainsi obtenir un NC 17. Avec du recul, je constate maintenant que mon film est bien plus gore que celui d'Eli Roth. Le coup du drapeau américain a aussi beaucoup embêté la MPAA. Mais ils ne pouvaient absolument rien faire pour le censurer. J'en ai beaucoup parlé avec Roger Avary qui m'a donné quelques tuyaux pour contourner ce genre d'ennuis. Le premier est de carrément revenir la nuit sur le banc de montage et de remettre les plans gore dans le métrage. Il y a peu de chances que les gens de la MPAA reviennent

voir ce genre de films en salles, donc ça peut passer. Et même s'ils le découvrent, ils ne peuvent pas t'attaquer officiellement puisque cela prouverait que leur système n'est pas fiable. Il y a aussi le truc classique de mettre du gore à outrance afin de pouvoir couper tranquillement dedans après, ou alors l'inverse qui est de leur montrer un film totalement censuré. Une fois qu'ils l'ont approuvé, on remet tous les plans gore, ce qui est moins risqué que de revenir la nuit dans les studios. C'est l'une des théories qui courent à propos de **Hostel**. On aurait aimé sortir la version uncut en France mais on ne peut pas à cause de certains délais trop courts pour le faire. Le système américain est quand même bien débile à l'arrivée puisque **La Colline a des yeux** est rangé par la MPAA dans la même classification que **Le Flic de Beverly Hills**. Mais leur première ligne de défense est de répondre à chaque attaque en disant que ce système est celui des studios, et que s'ils n'étaient pas là, ce serait alors à l'État de censurer les films. Et c'est vrai que l'administration Bush aurait moyennement apprécié **La Colline**.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Craven durant l'écriture du scénario ?
L'un des grands conflits sur l'écriture du scénario était que Craven tenait à faire « famille contre famille ». Moi, je voulais confronter une famille à quelque chose d'inconnu, ce qui est l'un des principes de base du survival. Je suis content d'avoir insisté. Par exemple, **The Devil's Rejects** pourrait s'apparenter à la vision qu'avait Craven, puisqu'on est dès le début introduit dans le clan des méchants et qu'on ne le quittera plus. Je trouve que mon film et celui de Rob Zombie se complètent vachement bien. Avec Craven, nous avons essentiellement conversé par mails. Il n'est jamais venu sur le tournage. En revanche, il y a une scène qui me tenait particulièrement à cœur que Craven a censurée au scénario. Le petit animal de compagnie des Carter ne devait pas être un oiseau comme c'est le cas, mais un chaton. L'un des mutants l'attrapait, le mettait dans un mixeur, l'arrosait de lait avant de le broyer et de le boire. Craven n'a pas du tout apprécié cette idée et nous a ordonné de la retirer. Mais on a été intraitables sur d'autres idées. Celle du drapeau américain par exemple, il nous l'enlevait et on ne faisait pas le film !

Le survival est un genre redevenu à la mode depuis un bon moment. N'avez-vous pas eu peur, durant la préparation de* La Colline a des yeux, *qu'un film ne vienne vous couper l'herbe sous le pied ?
Quand on a commencé l'écriture, il n'y avait que **Détour mortel** de sorti. C'était déjà un plagiat du film de Craven et de **Survivance** de Jeff Lieberman. On avait donc une vraie légitimité de refaire **La Colline a des yeux**. Ensuite, il y a eu **Calvaire**. C'est un peu différent puisque le film de Fabrice Du Welz est plus sérieux, et s'inspire surtout de **Délivrance** et des **Chiens de paille**. Celui qui nous embêtait le plus était **Wolf Creek**. C'est un peu au croisement de **Haute tension** pour le ton et de **La Colline a des yeux** pour le cadre. Mais bon, trop tard, le film était fait. **The Descent** a été aussi un gros choc. Quand on fait un survival, et qu'on en voit un aussi génial que **The Descent** au même moment, ça démoralise un peu. Pour l'anecdote, Rock Star puis Ubi Soft ont travaillé sur un jeu inspiré de **La Colline a des yeux**. Ça ne s'est pas fait à l'arrivée pour une simple question de délais. Notre concept s'axait sur une autre génération d'habitants des collines qui seraient restés dans les mines. Ils craignaient la lumière et ne pouvaient sortir que la nuit. Quand le jeu vidéo a été annulé, le tournage n'avait pas encore commencé, on s'est alors posé la question de transposer ces mutants qui n'avaient plus rien d'humain dans le film. On a vraiment failli partir dans ce délire. Heureusement que non, sinon ça aurait pu s'appeler **The Descent 2**.

Comment s'est passé le casting ? D'Aaron Stanford à Ted Levine, ils sont tous incroyables...
Au départ, vu le succès des films d'horreur aux États-Unis, on pense évidemment à prendre des stars. Philip Seymour Hoffman pour le rôle de Doug, Ray Liotta dans le rôle de Big Bob... Bon, on s'aperçoit vite que ce n'est pas si facile que ça. Ray Liotta était d'accord pour se lancer dans l'aventure mais il est venu me voir en me disant que l'histoire était très bonne mais qu'il n'était pas possible que son personnage meure à la moitié du film. C'était mal parti donc. Pour le rôle de Brenda, Emilie de Ravin était simplement la meilleure. Elle est entrée dans la pièce, elle avait trois scènes aux palettes d'émotions très différentes à nous jouer, elle les a enchaînées avec une seconde de temps mort entre chacune d'elles, et elle était parfaite. C'est une machine ! Vinessa Shaw était mon premier choix. Aujourd'hui, quand je la revois, je la trouve bien mais je me dis qu'elle aurait pu être encore meilleure. C'est une petite déception. Et je lui en veux de ne pas avoir voulu montrer ses seins. Ted Levine a été une bénédiction. Il a apporté beaucoup d'improvisation à son rôle de Big Bob. Pour le personnage de Doug, notre référence était le Dustin Hoffman des **Chiens de paille**. Je ne croyais pas trop à Aaron Stanford lors du casting, à cause de son côté **X-Men** et de son jeune âge. Je dois bien avouer que c'est l'une des plus grosses surprises du film. Son personnage n'était pas facile à interpréter car il est très antipathique au début, un peu mou, un peu poltron. Il subit une véritable transformation au fur et à mesure du déroulement de l'histoire. La galère fut aussi de trouver un interprète à Pluto. Michael Bailey Smith fut rapidement l'homme de la situation. J'adore Pluto. J'aimerais voir un spin-off rien que sur lui.

Étonnant d'ailleurs de ne pas retrouver Michael Berryman dans un caméo...
C'était prévu ! Il devait jouer Cyst, le mutant à la tête

« MA PLUS GRANDE **SATISFACTION** SUR LE FILM EST QU'ON S'EN SOIT TOUS **SORTIS VIVANTS** ! »

« QUAND ON FAIT UN **SURVIVAL**, ET QU'ON EN VOIT UN **AUSSI GENIAL** QUE **THE DESCENT** AU MEME MOMENT, CA **DEMORALISE** UN PEU. »

pleine d'armatures métalliques. C'est finalement Greg Nicotero en personne qui l'a interprété puisque Wes Craven était catégorique : il ne voulait pas de Michael Berryman sur le film, et n'a jamais dit pourquoi. Donc Berryman n'a jamais su que nous le voulions pour ce rôle.

Dans le rôle de Ruby, Laura Ortiz est bluffante...
Ce fut un personnage difficile à caster. Rares sont ceux qui nous croient mais Laura Ortiz a 18 ans. Il était vraiment difficile pour nous de ramener une actrice américaine mineure au Maroc. Laura était donc idéale puisqu'elle s'avère carrément crédible. Son tout petit gabarit et sa voix fluette lui donnent presque huit ans de moins. La pauvre, nous n'avons pas tourné la seule scène où elle parlait vraiment. Dans le labyrinthe des collines, elle rencontrait Bobby juste avant qu'il tombe. Ils parlaient entre eux. On ne l'a pas faite, je le regrette un peu.

C'est un personnage très attachant. On n'a pas du tout envie qu'il meure...
J'aimais beaucoup l'idée de cette sorte de suicide. Elle est dans l'esprit de cette incroyable scène du **Dernier des Mohicans** quand l'un des personnages se jette du haut d'une falaise. Son sacrifice final a un côté rédemption. Le fait qu'elle se fasse adopter par les Carter n'était pas vraiment non plus la bonne solution.

Parlez-nous des conditions de tournage. Elles furent, paraît-il, assez extrêmes...
Avant les cafouillages de production, le tournage était planifié au Maroc au mois d'avril. C'est la période idéale pour tourner dans le désert. Ça partait d'un constat basique : on ne tourne pas dans le désert l'été. Et c'est exactement ce qui nous est arrivé. Juillet, août, tournage ! C'est vrai qu'il a fait très chaud, aux alentours de 50°C. Il y avait des tempêtes de sable tous les jours à la même heure, vers 15 h. Je ne sais pas par quel miracle nous n'avons pas dépassé le planning de tournage. On n'a pas eu non plus de problèmes majeurs à part cette maison du village-test qui s'est fait aspirer dans une tornade de sable, ce qui a blessé légèrement trois ouvriers. Mais même à cette température, la chaleur est toutefois supportable puisque très sèche. On a tous perdu 15 kilos mais finalement, ça a été.

Pour revenir sur le film, n'avez-vous pas eu peur que « trop de freaks tue le freak », que la surabondance de mutants amenuise finalement l'effet de crainte ?
Dès le départ, notre discours était : *« moins on les voit et mieux on se porte »* jusqu'à la confrontation finale. Ça a été l'un de nos plus grands bras de fer avec Craven pendant l'écriture, car il voulait de grandes scènes de réunions familiales. Pour moi, c'est très simple : on ne peut pas faire une scène de réunion familiale après **Massacre à la tronçonneuse**. Faire mieux est impossible. Faire moins bien n'a aucun intérêt. Les réunions de mutants dans le film de Craven sont drôles. Nous ne voulions absolument pas être drôles sur ce remake. Le film de Craven, on l'aimait petits parce qu'il faisait peur. On l'aime aujourd'hui parce qu'il est drôle, dans le bon sens du terme. Il y a un vrai humour noir dans ce film. On ne peut pas être du côté des Carter dans l'original, car ils sont presque débiles. Pour revenir sur les mutants, il y a une scène de dialogue entre eux, dans la mine. Nous l'avons tournée uniquement pour faire plaisir à Wes, mais on ne l'a pas gardée au montage parce qu'elle enlevait justement ce sentiment de peur créé par les mutants. Elle ne sera même pas dans le DVD. C'était juste un meeting de mutants, sans intérêt.

L'apparition de la ville-test fait basculer le film dans une sorte d'épisode de La Quatrième dimension. C'était voulu ?
Complètement. Il y a une vraie ambiance Quatrième dimension à ce moment donné du film. Un côté western aussi avec ce mec armé d'un fusil qui arrive dans une ville fantôme.

Quelle est votre plus grande déception et votre plus grande satisfaction sur le film ?
Avec un peu plus d'argent et de temps, on aurait voulu rétrécir en CGI le corps de Brain, pour le rendre encore plus difforme. Mais ma plus grande déception tourne autour du personnage de Papa Jupiter. Lors du final, lorsqu'il gisait empalé après l'explosion de la caravane, son corps se remettait à bouger. On s'apercevait alors que Papa Jupiter abritait sous ses vêtements son frère siamois, encore plus difforme que lui. Le siamois traînait son corps. Greg Nicotero a fait un design sublime pour ce monstre mais on n'a pas eu l'argent nécessaire pour l'intégrer. C'était un animatronique à 100 000 dollars. C'est mon plus grand regret. L'une de mes plus grandes fiertés sur ce film est de n'avoir fait aucun reshot, une spécialité à Hollywood. Mais ma plus grande satisfaction est qu'on s'en soit tous sortis vivants ! Et que le film plaise autant.

Propos recueillis par Alexandre BUSTILLO et Damien GRANGER.

interview

GREGORY LEVASSEUR SCENARISTE & DIRECTEUR ARTISTIQUE
L'HOMME DE L'OMBRE

L'UNE DES CLÉS DU SUCCÈS D'ALEXANDRE AJA EST SANS CONTESTE SON MEILLEUR POTE GRÉGORY LEVASSEUR, FIDÈLE AU FILS D'ARCADY DEPUIS SES DÉBUTS. COSCÉNARISTE ET DIRECTEUR ARTISTIQUE, LE BONHOMME SE PRÊTE AU JEU DE L'INTERVIEW SANS LANGUE DE BOIS. ÇA CHANGE !

Comment se déroule le travail d'écriture avec Alexandre Aja ? Vous semblez en totale osmose, le conflit existe-t-il entre vous ?

On est assis tous les deux face à l'écran, on discute, Alex rédige, on avance comme ça. On est majoritairement sur la même longueur d'onde même si on n'a pas forcément le même avis sur tout, mais c'est cette confrontation qui fait avancer le scénario. Si on bute sur une idée qui ne nous plaît pas à tous les deux, on se pose la question de savoir pourquoi, on cherche la réponse jusqu'à ce que la scène fonctionne et qu'elle nous plaise. Je pense que c'est comme ça qu'on arrive à écrire aussi vite.

Votre film est beaucoup plus violent que l'original, mais étrangement vous ne reprenez pas son idée la plus déviante qui était d'utiliser le cadavre de la mère comme appât...

Cette scène était dans notre première version du scénario mais on a fini par l'enlever. On tenait vraiment à réinventer le troisième acte du film, quasi inexistant dans l'original. Le piège tendu par Bobby avec le cadavre de sa mère n'était finalement pas crédible une seconde. L'idée était intéressante mais ne fonctionnait pas. Tu mets une nana assise sur une chaise au beau milieu du désert, le méchant se pointe juste devant elle, va se mettre les pieds dans un piège d'un périmètre très réduit, là, c'est pas possible. C'est un vrai trou de balle (rires) Une fois dedans, il se faisait tirer par la corde mais pour aller où ? Ce piège ne tuait même pas le mec et te le ramenait à toi. On s'est posé alors la question de son intérêt. Merde, même si le piège foire, qu'est-ce qu'il voulait faire Bobby ?

Il y a un vrai sous-texte politique dans votre version du film de Craven. Rien que le personnage de Doug, sorte de démocrate qui devient républicain en moins de 90 minutes...

C'était voulu ! Et on était les seuls à apprécier cette idée ! C'est là que tu t'aperçois de l'hypocrisie américaine. Dans la scène où Bobby reçoit un flingue de la part de Big Bob, ce dernier dit que Doug est un démocrate qui ne croit pas au pouvoir des armes. Craven nous a alors dit de virer le terme « démocrate », et d'employer plutôt celui de « libéral » ! Dociles, on a accepté juste avant de partir en tournage. Là, on a remis « démocrate » ! Et à l'arrivée, c'est sûrement la répli-

que la plus drôle du film. C'est en tout cas celle qui fait le plus rire dans la salle. C'est ce genre de détails qui fait que les personnages sont plus crédibles à l'écran. Dans le même style, j'aime beaucoup la scène où Doug mate le joli petit cul de sa belle-sœur. C'est humain. On n'a pas l'habitude de voir ce genre de comportements dans les films américains.

Vous êtes assez discret, et vous vous posez apparemment comme un observateur. Quel est votre point de vue sur la mise en chantier chaotique du film et vos rapports avec Craven ?

La Colline a des yeux était un projet un peu spécial pour un film américain. Wes Craven avait le final cut pour la première fois de sa carrière. On était avec Dimension à la base. Craven avait un « first look deal » avec eux : il devait leur présenter en exclusivité tous ses projets. Lorsqu'ils ont appris que nous acceptions l'offre de Craven de faire le remake de **La Colline**, les mecs de Dimension se sont montrés très enthousiastes. Alors qu'ils ne voulaient pas de ce projet à la base ! Craven avait lui aussi senti le bon coup de son côté, et a réussi à négocier un contrat assez particulier qui faisait de lui le seul maître à bord. Dimension lui donnait une certaine somme d'argent et Craven devait juste revenir avec un film. Mais le revers de la médaille était que cette somme n'était pas négociable, ce qui signifiait donc qu'on ne devait pas dépasser le planning de travail, ni faire de reshots. Une première pour Craven qui était habitué à « pleurnicher » auprès des studios pour une rallonge de budget ! Il était donc le seul à pouvoir nous mettre la pression. Le split avec Dimension est alors arrivé. Un week-end, ce con de Bob Weinstein nous passe la vidéo de **Wolf Creek** en nous disant que nous devrions absolument voir ça. Non seulement **Wolf Creek** nous a mis un petit coup au moral parce qu'il est très proche du feeling de **La Colline**, mais en plus, le lundi suivant, Weinstein nous téléphonait pour finalement nous dire qu'il n'avait plus l'argent nécessaire pour faire le film. (rires) Je suis sûr qu'il avait le fric, mais que lui aussi avait réfléchi pendant ce week-end. Il avait les droits de **Wolf Creek**, un survival dans le désert, pourquoi allait-il finalement se faire chier à en produire un deuxième ? Cette séparation a été une mauvaise nouvelle mais le passage chez Fox Searchlight nous a finalement permis de revoir le film à la hausse. Surtout au niveau du casting, nous ne voulions absolument pas d'un truc un peu branchouille comme on peut le voir dans les productions Dimension. En bref, on ne voulait pas de Paris Hilton ! Finalement, Craven nous a laissés tranquille sur le tournage, une fois passée la préproduction parfois conflictuelle, où tous nos échanges se faisaient principalement par mails. Il n'est jamais venu sur le set. Tant mieux pour nous, on a pu faire ce qu'on voulait.

C'est donc plus facile de bosser avec Craven qu'avec Besson...

Craven est un homme un peu en retrait, un peu timide. Durant la période d'écriture, nous n'étions pas tous d'accord. Mais en fronçant un peu les sourcils, nos idées passaient, même si certaines sont restées sur le carreau. Cette période fut plus longue avec Craven qu'avec Besson. Les échanges étaient moins rapides mais peut-être plus sains. On a finalement eu plus de libertés avec Craven qu'avec Luc. Ce dernier te dit que les choses doivent être comme ça et puis c'est tout ! Tu ne peux rien changer ! Le twist de **Haute tension** était à la base à la fin du film. S'il ne marchait pas, on pouvait l'enlever, mais Besson n'a pas vu les choses de la même façon. Il nous a clairement fait comprendre qu'il aimait **Haute tension** pour ce twist justement, et qu'il fallait absolument qu'il figure dans le montage final, et bien plus en amont que prévu ! C'était très difficile de négocier avec lui, on ne pouvait pas la lui faire à l'envers. Alors que Craven, si. (rires)

Vous êtes réalisateur de seconde équipe ; vous avez apparemment bien galéré avec les chiens...

On ne pouvait pas se passer de ces deux chiens qui sont vraiment deux personnages à part entière de **La Colline a des yeux**. Ils faisaient plein de trucs dans le scénario et ces scènes, fallait bien les tourner. Même avec 15 millions de dollars, on s'est retrouvé avec le même genre de contraintes que sur **Haute tension**, qui n'en a coûté que deux. Faire venir un dresseur des États-Unis au Maroc coûtait une fortune. On a trouvé ce type en France qui avait bossé avec Annaud et qui se posait comme le meilleur de sa catégorie. Le problème est qu'il n'a pas trop calculé la difficulté du projet : il pensait qu'il ne s'agissait que de chiens qui devaient aboyer, remuer la queue et se déplacer autour des personnages. On en demandait beaucoup plus. Une fois sur place, on s'est aperçu que les chiens n'étaient pas dressés. Il n'arrivait même pas à les faire asseoir entre chaque prise. A l'arrivée, on ne l'a même pas crédité au générique. Et le résultat à l'écran relève du miracle.

Propos recueillis par Alexandre BUSTILLO et Damien GRANGER.

« ON A FINALEMENT EU PLUS DE LIBERTE AVEC CRAVEN QU'AVEC BESSON. »

interview

WES CRAVEN PRODUCTEUR DANS L'ŒIL DU REMAKE

C'EST LA SAISON ! ALORS QUE JOHN CARPENTER PRODUIT UN REMAKE D'UN DE SES PROPRES FILMS (**FOG**), WES CRAVEN FAIT DE MÊME AVEC **LA COLLINE A DES YEUX.** MAIS CONTRAIREMENT À BIG JOHN, LE GÉNITEUR DE FREDDY A SU CONDUIRE LE PROJET À BON PORT. EXPLICATIONS...

Pourquoi avoir choisi Alexandre Aja pour ce remake ?

Parce que nos deux pays entretiennent depuis quelque temps une relation si saine ! (rires) En fait, ce choix n'a rien à voir avec sa nationalité, il s'agissait plutôt d'engager le meilleur réalisateur possible. Après avoir vu et adoré **Haute tension**, j'ai su qu'Alex était hautement qualifié, et j'en ai parlé avec mon producteur. Apparemment, Alex et Grégory Levasseur sont devenus amis en regardant mes films ! Je savais qu'il avait une relation forte avec **La Colline a des yeux**. Puis, lors d'une réunion, il nous a exposé ce concept d'une famille de mutants vivant sur un site d'essais nucléaires. C'était vraiment une idée géniale. Il s'est approprié l'original et en a fait un film différent, et ce d'une façon tout à fait intéressante.

Comment était-ce de voir Alexandre faire sa version de votre propre film ?

C'était parfois difficile. Je me disais : « *Tais-toi, Craven !* », (rires) Mais je n'ai jamais bridé Alex, je me suis tu et l'ai laissé faire selon son idée. Et il ne s'est pas fait prier ! (rires) Il s'est vraiment battu pour sa vision du film. Et j'ai réalisé que c'était ce dont nous avions besoin.

La scène de la caravane est aussi efficace que celle du film original. Avez-vous insisté pour conserver cette séquence, ou était-ce l'idée d'Alexandre ?

C'était l'idée d'Alex. Il tenait vraiment à cette scène. Il considère, et je suis d'accord avec lui, que c'est un peu le cœur du film. C'est le moment où la crise se déclenche...

Alexandre a également développé l'aspect politique du script, avec notamment le thème des essais nucléaires. Cela a-t-il posé problème, à vous ou au studio ?

Non. Vous savez, le film original appartient à deux personnes : Peter Locke, le producteur, et moi-même. Nous l'avons fait pour 300 000 dollars dans les années 70. Quand nous avons démarché les studios pour le remake, le contrat stipulait que nous aurions un contrôle total sur le film, à condition de respecter le budget. Le studio pouvait nous envoyer des notes, mais c'est tout. Nous n'avions donc pas à nous inquiéter à propos d'éventuelles pressions. Mais ils ont été géniaux, ils nous ont beaucoup supportés et ne nous ont jamais importunés.

Selon vous, que peuvent apporter les réalisateurs européens au cinéma américain ?

Leur vision, tout simplement. J'étais professeur quand je suis tombé amoureux du cinéma. La salle d'art et essai du coin commençait à diffuser des films européens. Fellini, Bergman, Buñuel, Truffaut... C'est en voyant leurs œuvres que j'ai abandonné l'idée de devenir écrivain. En une année, j'ai quitté mon travail, déménagé à New York, et trouvé un job de coursier dans une boîte de postproduction, tout ça dans le but d'apprendre à faire des films. Le cinéma européen possède une certaine maturité qui fait défaut aux longs-métrages américains. De plus, les films sont guidés par l'amour de l'art, et non par l'argent. Aux États-Unis, il faut toujours lutter avec le studio, car vous faites avant tout un produit.

La tendance actuelle est aux films d'horreur PG-13. Avez-vous dû vous battre avec le studio pour garder les passages gore ?

Non. Le plus dur a été d'en faire un film simplement classé R ! Si nous avions tout conservé, le métrage aurait été classé NC-17, ce qui sera le cas de la version

DVD. Nous avons dû atténuer quelques passages, et même couper certaines choses, mais je ne pense pas que cela nuise au film. Vous savez, je ne sais pas s'il y a vraiment une logique dans les choix de la MPAA. La composition des membres n'est pas fixe, elle change tout le temps. On ne peut donc se reposer sur aucun précédent. C'est un peu au petit bonheur la chance. Ils peuvent découper votre film en morceaux, ou au contraire vous dire : *« C'est bon, tout va bien, voici un R »*. Je vais vous donner un exemple. La dernière scène de **Scream**, celle de la cuisine, montre les deux psychopathes qui s'entretuent à coups de couteaux. Les minutes passent, ils pissent le sang, il y en a partout... Réaction de la MPAA : *« On ne sait pas par où commencer, mais quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas montrer ça. »*. On leur a demandé ce que nous devions couper exactement. *« On ne sait pas trop, un peu tout, mais en tout cas, quelque chose. »* Puis Bob Weinstein les a appelés pour leur expliquer que le film était une parodie. Ce à quoi les membres de la MPAA ont répondu : *« Ah... OK, on va le regarder à nouveau, alors ! »*. Et on a eu un R !

Selon vous, le cinéma d'horreur peut-il retrouver le côté contestataire qui le caractérisait dans les années 70 ?

Oui. Et le fait qu'Alex ait quelque part renoué avec cet esprit dans **La Colline a des yeux** est très important. Le film ne traite pas de la peur liée aux essais nucléaires. Ça, c'est une angoisse du passé. En revanche, l'idée que les actes d'un gouvernement puissent avoir un grave impact sur des individus, et que des citoyens innocents aient à en payer le prix, voilà un thème pertinent.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH, traduits et mis en forme par Laurent DUROCHE

« JE N'AI JAMAIS BRIDE AJA, JE ME SUIS TU ET L'AI LAISSE FAIRE SELON SON IDEE. »

ISOLATION DE BILLY O'BRIEN

CHERCHEZ LA VACHE !

On ne donnait pas cher du Grand Prix du Festival de Gérardmer 2006 : une intrigue abracadabrante, d'illustres inconnus aux manettes du projet, une nationalité généralement peu réputée pour son cinéma de genre actif et engagé... Mais si Isolation ne marque pas encore l'entrée d'un nouveau génie du cinéma fantastique, il dévoile la personnalité de son auteur Billy O'Brien, un réalisateur sur lequel on pourrait bien compter dans les années à venir...

Au bord de la faillite, Dan Reilly (John Lynch, une gueule qui sent le vécu), un modeste exploitant agricole, accepte de mettre son entreprise entre les mains d'un laboratoire biotechnologique qui cherche à entreprendre des manipulations génétiques sur le bétail afin d'accroître les possibilités de fécondation. Cette expérimentation présente cependant très vite des anomalies qui vont éveiller les soupçons : un accouchement très douloureux, des morsures inhabituelles... Mais il est déjà trop tard, la vache mutante, accompagnée de son petit veau, lâchés au beau milieu de l'exploitation, vont s'en prendre aux gens qui ont le malheur de croiser leur chemin. Il faut bien avouer que sur le papier, **Isolation** avait tout de la bonne grosse série Z qui tache : un pitch improbable, un monstre déjà prêt à rejoindre le rang des Craignos Monsters avant même qu'on en ait vu la moindre image et des ressorts scénaristiques connus et archi-rebattus dans le genre (savant fou, manipulation génétique, chair à canon avec un couple en cavale). Bref, malgré son Grand Prix à Gérardmer (ce qui ne veut pas dire grand-chose, avouons-le), le long-métrage de Billy O'Brien pourrait presque être estampillé « gros nanar de vidéoclub » avant même d'être vu. Les furieux pourraient même en rester là et ne pas s'aventurer dans la salle, car la réputation de « film sérieux » traînée par **Isolation** de festival en festival peut se retourner contre lui. Après tout, nous sommes en 2006 : qui oserait, aujourd'hui, traiter pareil sujet sans emprunter la voie facile (mais souvent réjouissante) du second degré et du slapstick gore ? Qui serait prêt à faire croire à ses spectateurs qu'une histoire de vachette déglinguée des hormones va leur faire peur ?

Évidemment, ce serait une grosse erreur de juger d'emblée **Isolation** sur ces minces acquis, car le premier à croire dur comme fer en le projet est bel et bien son réalisateur Billy O'Brien, dont l'approche naturaliste va littéralement en changer la donne. Très vite, dès les premières images oscillant entre le réalisme d'un Mike Leigh et les cadres ngoureux d'un Cinémascope pleinement exploité, le film intrigue par son aspect cru et définitivement immersif. Comme l'extraordinaire **Calvaire** de Fabrice Du Welz parvenait à nous faire croire à l'histoire d'un chanteur itinérant confondu par des bouseux avec la femme disparue qu'ils ont aimée, **Isolation** tente donc le tout pour le tout en cimentant son intrigue dans une réalité prégnante, tangible, mais pourtant on ne peut plus cinématographique. À l'extrémisme des situations qu'il met en place, Billy O'Brien adjoint donc un parti pris de mise en scène radical, mais immédiatement payant. L'addition des risques permet donc de créer des séquences émotionnellement fortes avec trois fois rien (la découverte d'un cadavre flottant) et de fortifier les thématiques inhérentes au genre (la survie, l'instinct maternel des personnages féminins), trop souvent plaquées ci et là pour donner du sens (**Silent Hill** anyone ?). En exagérant tout de même un peu, on se croirait parfois dans le **Ladybird** de Ken Loach, si ce n'est que les apparitions soudaines d'un monstre carnassier viennent nous rappeler la condition horrifique du film. Mais dans le cas d'**Isolation**, c'est là que cet incroyable travail sensitif et charnel possède ses limites. Steven Spielberg et Ridley Scott avaient su tirer parti des défaillances techniques sur **Les Dents de la mer** et **Alien**. Ce ne sera malheureusement pas le cas de Billy O'Brien, qui le reconnaît lui-même dans l'interview qui suit : son monstre, s'il évite astucieusement le ridicule, fait figure d'invité récalcitrant dans cette aventure peut-être trop humaine pour lui. Trop peu présent et très mal mis en valeur (d'un coup, les mouvements de caméra amples et nerveux deviennent saccadés) dans le troisième acte, il empêche même le réalisateur de marquer le coup d'essai, coup de maître qui lui pendait au nez. Comme on ne doute ni de sa sincérité, ni de ses capacités, on se dit bien que ce n'est que partie remise.

Stephane MOISSAKIS

G-B/IRLANDE. 2005. RÉAL. ET SCÉN. : BILLY O'BRIEN. DIR. PHOT. : ROBBIE RYAN. MUS. : ADRIAN JOHNSTON. PROD. : BERTRAND FAIVRE, ED GUINEY ET RUTH KENLEY-LETTS POUR THE BUREAU, BLUE ORANGE FILMS ET ELEMENT FILMS. INT. : JOHN LYNCH, ESSIE DAVIS, RUTH NEGGA, SEAN HARRIS, MARCEL IURES, CRISPIN LETTS, STANLEY TOWNSEND... DUR. : 1H34. DIST. : TFM DISTRIBUTION. SORTI LE 7 JUIN 2006.

interview

BILLY O'BRIEN REALISATEUR & SCENARISTE

ATMOSPHERE, ATMOSPHERE

AVENANT, JOVIAL ET ENTHOUSIASTE, BILLY O'BRIEN INSTAURE D'EMBLÉE UNE AMBIANCE QUI EST À PEU PRÈS L'EXACT OPPOSÉ DE CELLE DE SON OPPRESSANT PREMIER FILM. CE N'EST PAS LA MOINDRE DES QUALITÉS DE CE JEUNE CINÉASTE PROMETTEUR ET TOTALEMENT HABITÉ PAR UNE VISION.

Que faisiez-vous avant de vous atteler à la confection d'*Isolation *?

Après avoir suivi les cours d'une école de cinéma, j'ai réalisé des vidéo-clips, des pubs, mais surtout plusieurs courts-métrages. Le second, **The Tale of the Rat That Wrote**, se déroulait dans l'Angleterre victorienne. Il s'agissait d'une sorte de conte sombre sur les animaux de laboratoire. Cette œuvre a remporté de nombreux prix, tant et si bien que les producteurs m'ont proposé de la développer en un long-métrage. Nous avions alors une partie des financements et pendant trois ans j'ai travaillé sur ce projet. Autant dire que ce fut très dur quand le film a été stoppé. Ceci dit, rétrospectivement, j'ai beaucoup appris durant cette période, sur l'utilisation des marionnettes animatroniques déjà (le court-métrage en utilisait abondamment), mais aussi sur la confection d'un script. Et puis, j'ai profité de deux semaines de vacances sur **The Tale of the Rat That Wrote** pour mettre en place rapidement les grandes lignes du scénario d'**Isolation**. Si bien que quand le projet a été avorté, j'avais déjà matière à rebondir.

Il y a d'ailleurs quelque chose de très instinctif dans le scénario.

Je pense que c'est surtout dû au fait que j'ai grandi dans une ferme, et que j'ai assisté au vêlement de plusieurs bovidés quand j'étais jeune adolescent. Je n'avais donc besoin de faire aucune recherche. D'ailleurs, c'est aussi ce qui a beaucoup plu dans le scénario : cette sorte d'authenticité directe de scènes de la vie quotidienne que l'on n'exploite que très rarement au cinéma.

Peut-on aller jusqu'à dire qu'il y a un peu d'autobiographie dans* Isolation *?

(rires) Pratiquement oui ! Une des choses qui m'a poussé à faire ce film, c'est qu'une fois, j'ai terrifié mes amis en leur racontant mes souvenirs de la ferme familiale, et je ne leur avais même pas dévoilé la moitié de ce que j'avais pu voir ! Là, je me suis dit qu'il y avait quelque chose à exploiter. (rires) D'ailleurs, j'ai montré **Isolation** à des femmes de ma famille et le film leur fait beaucoup d'effet. Les femmes semblent réagir très violemment au scénario. Un autre élément qui m'est très cher a joué dans l'aspect viscéral du script : c'est le fait que je sois très engagé dans la défense des droits des animaux. J'ai donc incorporé dans l'histoire un grand nombre de choses contre lesquelles je me bats. Et puis enfin, comme tout réalisateur débutant, j'ai été beaucoup influencé par les films que j'adore, je pense en particulier à **The Thing** de Carpenter. **Isolation** est un film de monstre, c'est clair, mais je trouvais ça efficace de

Sur ces deux pages : Dan Reilly (John Lynch), Orla (Essie Davis), Mary (Ruth Negga) et Jamie (Sean Harris), deux couples face à une situation qui les dépasse et qui risque bien de leur être fatale.

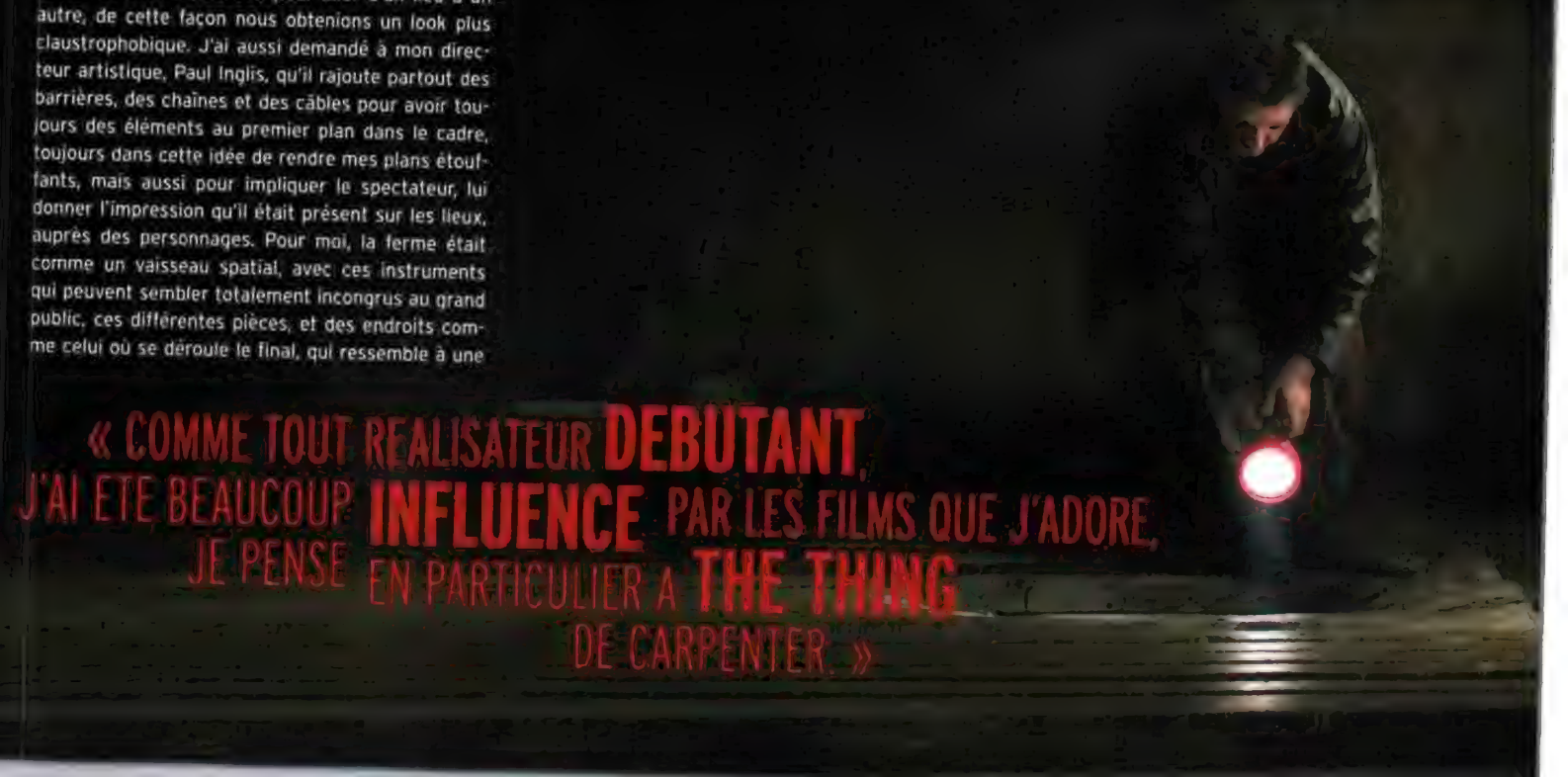
passer par le biais du film réaliste avant d'arriver au film de genre.

Avez-vous tourné en décors naturels ?

Oui, entièrement. Nous avons trouvé dans les montagnes irlandaises une vieille ferme. La plupart de ces bâtisses ressemblent à celle de **Babe**, et nous avons beaucoup cherché avant de dénicher ce petit complexe industriel qui avait été fermé des années auparavant parce que le cheptel de 300 têtes avait contracté une maladie et avait dû être abattu. Il a fallu néanmoins beaucoup retravailler les lieux pour obtenir ce que je recherchais. Je tenais par exemple à ce que les personnages passent le moins de temps possible à l'extérieur. Nous avons donc construit des tas de corridors crasseux pour aller d'un lieu à un autre, de cette façon nous obtenions un look plus claustrophobique. J'ai aussi demandé à mon directeur artistique, Paul Inglis, qu'il rajoute partout des barrières, des chaînes et des câbles pour avoir toujours des éléments au premier plan dans le cadre, toujours dans cette idée de rendre mes plans étouffants, mais aussi pour impliquer le spectateur, lui donner l'impression qu'il était présent sur les lieux, auprès des personnages. Pour moi, la ferme était comme un vaisseau spatial, avec ces instruments qui peuvent sembler totalement incongrus au grand public, ces différentes pièces, et des endroits comme celui où se déroule le final, qui ressemble à une salle des machines. Sauf que tout ce verre brisé, ces câbles suintants de graisse et ces poutres en acier rendent le décor très brut. C'était ma version champêtre d'**Alien, le huitième passager** si vous voulez.

Sur ce point, le générique peut d'ailleurs faire office de note d'intention graphique.

C'est exact. Nous avons principalement tourné en janvier et en février, il faisait donc un froid glacial et affreusement humide. C'était très éprouvant, surtout pour les comédiens, mais j'ai beaucoup combattu pour filmer à cette période de l'année. De cette façon, les acteurs n'avaient pour ainsi dire jamais d'échappatoire et nous pouvions en plus bénéficier de cette lumière plombée et grisonnante. Au final, nous n'avons en guise de couleurs chaudes que des touches de rouge profond, qui envahissent de plus en plus le cadre. Les acteurs ont aussi une teinte spécifique pour chacun d'eux, afin que l'on puisse les identifier rapidement dès qu'ils sont sur l'écran. Avec mon directeur de la photographie, Robbie Ryan, que je connais depuis le lycée, nous avons aussi essayé autant que possible d'avoir des angles de caméra très bas, comme si nous adoptions le point de vue d'un intrus qui espionne les faits et gestes des personnages. C'est aussi pour cette raison que j'ai choisi à plusieurs reprises de filmer la nuque des acteurs durant les dialogues, comme si le spectateur surprenait une



« COMME TOUT REALISATEUR DEBUTANT, J'AI ETE BEAUCOUP INFLUENCE PAR LES FILMS QUE J'ADORE, JE PENSE EN PARTICULIER A THE THING DE CARPENTER. »

conversation qu'il n'aurait pas dû entendre. D'ailleurs, il m'arrivait de donner des ordres contradictoires aux acteurs et à Robbie. De cette façon, Robbie, qui était aussi opérateur, devait se préparer à adopter son cadre aux mouvements impromptus des comédiens, ce qui rendait sa façon de filmer plus frénétique, comme s'il était tout le temps aux aguets.

Est-ce que le filmage à l'épaule a aussi été choisi en considération de vos restrictions budgétaires ?
Étant donné que je veux raconter l'histoire par le biais de ma caméra, il me semble indispensable, du moins pour un projet comme Isolation, d'opter pour une mise en scène en permanence en mouvement. Le souci, c'est que dès que vous voulez faire un travelling léché, votre planning explose. Il était donc logique que nous options pour la solution de la caméra à l'épaule. Au final, je n'ai pu m'offrir un steadycam que pour une seule journée de tournage, et je tenais à l'utiliser pour la scène finale qui devait se situer visuellement à l'opposé de tout ce qui se déroule dans la ferme : l'hôpital est un lieu bourré de monde, très stable et entièrement clinique. Je pense que ce contraste soudain angoisse le public, qui se méfie de l'émergence violente de cette nouvelle ambiance où tout le monde semble étranger. D'ailleurs, si le docteur est en silhouette, c'est qu'il ne doit pas faire partie des personnages du film : il est en dehors de notre histoire, il était donc important de garder son visage dans l'ombre.

Comment avez-vous travaillé avec les comédiens ?
C'était pour moi le gros point litigieux, puisque je n'avais presque pas d'expérience en matière de direction d'acteurs. J'ai donc sacrifié un peu du budget du tournage pour avoir une semaine de répétition, ce qui est un luxe que vous ne pouvez que très rarement vous offrir. J'ai aussi consciencieusement préparé leur découverte du décor. La veille du tournage, j'ai affrété un bus pour les emmener de Dublin à la ferme, où j'avais demandé à ce que toute l'équipe déserte le lieu et éteigne les lumières. La nuit tombait quand le bus est arrivé, et il pleuvait. C'était lugubre ! Je peux vous dire qu'en revenant de ce périple, mes acteurs étaient tous silencieux comme des tombes. (rires) Essie Davis et Sean Harris sont également allés faire un stage chez des vétérinaires et Essie a même insisté pour mettre elle-même la main dans l'anus de la vache ! Vous savez, je ne suis pas un réalisateur littéraire : je ne fais pas grand cas de mes dialogues, j'encourage les acteurs à se les approprier pour mieux jouer, et je n'ai rien contre le fait qu'ils préfèrent carrément les supprimer. Donc toutes ces méthodes de travail me permettaient de mettre viscéralement les acteurs dans la peau de leurs personnages, plutôt que de tout faire par des explications de texte en partant des dialogues.

Comment avez-vous designé les différents stades des monstres ?
Je voulais à tout prix éviter d'avoir une bestiole à la Giger, j'en ai assez de ce genre de truc, et en même temps je voulais quelque chose de très réaliste. J'ai donc fait beaucoup de recherches sur les déformations provoquées par les expériences génétiques. J'ai procédé de façon très simple, en tapant « déformations génétiques » sur Google, dans le fol espoir que ça allait me donner un script complet pour le film. (rires) J'ai trouvé deux maladies qui, combinées et exagérées, pouvaient aboutir à un résultat vraiment intéressant. La première est le « syndrome du gros veau », qui fut une vraie entrave à la survie des clones d'animaux de grande taille. Basiquement, les organes croissent à grande vitesse, ce qui provoque la mort fulgurante du clone. La seconde est une maladie génétique extrêmement rare, qui provoque la croissance de vos os. Si, par exemple, vous prenez un coup à la main, non seulement votre épiderme va se régénérer, mais l'os va également pousser. Seules deux personnes au monde souffrent de cette pathologie. J'ai vu des photos d'un de ces malades : son squelette ressemble à une toile d'araignée. Il a même un os qui sort de son crâne, pour se planter directement sur son épaule. C'est terrifiant ! En combinant ces deux déformations, je pouvais créer une maladie génétique inédite. Ma femme a ensuite designé le monstre, qui a été construit par Bob Keen.

On a eu l'impression que la réalisation du dernier tiers du film pâtissait du manque de moyens, et notamment des restrictions techniques de votre monstre.
C'est vrai que je ne suis pas totalement satisfait du monstre. Bob a fait un superbe boulot, mais nous manquions d'argent pour pouvoir le filmer comme je le souhaitais. J'ai essayé de faire le meilleur usage possible de mon budget, notamment en story-boardant tout le film, et en déterminant en amont quelles scènes nous pouvions couper pour rentrer dans le devis imposé. Mais malgré toute la meilleure volonté du monde, il arrive un moment où vous devez faire des compromis. Ceci dit, je suis très fier de ce qui est, finalement, la scène à effets spéciaux la plus complexe d'**Isolation**. Il s'agit du vêlement de la première vache, une séquence pour laquelle nous avons mélangé un véritable animal et des marionnettes animatroniques. Si ces scènes ne fonctionnaient pas, c'était tout le film qui était raté. Et la gageure était d'autant plus importante que le montage passe sans arrêt d'une vraie à une fausse vache. Là encore, nous avons

Sur ces deux pages : Mary traquée par la bête.

Dan et Orla face à une horrible découverte.

John (Marcel Iures), le scientifique par qui tout arrive.

Dan et Jamie à la naissance du monstre.

« ISOLATION, C'EST UN PEU MA VERSION CHAMPETRE D'ALIEN, LE HUITIEME PASSAGER. »

opté pour une réalisation très documentaire afin de rendre le tout plus crédible. Par exemple, Robbie soufflait sur l'objectif avant chaque prise pour le recouvrir de buée. De cette façon, nous indiquions visuellement au spectateur que ce que nous filmions était chaud. On a d'ailleurs beaucoup utilisé de la fumée émanant des monstres. Encore une fois tout devait paraître organique.

Il y a une apparition très intrigante du monstre lors de la scène dans le sous-sol, vers la fin du film. C'est pour le coup totalement surréaliste.

D'ailleurs ce plan a provoqué une véritable controverse au sein de mon équipe ! (rires) En fait, dans ce plan, le monstre est assis et comme sa gueule est cachée dans l'ombre, on voit juste son bassin, une partie de la créature que nous avons designée avec le plus grand soin, mais qui n'a presque jamais été filmée. Le truc, c'est qu'au montage, nous nous sommes rendu compte que la physionomie de la créature n'était pas identifiable dans ce plan. Mais c'est très bien ainsi : je pense que dans un film d'horreur, il faut savoir se ménager des plages de terreur où l'irrationalité règne en maître incontesté. Il faut se méfier des scénarios qui expliquent trop les choses. Bien entendu il fallait également prendre garde à ce que cet élément n'entre pas en conflit avec le reste de la scène. Personnellement, je ne pense pas que ce soit le cas.

Le design sonore est incroyable.

Ce fut l'un des aspects les plus exigeants en termes de travail. Nous avons notamment eu beaucoup de mal à enregistrer une génisse qui souffrait. Finalement, mon sound-designer a trouvé un comédien spécialisé dans les voix d'animaux : cet homme possède chez lui une collection impressionnante de jarres qui lui permettent d'obtenir les cris les plus étranges que vous puissiez imaginer. Il a fallu beaucoup modifier ces sons pour les éloigner des intonations humaines. Nous avons aussi énormément travaillé l'ambiance sonore de la ferme : du vent pour accentuer l'isolement des lieux, ainsi que de nombreux cliquetis métalliques et des grincements de barrières rouillées. La musique fonctionne sur un registre similaire, avec beaucoup de cordes discordantes et quelques percussions pendant les scènes plus mouvementées.

Avez-vous jamais envisagé de jouer avec l'idée de mutations humaines ?

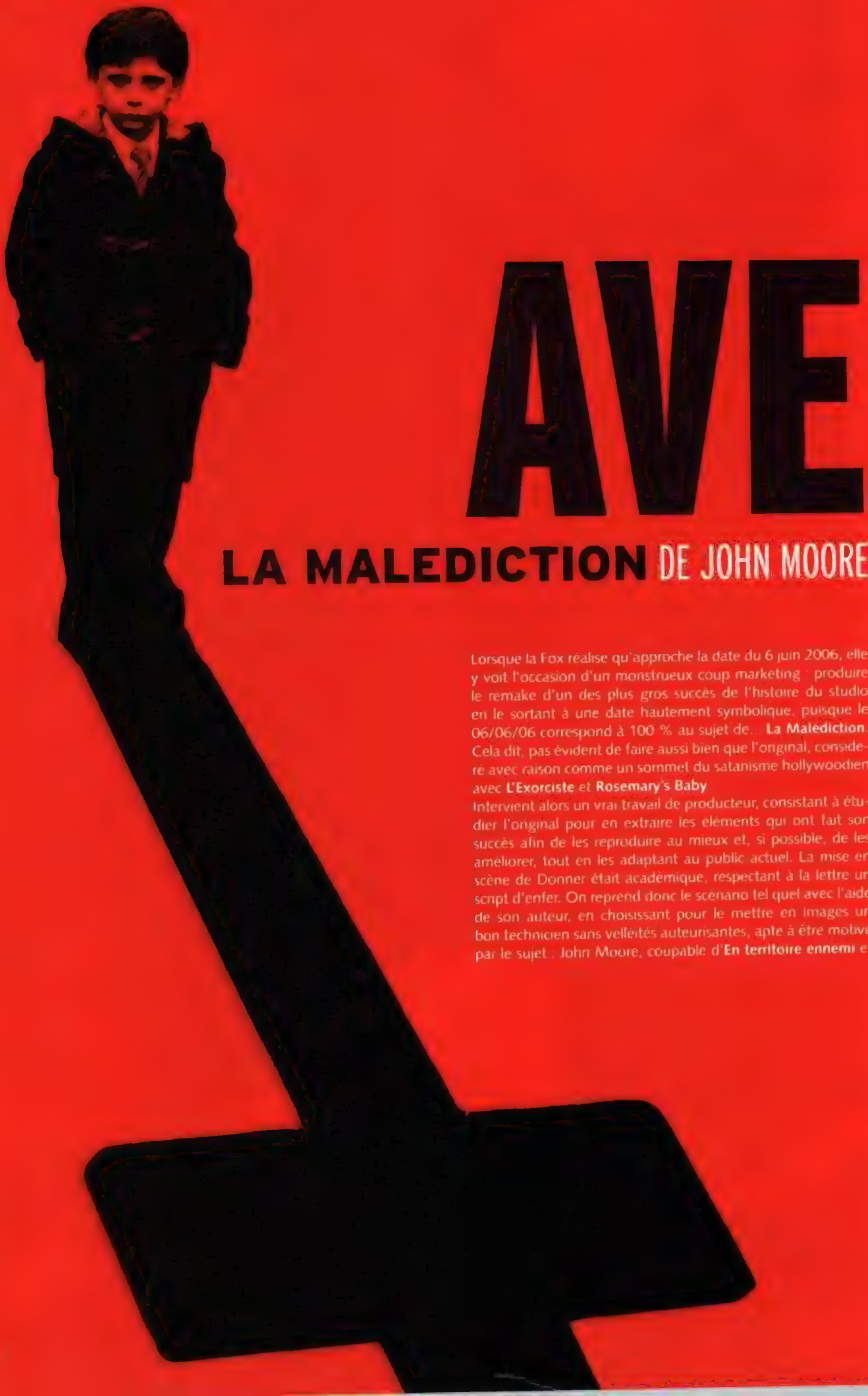
Si, notamment avec le doigt de Sean. Mais finalement, cette direction nous aurait écarté du sujet et du genre du film. Nous nous retrouvions avec une histoire de zombies, ce qui est très différent. Nous avons néanmoins conservé cette idée avec la scène finale, que j'aimerais bien exploiter dans une suite... (rires)

Ce sera votre prochain film ?

Non, je suis en ce moment en train d'écrire une histoire de voyage dans le temps, ce qui est un infernal casse-tête. Tous ces paradoxes temporels sont en train de me rendre fou !

Propos recueillis par Erwan CHAFFIOT et Julien DUPUY

Traduction et mise en forme Julien DUPUY



AVE

LA MALEDICTION DE JOHN MOORE

Lorsque la Fox réalise qu'approche la date du 6 juin 2006, elle y voit l'occasion d'un monstrueux coup marketing : produire le remake d'un des plus gros succès de l'histoire du studio en le sortant à une date hautement symbolique, puisque le 06/06/06 correspond à 100 % au sujet de... **La Malédiction**. Cela dit, pas évident de faire aussi bien que l'original, considéré avec raison comme un sommet du satanisme hollywoodien avec **L'Exorciste** et **Rosemary's Baby**.

Intervient alors un vrai travail de producteur, consistant à étudier l'original pour en extraire les éléments qui ont fait son succès afin de les reproduire au mieux et, si possible, de les améliorer, tout en les adaptant au public actuel. La mise en scène de Donner était académique, respectant à la lettre un script d'enfer. On reprend donc le scénario tel quel avec l'aide de son auteur, en choisissant pour le mettre en images un bon technicien sans velléités auteurisantes, apte à être motivé par le sujet : John Moore, coupable d'**En territoire ennemi** et

SATANI !

L'annonce d'un remake du classique de Richard Donner réalisé par un tâcheron spécialisé dans l'actioner martial bas de gamme laissait présager un vrai désastre. Surprise : s'il ne peut prétendre rivaliser avec l'original, La Malédiction version 2006 est un hommage carrément digne de louanges !

du **Vol du Phoenix**. La musique démentielle de Jerry Goldsmith valut au compositeur son seul et unique Oscar en 1976. On confie celle du remake à l'un de ses anciens élèves, coutumier du genre.

Arrive le stade du casting, nettement plus jeune. À Gregory Peck succède Liev Schreiber, et son épouse, jouée par Lee Remick dans l'original, sera la mimi tout plein Julia Stiles, après que Rachel Weisz ait décliné l'offre. David Thewlis reprend le rôle tenu par David Warner, et celui de la nounou maléfique est confié à Mia Farrow, mère de l'Antéchrist dans **Rosemary's Baby**. Enfin, après qu'ait été choisi pour incarner Damien un gamin dont le screen-test fut si convaincant qu'il servira de teaser au film, le tournage peut démarrer... et les ennuis commencer.

À six semaines de la sortie, John Moore déclare que le film est loin d'être bouclé et que la postprod, compte tenu des délais, ne pourra être effectuée de façon correcte, tout en ajoutant que le plateau a été le théâtre de tellement d'événements inexpliqués qu'il est totalement hors de question qu'il remplie pour une suite éventuelle (1). Reste que, contre toute attente, le film sort de la salle de montage dans les temps. Le constat est simple : si le Donner n'avait jamais existé, **La Malédiction** 2006 serait considéré comme l'un des meilleurs films d'épouvante depuis des lustres. Seulement voilà, le Donner est vivant dans toutes les mémoires. Conscient du fait, Moore lui rend hommage dans les grandes largeurs, allant parfois jusqu'à le surpasser (le suicide de la première nounou de Damien et la mort du prêtre), quitte à foirer plusieurs scènes mythiques (l'attaque des chiens dans le cimetière, le trajet de Damien vers l'église, la décapitation et le sacrifice rituel, efficaces mais expédiés avec un montage trop cut). Quant aux ajouts ou modifications, rien à redire : le prologue au Vatican, les visions d'horreur dont est victime la mère de Damien (qui collent une frousse de tous les diables, merci Friedkin), la scène de l'hôpital où est introduit un personnage-clé qui ressurgit de façon très subtile dans la nef de l'église lors du final, tout fonctionne dans un premier degré jouissif, le film étant par ailleurs servi par une photographie magnifique qui participe pleinement à la narration, et par l'interprétation fiévreuse de Schreiber. Si Damien est moins présent, son éveil à sa propre monstruosité est décrit dans des scènes témoignant de la gestation du Mal dans une progression dramatique fragmentaire mais très intense, répercutée par les réactions d'une Julia Stiles carrément géniale. Et c'est là que le petit devient terrifiant : pas seulement par ses actions ni par ce qu'il est, mais aussi par l'empathie qu'on éprouve pour ses parents. S'il y a une chose à laquelle on ne s'attendait pas, c'est que **La Malédiction** soit un film d'acteurs...

Dommage, pourtant, que l'ampleur épique du Donner ait été sacrifiée au profit d'une mise en scène directement influencée par **L'Exorciste** (on a connu cela dit pire référence), et que la musique de Beltrami, tributaire de cette approche, ne soit pas aussi puissante que celle de Goldsmith. Mais ce serait faire preuve de mauvaise foi que de ne pas reconnaître ce remake comme un très bon film de producteur, qui plus est réalisé avec style, et qui ne procure qu'une seule envie, après le plaisir éprouvé à sa vision : qu'une suite soit mise en chantier. D'autant que surpasser la séquelle tournée par Don Taylor en 1980 ne devrait pas présenter d'obstacle...

Cédric DELELÉE

THE OMEN. USA. 2006. REAL.: JOHN MOORE. SCEN.: DAVID SELTZER. DIR. PHOT.: JONATHAN SELA. MUS.: MARCO BELTRAMI ET JERRY GOLDSMITH. PROD.: JOHN MOORE ET GLENN WILLIAMSON POUR 20TH CENTURY FOX. INT.: LIEV SCHREIBER, JULIA STILES, MIA FARROW, DAVID THEWLIS, PETE POSTLETHWAITE, MICHAEL GAMBON, SEAMUS DAVEY-FITZPATRICK... DUR.: 1H48. DIST.: TWENTIETH CENTURY FOX. SORTI LE 6 JUIN 2006.

(1) Lors de la prise de mesures d'une scène impliquant des corbeaux, le métrage indiquait 666, nombre ne correspondant absolument pas aux calculs réels (présentée par le studio au congrès des exploitants, la scène a finalement été retirée du film). En outre le photographe de plateau développa des clichés où l'on pouvait voir des ombres menaçantes au-dessus des acteurs, et ce avant que les effets visuels n'aient été rajoutés. Sinon, un soir, la moitié de l'équipe a eu la diarrhée. Comme quoi le Diable, ça sent pas le soufre, ça pue du cul !

interview

JOHN MOORE REALISATEUR & PRODUCTEUR L'ASSOCIE DU DIABLE

C'EST À SEULEMENT 31 ANS, ET APRÈS AVOIR RÉALISÉ UNE BROUETTÉE DE PUBLICITÉS, QUE L'IRLANDAIS JOHN MOORE POUSSE LA PORTE D'HOLLYWOOD POUR DIRIGER L'ACTIONER EN TERRITOIRE ENNEMI EN 2001. IL ENCHAÎNE EN 2004 AVEC LE REMAKE DU VOL DU PHOENIX DE ROBERT ALDRICH. DEUX ESSAIS PAS VRAIMENT CONCLUANTS, CE QUI NE L'EMPÊCHE PAS DE SIGNER AUJOURD'HUI UN AUTRE REMAKE, CELUI DE LA MALÉDICTION. MOORE NOUS EXPLIQUE POURQUOI, SELON LUI, LE FILM DE RICHARD DONNER AVAIT BESOIN DE SUBIR UN LIFTING.

Sur ces deux pages : Robert Thorn (Liev Schreiber) face à l'horreur qui se veut absolue : forcément, c'est le Diable ! Et comme d'hab c'est le petit Damien (Seamus Davey-Fitzpatrick) qui en fait les frais.

Savez-vous ce qu'a dit Billy Wilder quand il a appris que Sabrina allait faire l'objet d'un remake ? « Je ne savais pas que quelque chose clochait avec l'original ! » (rires). Alors, qu'est-ce qui clochait avec le premier* Malédiction *?

Je me demande ce que dirait Shakespeare à chaque fois que quelqu'un réinvente *Hamlet* ou *Richard III*. C'est un compliment envers un texte classique, c'est en tout cas comme ça que je vois les choses. Rien ne clochait avec l'original de Richard Donner. C'est une histoire que vous avez envie de raconter à toutes les générations. Si quelqu'un faisait un remake d'un de mes films, je le prendrais comme un compliment.

Votre film commence par une scène où des images de catastrophes récentes (les attentats du 11 Septembre, le tsunami...) illustrent la prophétie concernant la venue de l'Antéchrist. Comment avez-vous géré la transposition du scénario à notre époque ?

Je tenais beaucoup à cette séquence, et j'ai insisté auprès du studio pour qu'elle figure dans le film. Je voulais amener le spectateur à se dire : *« Il y a tellement de choses horribles qui se passent dans le monde ! Pourquoi n'avons-nous aucun contrôle sur ces événements ? »*. Peut-être est-ce la même chose pour chaque génération, par exemple pour mes parents pendant la Guerre froide. Mais aujourd'hui on a peur tout le temps, sans forcément de raison apparente. Je voulais que les gens puissent réfléchir à cette notion, en faisant du film une fable implantée dans cette réalité.

Avec les événements dont vous parlez, les gens se tournent de plus en plus vers la religion. Le cinéma d'horreur s'en est fait l'écho, comme l'a montré le succès de* L'Exorcisme d'Emily Rose*. Pensez-vous que cela aura une conséquence sur le succès du film ?

Il y avait récemment un article dans Newsweek sur les raisons de l'actuelle popularité des films d'horreur. Pour eux, la société projette ses sentiments dans l'art qu'elle produit. Ainsi, les gens se confrontent à leurs peurs via les films d'horreur. Il est indéniable qu'un long-métrage traitant de ce genre de thèmes peut avoir plus de résonances aujourd'hui qu'il n'en aurait eu sous le gouvernement Clinton.

Le film est-il anti-Bush ?

Ça dépend de ce que Bush représente pour vous : quelque chose de diabolique, ou bien un progrès ne-

cessaire ? Le Diable est un écran de fumée. Pour aider les enfants à comprendre le concept, on leur dit qu'il ressemble à un mec en rouge avec des cornes, ou à Slobodan Milosevic. **La Malédiction** rappelle que l'ultime manifestation ou incarnation du Diable est un acte ou un être humain. Donc le film est-il anti-Bush ? Cela dépend de votre point de vue.

Quel est le vôtre ?

(Il hésite longuement) Je suis plus en colère après le grand public américain et son incapacité à instaurer un réel débat. Je pense que c'est une erreur de considérer George W. Bush comme un homme idiot et stupide. Une grosse erreur, même. D'un autre côté, il a commis certaines choses au nom du peuple américain... Je pense qu'il existe chez mes compatriotes une sorte de schizophrénie vis-à-vis de Bush. Beaucoup de gens ne l'approuvent pas, mais au fond d'eux, ils sentent l'odeur du sang, et aiment penser que l'Amérique a le pouvoir d'influer sur les événements. C'est un homme attirant, même pour des libéraux.

Parlons de la musique du film. Difficile de faire mieux que le score qu'a composé Jerry Goldsmith pour le film de Donner...

C'est une incroyable bande originale, qui élève le niveau du film. Mais j'ai travaillé avec Marco Beltrami, qui connaît très bien le genre, et a étudié avec Goldsmith. C'était son protégé. Je pense que notre approche de la musique est excellente, tout en étant respectueuse. Il y a des chœurs, etc.

Bryan Singer, qui a utilisé la musique du Superman original dans son* Superman Returns, *a déclaré : « Si rien ne peut surpasser le score de Williams, autant l'utiliser »...

Je comprends ça, et nous aurions pu faire la même chose. La musique de Goldsmith était parfaite pour le film de Donner, mais certains des sons utilisés ne fonctionneraient pas aujourd'hui. Quelques-unes des techniques de Goldsmith étaient révolutionnaires pour l'époque, comme l'utilisation de synthés ou de samples, mais ce serait ridicule de nos jours. On peut rejouer le score de **Superman**, le fredonner même, mais pas celui de **La Malédiction**.

Pensez-vous avoir respecté l'imagerie du premier film ?

Je l'ai respectée, mais sans me prendre la tête à essayer de la recréer. Sinon, on refait inconsciemment la même chose. Bien sûr, j'ai vu l'original, mais je ne l'ai pas étudié. C'est comme quand on met en scène *Hamlet* de Shakespeare. Si vous faites du bon boulot, les gens diront que c'était une bonne version de l'histoire. J'espère que Richard Donner ressentira la même chose. Pour moi, c'est un héros. Je suis nerveux, bien sûr, mais je lui enverrai une invitation en espérant qu'il acceptera de venir.

Comment effrayer les gens avec le thème du satanisme quand le sujet est abordé chaque semaine dans les séries télé ?

Ce n'est pas ce que nous avons essayé de faire avec ce remake. Mais vous avez raison : qui aurait peur de ça de nos jours ? D'où l'importance de la séquence d'ouverture. Si les spectateurs ont peur du monde lui-même, de tous ces événements, la "histoire fonctionne. Sans ça, il est plus difficile d'effrayer le public avec la simple image du Diable, le truc classique du mec avec des cornes. Et c'est pour cette même raison qu'il est important d'avoir un enfant comme personnage central. Un enfant est un espace vide, c'est une métaphore. Il devient le réceptacle de toute cette peur que nous éprouvons. Si la scène d'ouverture fonctionne, alors je pense qu'il sera plus facile de « vendre » le film au public.

C'est une scène à double tranchant. En montrant les Twin Towers et le tsunami, les gens se diront : « Pourquoi avoir peur du Diable ? Je ferais mieux de m'inquiéter de Ben Laden ou de la météo ! ».

Mais le film parle de la personnification du Mal, du fait que, dans l'histoire du monde, quand les conditions sont réunies, quelque chose de mauvais arrive. Ça peut être Hitler, ou Bush... Mais à chaque fois, les conditions sont réunies. C'est ce que j'essaie de dire avec **La Malédiction**. Tout tend vers ce moment. Vous savez, il y a deux types de peur. Il y a les films où vous sursautez en criant « *Oh, mon Dieu !* », puis il y a ceux qui distillent ce sentiment, comme **Rosemary's Baby**. Nous avons plutôt cherché à faire un film appartenant à la seconde catégorie.

Vous avez œuvré dans des genres différents. Travailler sur un film d'horreur est-il plus difficile ?

C'est plus fun ! Faire sursauter les gens ou créer une tension, une atmosphère, c'est vraiment marrant. Je me suis plus amusé sur **La Malédiction** que sur mes autres films.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH, traduits et mis en forme par Laurent DUROCHE

LA TRILOGIE PUSHER DE NICOLAS WINDING REFN

LES BOUCHERS TRIPLES

Trilogie polardeuse en provenance directe des bas-fonds de Copenhague, Pusher ne fait pas dans la dentelle. Chroniques impitoyables et ultra violentes d'un petit microcosme de gangsters en bout de course, les trois films de Nicolas Winding Refn démontrent avec force que le cinéma danois ne se résume pas à Lars Von Trier. Et c'est tant mieux.

Il y a tout juste dix ans déboulait sur les écrans danois le premier film d'un jeune réalisateur à peine âgé de 25 ans : **Pusher**, polar réaliste racontant la semaine merdique de Frank (Kim Bodnia, étonnant sosie de Tom Sizemore), petit dealer de Copenhague confronté à la colère de son pourvoyeur, le mafieux serbe Milo, à qui il doit beaucoup d'argent, ainsi qu'à la trahison de son meilleur ami, Tonny (Mads Mikkelsen, vu dans **Les Bouchers verts** et prochainement en méchant dans **Casino Royale**), qui l'a donné aux flics. Le film fut un carton dans son pays (et même au-delà), et Frank devint LA figure culte du bad boy danois au même titre qu'un Tony Montana aux États-Unis. Ce succès permit à son jeune auteur, Nicolas Winding Refn, de tourner ensuite un autre film, **Bleeder**, puis de réaliser **Inside Job**, production internationale avec John Turturro mais aussi four commercial qui allait pousser le cinéaste à retourner vers ce qui avait fait sa renommée. Revenant sur deux des personnages principaux du premier volet, **Pusher II** et **Pusher III** développent donc la saga tout en lui donnant une résonance et un impact bien plus impressionnants. Le premier raconte la trajectoire chaotique de Tonny, petit voyou en pleine crise existentielle qui décide peu à peu de rompre avec son milieu et notamment avec la figure écrasante de son père, tandis que le second conclut la trilogie en décrivant la journée infernale de Milo, truculent personnage qui doit à la fois organiser le mariage de sa fille, régler ses problèmes d'alcoolisme et batailler avec une bande de mafieux albanais qui veulent s'emparer de son territoire.

Élevé aux films américains (il a vécu aux États-Unis, où il a étudié le cinéma), Nicolas Winding Refn a été marqué, entre autres, par Martin Scorsese, Brian De Palma ou William Friedkin. Il a hérité du ton fiévreux du premier (cela se voit particulièrement avec **Pusher III**, dans lequel le parcours de Milo rappelle le segment des **Affranchis** où Ray Liotta tente de faire son boulot tout en essayant d'échapper à la surveillance du FBI), de la violence surréelle du second et des méthodes de travail du troisième (le style documentaire, mais aussi la direction d'acteurs parfois extrémiste). Mais la trilogie du Danois ne se limite pas à un catalogue d'influences bien digérées : elle développe aussi un véritable univers où chaque chapitre s'avère imprégné d'un ton propre au personnage principal (l'urgence pour Frank, la tragédie pour Tonny, la farce sanglante pour Milo) sans que jamais le spectateur ne sente un décalage en changeant d'épisode. Car les gangsters des **Pusher** ont beau traverser les expériences les plus variées, les trois films restent au final marqués par un sentiment de dépression et une tristesse tenaces, une impression de gâchis prégnante qui supplante toutes les autres émotions ressenties au cours de la saga et qui en unifie le propos avec discrétion.

Filmée caméra à l'épaule dans des décors naturels, peuplée d'acteurs secondaires improvisés (certains sont même de véritables gangsters), ne reculant jamais devant la crudité d'une scène de cul (la virée au bordel dans **Pusher II**) ou de violence (on n'oubliera pas de sitôt la terrible et méthodique boucherie finale de **Pusher III**), la trilogie de Nicolas Winding Refn joue donc la carte du naturalisme à fond les ballons. Mais sans jamais oublier de faire surgir de ce contexte d'authentiques et magnifiques personnages de fiction. Quoi qu'on pense d'eux et de leurs actes, jusqu'au bout, on espère que Frank, Tonny ou Milo vont se sortir de cette noirceur dans laquelle ils baignent depuis le générique de début. Choquante et implacable, la saga **Pusher** est aussi une œuvre gorgée, en creux, d'une humanité tangible. La vraie, celle qui ne s'exhibe pas et qui suinte même des ordures les plus ignobles.

Arnaud BORDAS

PUSHER/PUSHER II : WITH BLOOD ON MY HANDS/PUSHER III : I'M THE ANGEL OF DEATH. DANEMARK. 1996/2004/2005. RÉAL. : NICOLAS WINDING REFN. SCÉN. NICOLAS WINDING REFN, AVEC JENS DAHL SUR **PUSHER**. DIR. PHOT. : MORTEN SØBORG. MUS. : PETER PETER, AVEC POVL KRISTIAN SUR **PUSHER**. PROD. : HENRIK DANSTRUP (AVEC NICOLAS WINDING REFN SUR **PUSHER II**) POUR BALBOA ENTERTAINMENT (**PUSHER**)/ BILLY'S PEOPLE ET NORDISK FILM (**PUSHER II**)/ NORDISK FILM, DET DANSKE FILMINSTITUT, TV2 DANMARK, PUSHER III LTD. ET NWR APS (**PUSHER III**). INT. : KIM BODNIA, MADS MIKKELSEN, ZLATKO BURIC, SLAVKO LABOVIC, LEIF SYLVESTER... DUR. : 1H45/1H36/1H42. DIST. : NINETY SEVEN FILM. SORTIE LE 28 JUIN 2006.

interview

NICOLAS WINDING REFN RÉALISATEUR & SCÉNARISTE

L'ELECTROCHOC

LE NOUVEAU CINÉMA SCANDINAVE SE PORTE TRÈS BIEN. DERNIER EXEMPLE EN DATE, LA TRILOGIE **PUSHER**, QUI DISSÈQUE LA VIOLENCE CRIMINELLE DANS SON PAYS. DATANT DÉJÀ DE 10 ANS ET INÉDIT CHEZ NOUS, LE PREMIER VOLET RENCONTRA UN FULGURANT SUCCÈS SUR SON TERRITOIRE. ET C'EST GRÂCE AUX DEUX SUIVANTS, RÉALISÉS QUASIMENT COUP SUR COUP (ET SOUS-TITRÉS « **WITH BLOOD ON MY HANDS** » ET « **I'M THE ANGEL OF DEATH** »), QUE L'ÉVÉNEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE QU'EST L'UNIVERS **PUSHER** VA ÊTRE RÉVÉLÉ EN FRANCE. RENCONTRE AVEC SON CRÉATEUR, JEUNE CINÉASTE SURDOUÉ QUI A RÉVEILLÉ LE CINÉMA DANOIS.

***Vos débuts sont étonnants : vous étiez accepté dans une grande université de cinéma et vous avez refusé quand vous avez finalement trouvé le financement pour votre premier film,* Pusher.**

OK. Quand j'avais 20 ans, je travaillais avec mon oncle au Festival de Cannes. Mon job était d'aller au Marché du Film pour trouver des métrages qu'il puisse distribuer en Scandinavie. C'est là que j'ai beaucoup appris sur l'aspect commercial d'un film. À 24 ans, j'ai annoncé que je voulais réaliser un film, pas cher mais avec tout de même un bon potentiel commercial. Et j'avais l'idée de **Pusher** parce qu'à cet âge-là, j'étais fasciné par le cinéma de genre, comme les polars sur le gangstérisme. Mais mon approche était plus celle d'un documentaire avec de vrais criminels comme acteurs, pour donner un aspect très réaliste. Je voulais éviter les clichés du genre au profit des émotions qui toucheraient chaque protagoniste, ses problèmes, son existence, un environnement criminel sous pression, et pas uniquement parler de meurtres et de drogue. Ma famille m'a aidé matériellement, j'ai pu rencontrer les gens que je recherchais pour mon casting. Ce que je voulais, c'était montrer un moment de la vie d'un petit gangster qui en moins d'une semaine plonge en enfer. J'ai eu une réponse positive pour l'université, alors que les places sont très chères, au moment même où un producteur acceptait de financer une partie de **Pusher** après avoir visionné un court-métrage promotionnel que j'avais fait pour vendre mon projet auprès d'investisseurs. Et voilà comment à 25 ans, je tournais mon premier film.

Il n'y a rien de fascinant dans le gangstérisme que vous montrez au travers du personnage principal : en même temps, on le hait, et on a presque pitié de lui.

Tout à fait, et c'est ce que je souhaitais en m'intéressant aux criminels de ce niveau : montrer tout ce désespoir. Ils feraient n'importe quoi juste pour survivre. Vous savez, les meilleures œuvres de Shakespeare sont celles centrées sur des familles qui s'entredéchirent pour le pouvoir. J'ai tenté cette approche avec **Pusher**, où le pouvoir se prend à n'importe quel prix. Tout tourne finalement autour de ça. Et curieusement, en rejetant la fascination pour le banditisme, j'en ai créé une autre à travers la descente aux enfers de Frank : une partie du public jeune y a vu un message du style « Vivre vite, mourir jeune ! ». Je voulais décrire un monde sans espoir, sans modèles, et en y plongeant trop loin, j'ai involontairement lancé un culte autour de son personnage principal. Si je ne suis revenu à **Pusher** que dix ans plus tard, c'est parce que je craignais de renouer avec une nouvelle popularité non désirée. Je m'étais dit que plus jamais je ne ferais de films de gangsters. J'ai toujours peur de refaire encore et encore le même film, ce qui est un dangereux piège, car c'est une sécurité et je refuse cette idée. Je veux travailler dangereusement, sans filet. Donc, après **Pusher** qui fut un énorme succès à ma grande surprise, j'ai fait un film très expérimental, **Bleeder**, pour changer radicalement, tout comme le suivant, **Fear X** (que votre distributeur retitra **Inside Job**, ce qui selon lui faisait moins porno que le titre original !), si abstrait, si peu commercial, pour connaître aussi mes limites, autrement je n'aurais fait que du **Pusher** jusqu'à ma mort ! À la fin, j'étais au bord de la faillite non pas à cause de son échec financier mais parce que je m'étais engagé auprès de producteurs pour un retour sur avances. Alors, je devais trouver rapidement un film plus populaire et commercial, et en même temps, j'avais envie de renouer avec le polar et **Pusher II** est arrivé. Il serait plus nihiliste, plus déprimant sur l'impact dans notre société, notre quotidien, la jeunesse. Je le tournerais en danois, et le troisième se ferait dans la foulée. Le concept était là. Et puis, j'ai eu mon premier enfant, et le scénario s'en est trouvé modifié, ce qui fut une bonne idée. Avec **Pusher III**, je voulais renouer avec le premier, le démystifier à cause de Frank qui était devenu une icône culte en Scandinavie, et même en Grande-Bretagne. Son acteur, Kim Bodnia, n'a jamais retrouvé un rôle aussi fort. Il était incroyable. Vous voulez un exemple de sa popularité ? Je suis reparti à la recherche d'acteurs qui viendraient de la réalité d'un tel monde pour jouer quasiment leur propre rôle dans le film. Pour **Pusher III**, on a écumé des dizaines de bars vraiment peu recommandables. Croyez-moi, on est vraiment un peuple violent. Rappelez-vous Hamlet... Bref, dans ces endroits, on a souvent vu deux posters : celui de Tony Montana - Al Pacino dans **Scarface**, et celui de Frank. **Pusher III** est né de cette volonté d'aller encore plus loin dans le nihilisme, en prenant un des membres de **Pusher** et en le montrant à 50 ans, vieux, fatigué, dépossédé de son royaume, ex-accro à la coke, faisant les réunions d'anciens drogués, assistant au mariage de sa fille qui sera la prochaine génération, etc... **Pusher III** se devait d'être plus noir, plus horrible.

Vous amorcez pourtant une love story dans* Pusher *entre Frank et Vic, qui se solde par un échec à cause de Frank dont on ne sait plus quoi penser.

Justement, ça va avec le reste. En fait, ces gens ne savent pas montrer leurs sentiments, ils ne le veulent pas de peur de passer pour le plus faible. Et c'est pour cela qu'ils se droguent si durement, pour se cacher aux yeux des autres et du monde réel.

J'ai adoré* Pusher II. *Et ce qui m'a marqué, peut-être parce que je suis père aussi depuis 2 ans, c'est cette violence qui baigne tout le film mais qui est plus psychologique de par le contexte, les idées, que simplement visuelle. Pensez-vous que cela sera, pour le public, bien plus percutant de traiter ainsi la violence ?

Oh... C'est une très bonne question parce que je pense que la violence physique n'est qu'un « gimmick » cinématographique, très facile, c'est simplement un effet, c'est tout. Visuellement, cela peut être impressionnant mais en même temps, c'est un effet pauvre selon moi. Alors que ma violence, elle est plus dans l'attitude, dans ce qui entoure chacun, dans la façon de parler, d'aimer. Il faut bien démontrer que la violence, dans son cheminement, détruit tout bien avant d'en arriver à l'acte physique, déstructure les rapports humains. D'où également l'importance de la pornographie dans **Pusher II**, devenue le seul moyen de parler de sexe. C'est maintenant un des éléments quotidiens de nos sociétés, qui les déshumanise énormément.

La séquence du mariage en est un bon reflet : striptease, shoots à la coke, une fête pleine de violence qui ne se passe pas très loin d'ici, au Danemark...

Parce que comme beaucoup d'étrangers, vous voyez la Scandinavie comme un paradis du socialisme. Alors que nous avons toujours été marqués par la violence, n'oubliez pas que nos ancêtres étaient les Vikings... Je ne voulais pas montrer la violence au Danemark de façon « américaine ». Ces histoires, elles auraient pu se passer n'importe où ailleurs en Europe. Bien sûr, la vision idyllique du Danemark contraste fortement avec ce que je montre. Mais je crois que le socialisme peut aussi amener à cette violence parce que si chacun a de quoi vivre un minimum, la vie est déjà toute tracée, ni plus, ni moins. Je voulais montrer la réalité de la violence chez nous non pas d'un œil touristique, mais comme nous la vivons au quotidien. Et comme beaucoup d'autres pays européens la vivent aussi. Regardez votre histoire, les massacres qui la jalonnent. Nous avons tous notre part de violence, celle de Copenhague se passe aussi à Rome, Paris, Londres... C'est elle que vous découvrez dans les trois **Pusher**.

Parfois, la violence de* Pusher II *m'a rappelé celle de* L'Âme des guerriers, *avec ces moments d'espoir fragiles qui surgissent en pleine violence. N'est-ce pas trop difficile de jongler ainsi avec de tels éléments ?

Disons que j'ai toujours aimé passer d'un extrême à l'autre, surtout dans **Pusher II** justement. Je n'aime pas les compromis. Vous voyez un espoir et juste après, vous plongez en pleine violence. Parce que je pense que le cinéma, l'art en général, est la plus puissante des armes au monde quand ça peut vous toucher, vous faire réfléchir, ce qui est de plus en plus rare car actuellement, tout est fait pour consommer immédiatement. L'art peut vous faire réfléchir à votre propre existence.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT au Festival de Cognac 2005 et 2006

L'ENFER

Quand il parle, ce n'est pas pour dire n'importe quoi, même s'il peut parler de tout et de n'importe quoi. De cinéma évidemment, mais aussi de musique, de peinture, de politique... Intarissable, le réalisateur remonte le cours du temps de sa carrière, évoquant ses débuts, ses échecs, son désir de changement et même ses coups de fatigue du petit matin.

Quel souvenir gardez-vous du premier jour de tournage de votre premier film ?

Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne me souviens pas du tournage de **Good Times**, pas d'une seule journée, ni de rien d'autre d'ailleurs, excepté de ma grande amitié avec Sonny et Cher, les héros. Par contre, j'ai encore en mémoire mes premiers pas sur le plateau de ma toute première fiction, l'épisode ***Off Season*** pour la série ***Alfred Hitchcock présente***. Jusque-là, je n'avais réalisé que des documentaires et du direct pour la télévision. C'est justement parce qu'il appréciait mes documentaires que le producteur Norman Lloyd m'a offert de tourner le dernier épisode d'Alfred Hitchcock présente. Je n'avais jamais rien fait de tel. Il m'a dit : *« Souviens-toi, en arrivant sur le plateau, de boucler les plans les plus simples possible, de tout tourner en une seule séquence simple. Suis mon conseil et l'équipe te fera confiance ; elle saura que tu sais ce que tu fais. ».* Je l'ai écouté et j'ai mis en place une séquence sans coupe qui se déroulait dans trois pièces et qui prenait bien sept ou huit pages de scénario. Ça ne se faisait pas alors à la télévision. Généralement, les réalisateurs tournent un bout de page de scénario et, très vite, passent à la suite. Obtenir la prise que j'avais à l'esprit m'a demandé trois ou quatre heures. Assez rapidement, une bande de types en costumes sombres est arrivée, style Men in Black. Les cadres du studio ! Ils avaient déjà entendu qu'il y avait un petit jeune qui tournait là sa première série télé et qu'au bout de quatre heures, il n'avait encore livré aucun plan. Panique à bord ! Tout le monde s'attendait à ce que je sois v'ré manu militari. Heureusement, dès le lendemain, les cadres ont vu et aimé les rushes du plan en question. Intrigué, le producteur a débarqué sur le plateau. Pendant que je faisais répéter les comédiens, je l'ai entendu discuter avec le chef-opérateur, John Warren, un bonhomme très connu qui avait obtenu un Oscar pour avoir filmé Grace Kelly dans **Une fille de la province**. John ne voulait pas du plan. *« Non, non, c'est trop compliqué. Écoute petit, il faut avancer, aller vite »* m'avait-il conseillé. Étant le réalisateur, j'ai tout de même obtenu ce que je voulais. Et voilà que, derrière moi, le producteur lui dit : *« John, je viens de découvrir ce plan. Incroyable ! Ce gosse a du talent. Il a des couilles ! ». « C'est moi qui en ai eu l'idée ! »* lui a-t-il rétorqué avec un aplomb extraordinaire. Ma première grande leçon à Hollywood ! Si le succès a de nombreux pères, l'échec est un film d'horreur ; il vous incombe totalement.

Avez-vous rencontré Alfred Hitchcock à l'occasion de cette série qui porte après tout son nom ?

EST AU

Oui, mais, en vérité, c'est Norman Lloyd qui faisait tout le boulot, qui produisait la série. Hitchcock se contentait d'assurer l'ouverture et la conclusion de chaque épisode. Norman me l'a présenté alors que je tournais mon épisode. Évidemment, j'étais très impressionné. *« Un réel plaisir de vous rencontrer »* ai-je commencé. Et que m'a-t-il répondu ? *« Monsieur Friedkin, généralement, nos réalisateurs portent des cravates. »* J'ai cru qu'il plaisantait, mais ce n'était pas le cas ! La conversation s'est arrêtée là ! Des années plus tard, j'ai revu Hitchcock. C'était à l'occasion du dîner de l'Association des réalisateurs qui m'avait décerné sa plus haute récompense pour **French Connection** ! *« Maintenant, j'en porte une de cravate ! »* lui ai-je fait remarquer ! Il ne se souvenait bien sûr pas de notre brève entrevue, mais nos retrouvailles m'ont procuré une grande satisfaction.

En fait, Alfred Hitchcock présente a constitué l'une des étapes de votre formation de cinéaste. Un stage en somme...

En effet. Avant de tourner des documentaires et de travailler pour la télévision, je n'avais rien fait, rien prouvé. Je n'avais fréquenté aucune école de cinéma et j'ai directement embrayé sur des films idiots. Pas de professeur pour me dire : *« C'est affreux, il ne faut pas travailler comme ça ! »*. Confronté au résultat de mes débuts, je ne faisais pas de différence entre ce qui était bon ou mauvais.

Quel élément a déclenché en vous l'envie, le besoin de passer derrière la caméra pour tourner des films ?

Citizen Kane, Orson Welles ! Avant, je n'avais vu que des westerns infantiles avec Hopalong Cassidy, des dessins animés... Le choc de la découverte de **Citizen Kane** fut d'autant plus grand. Je me suis dit que ce qui était projeté sur l'écran n'était pas un simple divertissement, mais une œuvre d'art. **Citizen Kane** compile ce qui se fait de mieux dans les disciplines qui constituent un film : l'écriture, la lumière, les costumes, la musique... Avant **Citizen Kane**, j'ignorais que le cinéma pouvait être de l'art, qu'un film était en mesure de sonder les tréfonds de l'âme humaine. Il m'a d'autant plus interpellé qu'il exprimait un concept biblique, un avertissement : *« Et que servirait-il à un homme de gagner le monde s'il y perdait son âme ? »*. Une paraphrase issue de l'Ancien testament. J'étais tellement subjugué que je suis sorti du cinéma à minuit. J'y étais entré à midi ; j'ai donc vu **Citizen Kane** cinq fois de suite. Une révélation renouvelée à chaque vision. Depuis, j'ai dû le revoir une bonne centaine de fois ! Ce film compte tellement à mes yeux. Il m'a tout enseigné en matière de cinéma.

Dans l'évocation de* Citizen Kane, *vous opposez le divertissement pur et l'art. Ne sont-ils pas compatibles ?

Bien sûr ! Divertir constitue l'or de l'art ! Ce qui ne signifie pas qu'un film ne doive pas bousculer le public, le provoquer ou le mettre au défi de quelque chose. Au final, un film ne peut pas toucher le public sans le divertir, d'une façon ou d'une autre. C'est aussi le lot de toutes les formes d'art, y compris de la peinture. Regardez le tableau *La Vue de Delft* de Vermeer. On y voit toute une culture, tout un monde du XVII[e] siècle, des fem-

mes qui font leurs courses... Une fenêtre ouverte sur une autre époque. Je peux la fixer pendant des heures, regarder comment le soleil joue sur les bâtiments. Si ce n'est pas divertir, qu'est-ce donc ? Le talent et l'âme de l'artiste transcendent le médium et le temps. C'est la même chose pour Beethoven, Mozart, Bach... Leurs œuvres divertissent, amusent. Il n'y a rien de trivial à divertir. Au contraire.

Le meilleur d'Hollywood découle d'ailleurs d'une osmose entre l'art et le divertissement. Un fragile équilibre qui a été rompu il y a une vingtaine d'années et qui a conduit peu à peu le cinéma américain au pire. À ce qu'il est aujourd'hui...

Vous avez raison, d'une certaine manière. Mais tout est subjectif, même quand il s'agit de différencier le meilleur du pire. Quand mes enfants étaient plus jeunes, j'ai essayé de leur faire regarder **Citizen Kane**. Ils m'ont répondu : *« Bon sang Papa, on se croirait à l'école ! »*. Leur génération ne s'identifie pas à ce genre de choses et c'est justement pour cette raison que l'art avance, survit. Dans les années 70, j'ai rencontré Henri Langlois qui m'a fait visiter l'ancienne Cinémathèque. Elle était remplie de films ; des bobines tombaient de partout. Une véritable caverne d'Ali Baba ! Je lui ai évidemment demandé sur quels critères une œuvre accédait à ce panthéon, obtenait son ticket pour l'archivage et la postérité. *« Je prends tout »* m'a-t-il révélé. *« Pourquoi ? Parce que j'ignore ce qui sera important ou non dans cinquante ans ! »* Je suppose qu'il répondait ça à tout le monde, mais ça n'en était pas moins une réponse profonde. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis aujourd'hui à Paris, à parler de mes films devant le public de la nouvelle Cinémathèque.

Sur ces deux pages :
Le téléfilm *Douze hommes en colère* (en haut) avec son casting de luxe, Cruising (en bas), un giallo à l'américaine dans le milieu pédé-cuir de New-York, et Police Fédérale Los Angeles (page de droite), avec ses protagonistes ambigus, torves et torturés. Friedkin regrette néanmoins de ne pas avoir poussé le nihilisme du film encore plus loin !

Quelles bobines de films seriez-vous surpris de trouver dans les archives de la Cinémathèque ?

Les pornos de Gerard Damiano ! **Gorge profonde** qui est hilarant, mais surtout **The Devil in Miss Jones** qui compte parmi les films les plus forts que j'aie jamais vus. Excellent, érotique et vraiment effrayant. Malgré le succès qu'il a rencontré dans le porno, Gerard Damiano n'a jamais eu l'opportunité de tourner un film « normal ». Hollywood lui a fermé la porte au nez. Il n'y a pas seulement des films érotiques parmi mes favoris. Il y a aussi, outre **Citizen Kane**, **Le Trésor de la Sierra Madre**, **Eve**, **L'Enfer est à lui**, **Les Sentiers de la gloire**, **Les Diaboliques**, **Le Salaire de la peur**... En clair, beaucoup de films en noir et blanc des années 40 et 50. Dans un cinéma plus récent, j'adore **Seven** pour lequel David Fincher est allé plus loin que je ne l'avais jamais fait. L'autre jour, à ce titre, je me disais que, si j'avais à refaire **Police Fédérale Los Angeles**, je ne tuerais certainement pas le vilain de l'histoire. Qu'avec **French Connection**, j'aurais dû me montrer plus extrême. Quel dénouement celui de **Seven** ! La tête dans le carton à chapeau, le flic qui abat le psychopathe à bout portant et qui passera probablement le restant de ses jours derrière les barreaux... Je n'ai jamais vu de fin aussi sombre. La production prévoyait un désastre financier, mais l'honnêteté, la franchise de David Fincher ont payé.

Pour parler érotisme, Jade n'est pas le plus chaste de vos films...

Oui, mais **Jade** traite d'abord de corruption. Je regrette cependant que le film ne soit pas allé plus loin dans les liens entre le pouvoir et certaines pratiques sexuelles. Si on l'examine, **Jade** est empreint d'un chauvinisme auquel je ne souscris pas. Et le point de vue de son scénariste Joe Eszterhas sur les femmes ne me convient pas. Pour lui, toutes les femmes sont des putes et le personnage central du film est une manière d'exprimer cette opinion. Sa vision de l'humanité est bien plus sombre que la mienne. Si **Jade** n'a pas été évident à réaliser, il m'a donné une grande satisfaction : la rencontre de Linda Fiorentino, une femme exceptionnelle, intelligente, incisive. Sur le plateau, les gens se comportaient comme s'ils avaient affaire à une jolie fille un peu facile, ou même une salope ! Elle est tout sauf ça. Pendant tout le tournage, elle n'a pas arrêté de me dire : *« J'adore travailler avec vous, mais pourquoi m'engage-*

t-on toujours pour jouer des putes ? ». « Linda, le scénario de **Jade** *est très bon »* lui répondais-je toujours. Et elle enchaînait : *« Sans doute oui, mais les hommes me voient dans la vie comme ils me voient dans le film. Pour eux, je ne suis qu'une pute ! D'ailleurs, la plupart des types que je rencontre sont de pauvres crétins ! ».* J'ai compris, au fil du tournage, à quel point c'était dur d'être une femme intelligente et dotée d'une forte personnalité dans un monde d'hommes, d'être systématiquement embauchée pour interpréter les garces, les petites voleuses... À l'époque, je ne réfléchissais pas trop à ce genre de préjugés, à cette souffrance. J'y suis aujourd'hui beaucoup plus sensible.

Autant vous aimez* Jade*, autant le public l'a ignoré...
Beaucoup de gens ne l'aiment pas ; ils jugent le scénario nul ! Franchement, j'en ai rien à foutre ! La plupart des films qui me sont le plus cher ne sont pas ceux qui ont le mieux marché. Ce sont même, le plus souvent, des échecs commerciaux. J'adore **Jade**. Il compte parmi les films que je peux encore regarder sans baisser les yeux.

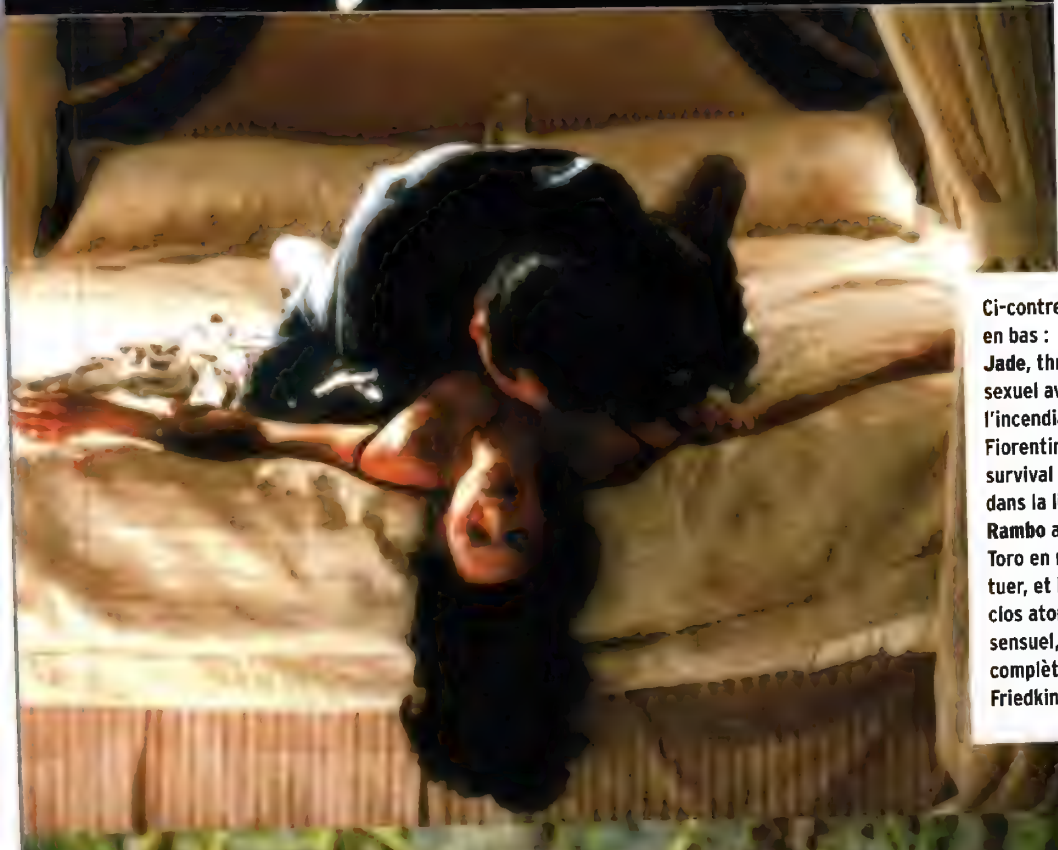
Traqué ne compte pas non plus parmi vos films qui ont le mieux marché...
Aujourd'hui encore, j'ignore pourquoi je me suis senti attiré par son scénario. Les personnages ont sans doute beaucoup compté dans ma décision, surtout la manière dont le héros incarné par Benicio Del Toro devient ce qu'il a observé pendant la guerre. Pour des questions patriotiques, le pays lui a appris à tuer. C'est le point qui m'a intéressé. À force, ce type ne peut reprendre une vie normale et continue à tuer. Il faut qu'un autre homme, son professeur de guerre, intervienne et tente de l'arrêter...

Un peu comme Frankenstein essaie d'arrêter son monstre...
Absolument. Plus j'y pense, plus je me plais à croire que **Traqué** est l'un de mes films les plus importants. Finalement, l'histoire de Tommy Lee Jones pistant Benicio Del Toro revient à celle d'un père par procuration essayant de tuer son fils. Elle contient de nombreuses ramifications bibliques, avec tout particulièrement l'épisode de Dieu ordonnant à Abraham de tuer son fils Isaac. C'est d'ailleurs ce que dit Johnny Cash dans la chanson du générique d'ouverture dont Bob Dylan a écrit les paroles.

FILMOGRAPHIE

1960 **Beginnings : The Ulveling interview** (documentaire). 1962 **The People vs. Paul Crump** (documentaire). 1963 **Home Again : 77 - Grange of Illinois** (documentaire). 1965 **The Bold Men** (documentaire). + **Pro Football : Mayhem on a Sunday Afternoon** (documentaire) + ***Alfred Hitchcock présente*** ou ***Suspicion/The Alfred Hitchcock Hour***, épisode ***Off Season*** (TV). 1966 **The Thin Blue Line** (documentaire). 1967 **Good Times** + ***The Pickle Brothers*** (TV). 1968 **The Night They Raided Minsky's** + **The Birthday Party.** 1970 **Les Garçons de la bande/The Boys in the Band.** 1971 **French Connection/The French Connection.** 1973 **L'Exorciste/The Exorcist.** 1974 **Fritz Lang interviewed by William Friedkin** (documentaire) 1977 **Le Convoi de la peur/Sorcerer** ou **Wages of Fear.** 1978 **Têtes vides cherchent coffres pleins/The Brink's Job.** 1980 **Cruising, la chasse/Cruising.** 1983 **Le Coup du siècle/Deal of the Century.** 1984 **Self Control** (clip musical). 1985 **Police Fédérale Los Angeles/To Live and Die in L.A.** + ***La Cinquième dimension/The Twilight Zone***, épisode ***La Lumière des ténèbres/Nightcrawlers*** (TV). 1986 ***Les Hommes du C.A.T./The C.A.T. Squad*** (TV) + **Somewhere** (clip musical). 1987 **Le Sang du châtiment/Rampage.** 1988 ***L'Œil du Python/The C.A.T. Squad : Python Wolf*** (TV). 1989 **La Nurse/The Guardian** + ***Les Contes de la crypte/Tales from the Crypt***, épisode ***Le Tatouage/On a Deadman's Chest*** (TV) 1993 **Blue Chips**/id. 1994 ***Jailbreakers***/id. (TV). 1995 **Jade**/id. 1997 ***Douze hommes en colère/12 Angry Men*** (TV). 2000 **L'Enfer du devoir/Rules of Engagement.** 2003 **Traqué/The Hunted.** 2005 **Bug.**

Vous parlez de Dieu concernant Traqué. Mais on pourrait aussi en parler à l'occasion de beaucoup de vos films, notamment ceux où vous mettez en scène la dualité du Bien et du Mal, aussi trouble soit-elle.
Je crois fermement en l'esprit humain, en l'idée de Dieu. Sans la croyance en un Dieu, l'existence serait d'un vide... Je crois en Dieu même si je ne peux pas le définir, mais pas en un Dieu qui exclut les autres. Je ne suis pas un fanatique. Avant Dieu, j'essaie par mes films de témoigner de la complexité de la nature humaine, de la fragilité de la frontière qui sépare le Bien et le Mal. Dieu et le Diable sont en chacun de nous. Davantage chez certains, au point qu'ils se montrent incapables de contenir le mal qu'ils renferment. Peut-être, ainsi, ne devrais-je pas en vouloir aux grands meurtriers. Surtout si l'esprit de Dieu domine tout ce qui survient dans l'existence. Je crois qu'un plan détermine beaucoup de nos actes. Mais nous ne sommes pas censés le connaître, sinon la vie perdrait beaucoup de son sel.



Votre croyance en Dieu vous conduit, au cinéma, sur des chemins souvent obscurs...

À des rencontres étranges parfois. Pour les besoins du **Sang du châtiment**, j'ai ainsi pu visiter un hôpital psychiatrique russe. Les médecins y avaient mis en place un programme secret qui réunissait les assassins d'une ou plusieurs personnes. Au lieu d'être incarcérés, les assassins fréquentaient cet établissement dont les infirmiers leur administraient des drogues dignes d'**Orange mécanique**. Le traitement était si efficace que les pensionnaires étaient pratiquement libres et avaient des emplois. L'un d'eux, tueur de sept ou huit personnes, était gardien de musée. Tout ça était dû à un scientifique convaincu de pouvoir débarrasser l'être humain de sa violence, de pouvoir transformer le loup en agneau. Et, effectivement, j'ai vu, lors de séances de thérapie, des tueurs devenus très gentils, complètement inoffensifs. Certains s'extasiaient devant une fleur, la forme d'un nuage. Quant à moi, en les observant, je ne pouvais pas m'empêcher de ne voir là que viols, meurtres et suicides.

Quelle satisfaction avez-vous tirée de cette expérience ?

Intéressant, non ? N'auriez-vous pas aimé vous trouver à ma place ? Il y a tant à apprendre à étudier ces gens. N'aimeriez-vous pas être dans la même pièce qu'un assassin pareil et avoir un aperçu de ce qu'il est ? J'aurais adoré passer du temps dans la même pièce que Staline et Hitler, pour écouter ce qu'ils ont à dire. C'est forcément très instructif, même si leurs actes sont monstrueux, impardonnables. Pour mieux connaître l'humanité, il faut étudier les hommes, tous les hommes, y compris les pires, les anormaux. La plupart de mes films traitent d'ailleurs de gens dont on ne peut pas soutenir qu'ils sont normaux ou impliqués dans des situations ordinaires.

Ci-contre, de haut en bas : Jade, thriller sexuel avec l'incendiaire Linda Fiorentino, Traqué, survival brutal dans la lignée de Rambo avec Del Toro en machine à tuer, et Bug, huis clos atomique, sensuel, violent, complètement Friedkin quoi !

Si vous vous manifestez aujourd'hui avec un nouveau film, Bug, on ne peut pas dire que vous vous êtes montré très productif ces temps-ci. Du moins au cinéma...

Vraiment ? Je ne m'en étais pas rendu

compte. Mais je travaille constamment sur des projets de film, sur des scénarios... Je me sens d'autant plus actif que je me consacre beaucoup à des opéras que je monte dans le monde entier. J'en ai actuellement trois en cours. Chacun demande de cinq à six semaines de préparation, sans compter tout le reste, soit parfois plus d'un an et demi de planification et la durée des huit à douze représentations. Du coup, j'essaie de travailler sur des films moins lourds à porter. Des projets moins longs à développer et qui me laissent du temps pour la scène...

Vous pourriez revenir à la télévision où vous avez pas mal tourné, notamment les deux téléfilms d'espionnage de la série C.A.T...
Franchement, j'en garde un souvenir très confus, je ne me souviens pratiquement de rien à part le nom de quelques comédiens. Je devais être dans un épais brouillard, non pas que je me drogue, mais je ne devais pas être très présent, très impliqué. C'était néanmoins amusant. Amusant et fatiguant car la télévision, plus encore que le cinéma, nécessite que vous vous leviez très tôt. Et, de ça, plus question aujourd'hui car j'aime faire la sieste. Si on me proposait de tourner un ou deux épisodes d'une série que j'adore, ***24 heures chrono***, je crois bien que je déclinerais l'offre. C'est agréable à regarder, mais à faire, ça doit être infernal. Trop dur. Le matin, je préfère aujourd'hui m'attarder au lit, prendre le temps du petit-déjeuner, de lire les journaux, de manger des croissants arrosés d'un jus de canneberge.

John Carpenter exprime exactement la même chose que vous : avec l'âge, il devient de plus en plus difficile de se lever le matin...
Vraiment ? Il ne travaille plus beaucoup John... En fait, si je dis tout ça avec légèreté, c'est quand même du sérieux. Après avoir tourné un certain type de films pendant de longues années, j'ai recherché à relever de nouveaux défis qui ne m'épuisent pas comme le cinéma l'a fait. L'opéra surtout. Il m'a permis de me prouver à moi-même que j'étais capable de raconter une histoire sans recourir à des gros plans, sur la seule base de la musique. Je mets l'opéra au-dessus de tout ; c'est le plus haut niveau que peut atteindre un spectacle.

UN PETIT TOUR ET PUIS S'EN VONT... LES FILMS QUE WILLIAM FRIEDKIN N'A PAS TOURNÉS

Au fil des années, William Friedkin aligne davantage de projets de films que de films menés à terme.

En 1977 et 78, préoccupé de social, le réalisateur s'attaque à **Blood and Money** et à **Act of Vengeance**, respectivement portrait du leader socialiste Joan Robinson et tableau du meurtre du syndicaliste Jock Yablonski. Si le second voit le jour quelques années plus tard sous la direction de John MacKenzie avec Charles Bronson dans l'un de ses rares rôles non armés, le premier passe à la trappe. Autres exemples de ces films ensuite repris par d'autres : **Né un 4 juillet** avec Al Pacino dans un rôle plus tard tenu par Tom Cruise, **The Basketball Diaries** que reprendra Scott Kalvert, **Le Dahlia noir** qui finit par tomber dans l'escarcelle de Brian De Palma, le drame militaire **Streamers** que se réapproprie Robert Altman...

Pas intéressé par **Le Silence des agneaux** qu'il rejette, William Friedkin s'accroche davantage au **Diary of Jack the Ripper**, avec Anthony Hopkins, mais doit l'abandonner, distancé par le projet rival de New Line animé par Johnny Depp. Malgré d'heureux précédents, il refuse aussi **Legion**, alias **L'Exorciste 3**, que tourne finalement William Peter Blatty. **French Connection 3** reste également à l'état de projet, de même que **The Brass Go-Between** malgré les efforts de Phil D'Antoni, producteur du premier **French Connection**. En 1987, William Friedkin ferraille dur pour **The Executioner** et **Gangster**, deux polars robustes d'après des romans de Don Pendleton, que doit interpréter Sylvester Stallone. Pointent aussi aux abonnés absents d'une filmographie fantôme du cinéaste le thriller **Bag Men** avec Michael Keaton, **Truth or Dare** (un autre thriller, remake d'un téléfilm BBC), **Hung Out to Die** (l'histoire vraie d'un flic infiltré dans la mafia irlandaise de New York), **The Sea Trial** (un cauchemardesque huis clos nautique basé sur le livre Le Jugement de la mer de Frank De Felitta), **Vertiges** (d'après Robin Cook, un thriller génétique), **Mortal Friends** (la success story d'un immigrant irlandais à Boston), **The Bunker Hill Boys** (polar avec Roy Scheider), **Night Train** (biopic du boxeur Sonny Liston que Vinq Rhames espérait jouer), **L'Appel de l'espace** (science-fiction satirique inspirée de la bédé de Will Eisner) et **Judgement Day** (enquête, à partir d'un roman de Bob Lancaster et B.C. Hall, sur meurtre de celui qui a terrorisé une ville pendant presque cinquante ans). Viennent ensuite **Giacomo Puccini**, projet qui, en 2000, semble prendre forme pour mieux se dégonfler quelques mois plus tard. Biopic écrit par Luciano Vincenzoni (scénariste de Sergio Leone), le film devait mettre en scène le célèbre compositeur avec Placido Domingo dans son rôle. Puis **Serpentine**, d'après le roman *La Trace du serpent* de Thomas Thompson. **Serpentine** relate les agissements d'un tueur en série et séducteur qui, né dans les quartiers les plus pauvres de Calcutta, sort de la misère pour détrousser une centaine de personnes et en éliminer une trentaine. Dans le rôle, William Friedkin aurait bien vu, en 2002, Jude Law.

Coco and Egor. Un projet saugrenu de la part du cinéaste puisqu'il devait dépeindre la liaison adultère entre Coco Chanel et le compositeur Igor Stravinsky. Depuis 2002, on est sans nouvelles... **Book of Skulls**, d'après le roman *Le Livre des crânes* que son auteur, Robert Silverberg, souhaitait voir mis en images par William Friedkin. Acheté par Paramount en 2003, **Book of Skulls** suit les mésaventures, dans le désert d'Arizona, de quatre étudiants confrontés à une secte pratiquant des sacrifices humains dans la perspective de l'immortalité. Et pour terminer **The Man Who Kept Secrets**. Un projet datant de seulement 2004 et qui, initié par Paramount que dirige Sherry Lansing, la compagne de William Friedkin, fit les gorges chaudes à Hollywood pour cause de supposé « népotisme » dans l'attribution de la réalisation. Scénarisé par James Ellroy, **The Man Who Kept Secrets** devait faire le portrait de l'avocat Sidney Korshak qui, en toute discrétion, officia longtemps à Hollywood, servant de trait d'union entre les milieux du cinéma, des affaires et de la politique. MT

« J'AI TOUJOURS **TENTE** DE METTRE EN SCENE DES HISTOIRES CONCERNANT LES CHOSES **INVISIBLES** OU **INSAISISSABLES**. »

***Entre deux opéras, et notamment une nouvelle adaptation de Salomé, vous avez trouvé le temps de réaliser* Bug...**
Oui, en une vingtaine de jours ! Un tournage rapide, dans un décor pratiquement unique. Un film très simple que j'ai tourné dans l'ordre chronologique des séquences. Un confort pour les comédiens... Je crois bien que **Bug** compte parmi mes films les plus sombres, les plus extrêmes. Peut-être est-ce d'ailleurs le plus dur, le plus jusqu'au-boutiste. C'est vrai que je n'y ménage pas le spectateur, que je le bouscule en le mettant dans une position inconfortable, mais il ne s'agit pas d'une démarche gratuite. En le réalisant, j'ai essayé de porter à l'écran le choc violent que j'ai ressenti en découvrant la pièce de théâtre à l'origine du scénario.

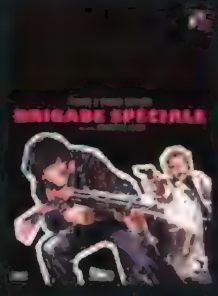
À l'image de pratiquement tous vos précédents films,* Bug *distille une atmosphère très pesante, oppressante...
Oui. Réaliser un film revient à peindre une toile. Vous posez d'abord, au premier plan, les éléments principaux : les acteurs. Mais, pour qu'une ambiance s'installe, vous devez également meubler l'arrière-plan et jouer avec ce qui se tapit dans l'ombre. J'ai toujours tenté de mettre en scène des histoires concernant les choses invisibles ou insaisissables. Il est beaucoup plus intéressant de se mouvoir dans l'ombre que de s'exposer à la lumière. Psychologiquement parlant, la pénombre est beaucoup plus crédible que la lumière, de même tout ce qui n'est pas dit compte davantage que ce qui est clairement explicité. C'est, en tout cas, ce qui caractérise les rapports entre les protagonistes de tous mes films.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Agathe DUPUY

DVD ZONE 2 NEUFS

Rue de la violence 15 €

La Rançon de la peur 15 €



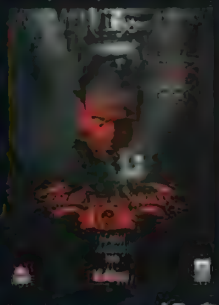
Brigade spéciale 15 €

La Queue du scorpion 20 €

L'homme sans mémoire 20 €

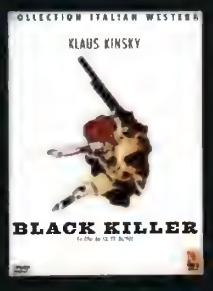
Zombie Honeymoon 20 €

Zombie King 15 €


Flesh for the Beast 15 €

Le Zombie venu d'ailleurs 12 €

Satan's Slave 12 €



Black Killer 12 €

Wanted 12 €

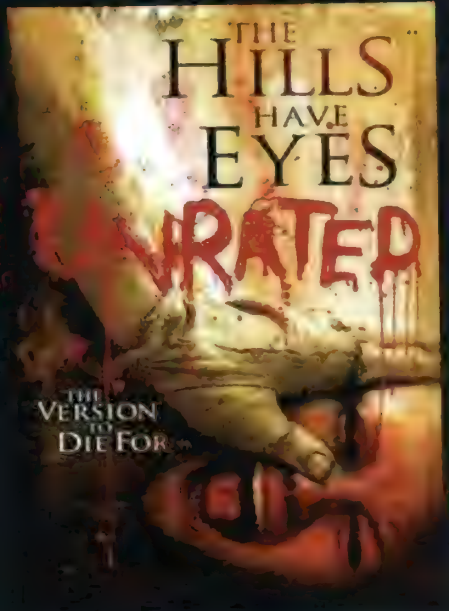
MOVIES 2000
La librairie du cinéma

AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

LES NUMEROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

DVD ZONE 1 NEUFS



La Colline a des yeux - Director's Cut 30 €

Underworld 2 33 €

The Devil's Rejects 30 €

Wolf Creek 33 €

Ultraviolet 33 €

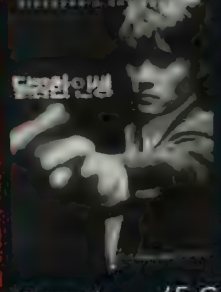
Hollow Man 2 30 €

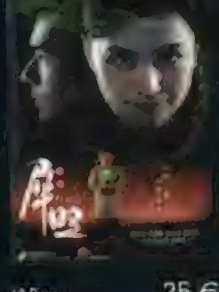
16 Blocks 33 €

La Peur au ventre 33 €

Deadwood saison 2 95 €

DVD ASIATIQUES NEUFS


A Bittersweet Life 45 €


49 Days 25 €

Coffret Better Tomorrow 99 €

Ebola Syndrome 25 €

Seven Swords 20 €

FF Advent Children 20 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDEO • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

La vérité est ici

sommaire

#74 DVD
Concerto de lames ce mois-ci arrosé d'une farandole de sabres, d'exorcismes, de mouches, de rats, de monstres & Cie.

#88 TELE MANIAC
Afterlife par Marc Toullec et ***New York : Unité Spéciale*** par Martin Winckler, ça respire l'enquête sombre et tortueuse tout ça !

#92 ANIME NATION
Tous les goûts sont dans sa nature à Julien Dupuy ! La preuve : il dresse un panorama complet de la japanimation du mois où chacun va s'y retrouver !

#94 PLAYMAD
Il est chauve, grand et taciturne, non ce n'est pas Yannick Dahan (taciturne, lui ? Ah ! Ah !), mais le Hitman de **Blood Money**. Fire !!!

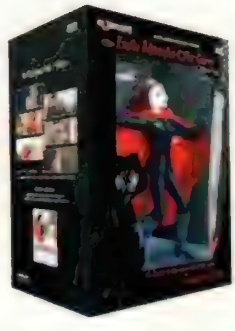
#96 MELOMAD
Si **La Colline a des yeux**, David Doukhan, lui, n'a pas de tête ! Le seul homme capable de rédiger un feuillet en 15 heures nous parle du score et du soundtrack du film d'Aja, tandis que le prolixe C.D. (des initiales toutes trouvées !) cause Herrmann, Goldsmith, son fantôme et Cie... Et pendant ce temps, Mr. Alex Poncet livre une très pointue interview du compositeur d'**Isolation.**

#98 SANG D'ENCRE
Arnaud, il est rompu à la lecture de polars. Bercé par le chant des coups de flingues de Bronson, il traite ce mois-ci de *Froidement*, dernier rejeton de Wallace Stroby, du bébé de Faber (gros bébé, puisque c'est Schwarzie !) et de SF-Fantasy avec du Gor, sans « e » !

La beauté des lames

(COFFRET EMILIO MIRAGLIA : THE NIGHT EVELYN CAME OUT OF THE GRAVE + THE RED QUEEN KILLS SEVEN TIMES)

ZOOM CE MOIS-CI SUR UN COFFRET MIRACULEUX, QUE L'ON DOIT À L'ÉDITEUR NOSHAME, VÉRITABLE DÉPOUSSIÉREUR DE CINÉMA POPULAIRE. N'EN JETEZ PLUS !



Avec seulement six films au cours de sa - courte - carrière (dont le polar **The Assassination** avec Henry Silva), Emilio Miraglia a fini par tomber quelque peu dans l'oubli. NoShame vient heureusement réparer cet affront en sortant ses deux œuvres les plus abouties : **L'Appel de la chair** (**The Night Evelyn Came Out of the Grave**) et **La Dame rouge tua sept fois** (**The Red Queen Kills Seven Times**). Si le premier est déjà sorti en Zone 1 il y a quelques années (et dans une copie proprement immonde), le second, lui, était invisible depuis longtemps. Chose regrettable puisqu'il s'agit tout de même du meilleur film de Miraglia. Commençons d'abord par **The Night Evelyn...**, l'histoire d'un riche héritier qui sombre dans la folie suite à la mort de sa femme. Sur ce canevas très simple, **Evelyn** se permet toutes les outrances possibles et ne s'embarrasse pas d'un quelconque réalisme. Proche du **Delirio Caldo** de Renato Polselli dans sa folie et son refus de toute logique, **Evelyn** offre un rôle haut en couleur à une Erika Blanc sexy en diable. Le film ne se cherche aucun alibi et c'est très bien comme ça. Miraglia de son côté soigne ses images et emballe le tout avec style. Comme quoi, on peut faire n'importe quoi mais le faire bien. Longtemps introuvable, **La Dame rouge** est quant à lui un giallo pur sang. Situé dans le milieu décadent de la mode (ce qui le rapproche bien sûr de **Six femmes pour l'assassin**), le dernier film de Miraglia aligne avec aplomb tous les poncifs du genre (tueur masqué, trauma infantile, nudité gratuite) pour un résultat franchement réjouissant. Grâce à une galerie de personnages pittoresques, un scénario retors et une ambiance onirique du plus bel effet, **La Dame rouge** séduira sans mal tout fan de giallo qui se respecte. L'utilisation de décors antagonistes (le château centenaire, l'agence de mode flambant neuve) alliée à un cadre d'une précision diabolique donnent au film un cachet formel certain dont peu de gialli peuvent se vanter. Miraglia cherche certes à marquer de son empreinte un genre très codifié, mais il se fend aussi - cahier des charges oblige - de quelques scènes de meurtres à l'arme blanche dans la plus pure tradition. La résolution de l'intrigue est, bien entendu, sacrément tirée par les cheveux, mais vaut son pesant de cacahuètes (récemment, seul l'indéfendable mais si jouissif **Color of Night** aura tenté pareille conclusion). NoShame, comme à son habitude, soigne son travail et propose les deux films dans leur sublime Scope d'origine et en version intégrale. Si les masters sont propres et de bonne tenue, ils n'égalent cependant pas leurs homologues italiens en termes de piqué et de compression, mais la différence reste minime. Les bandes-son anglaise et italienne, très correctes, auraient bien eu besoin d'un petit travail de restauration : leur dynamique trop marquée risque de vous faire jouer avec le volume de votre télécommande. Bien que montés au hachoir, les entretiens (absents du Zone 2 italien) prolongent agréablement la vision des films en donnant la parole aux acteurs et au chef décorateur Lorenzo Baraldi pour quelques souvenirs croustillants. Il faut voir Erika Blanc se lamenter sur la qualité formelle du cinéma italien actuel ou encore grincer des dents lorsqu'elle évoque sa mise à l'écart du Festival de Venise au profit de Barbara Bouchet, le tout avec un mélange subtil d'autosatisfaction et de sincérité. Les entretiens avec Lorenzo Baraldi et l'acteur Marino Masé possèdent eux aussi leur lot d'anecdotes et d'infos, mais ne masquent malheureusement pas l'absence de Miraglia. Personne ne sachant ce qu'il est devenu, il semble que l'éditeur n'ait pas réussi à retrouver sa trace, et c'est bien dommage. Le reste des suppléments (galerie de photos, prologue alternatif...) est certes plus anecdotique, mais s'avère tout de même digne d'intérêt. Encore une fois, NoShame fait preuve d'une grande diligence dans son travail et remplit son contrat haut la main. Et ce pour un prix très abordable (aux alentours de 30 euros). P.S. : Par charité chrétienne nous passerons sous silence la très cheap figurine offerte dans le coffret dont la ressemblance avec la Dame rouge reste toute relative et qui ne ravira que les fanboys les plus désespérés...

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. NOSHAME. 2.35 (16/9). 1.0 (VOSTA ET VA). SUPP : INTRODUCTION, INTERVIEWS, DEBUT ALTERNATIF (SUR **LA DAME ROUGE**), BANDES-ANNONCES, GALERIES PHOTOS.

Kingdom of Heaven - director's cut

DE RIDLEY SCOTT

Amputé de près de 50 minutes à sa sortie en salles, **Kingdom of Heaven** peinait à établir une véritable empathie vis-à-vis de Balian d'Ibelin ou même des personnages principaux comme Godefroy (Liam Neeson) et Sybilla (Eva Green). Affirmer que le director's cut résout ce problème de caractérisation relève de l'euphémisme. À tel point qu'à l'instar du **Seigneur des anneaux**, il est désormais impossible de revoir le film tel qu'on l'a découvert en salles. Certaines informations essentielles sur Balian nous sont en effet dévoilées, comme son passé en tant que constructeur de machines de guerre (on comprend enfin pourquoi un simple forgeron possède les compétences d'un stratège hors pair !) ou bien la révélation que le prêtre ordonnant la décapitation de sa femme défunte n'est autre que son frère. Il en va de même pour Sybilla dont le rôle a été particulièrement malmené par le montage salle (merci la Fox !). La relation qui l'unit à son fils, réintégrée dans ce director's cut, est simplement bouleversante... Aucun doute, **Kingdom of Heaven** ressort définitivement grandi de cette nouvelle vision, même si l'on peut émettre les mêmes réserves quant au message du film. Supervisé par Ridley Scott lui-même, ce collector atteint sans problème l'excellence technique des éditions spéciales de **Gladiator** et de **La Chute du faucon noir**. Présenté sur deux DVD, **Kingdom of Heaven** bénéficie d'un transfert superbe et d'une piste DTS VO plein débit. À noter que seul le film est sous-titré en français, ce qui est bien dommage vu la qualité éditoriale des suppléments remplissant jusqu'à ras bord les deux galettes restantes ! Parmi ces derniers, nous retiendrons le commentaire audio de Ridley Scott (assisté notamment de William Monahan) qui, fidèle à lui-même, nous balance une somme considérable d'informations sur la conception de sa fresque épique, ainsi que la séance de répétitions entre les acteurs, qui démontre le perfectionnisme de ce grand cinéaste.

David DOUKHAN

ZONE 1. FOX. 2.35 (16/9). 5.1 ET DTS (VOSTF). SUPP : PRESENTATION, COM AUDIO, MAKING-OF, DOCUMENTAIRES, SCENES COUPEES, STORYBOARDS, DESSINS PREPARATOIRES, PHOTOS, AFFICHES, TRAILERS, SPOTS TV.

MAD DVD

Final Fantasy VII : Advent Children

DE TETSUYA NOMURA ET TAKESHI NOZUE

Fruit, parti d'une opération médiatique visant à pérenniser la suite vue au 7e volet de la saga **Final Fantasy**, **Advent Children** met en évidence la difficulté qu'éprouve Square Enix à adapter intelligemment le concept créé par Hironobu Sakaguchi sur un médium non interactif. Après une série d'OAV assez ratée pourtant réalisée par Rintaro, et un beau film en synthèse (**Final Fantasy, les créatures de l'esprit**, réalisé par Sakaguchi) malheureusement très éloigné de l'univers des jeux, Square Enix choisit cette fois-ci l'option « fidélité totale », quitte à larguer une partie de son public potentiel (les non-gamers, et ceux n'ayant jamais joué à FF VII). Le résultat, aussi ébouriffant (l'utilisation de la « caméra folle ») que bordélique (le montage hache) ne touchera donc que les fans hardcore, qui frissonneront forcément à l'écoute des fabuleux thèmes musicaux de Nobuo Uematsu, et lors des apparitions éthérées d'Aerith...

Laurent DUROCHE

ZONE 2. DTS HD. 16/9. 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, MAKING-OF, FESTIVAL DE VENISE.

Course contre l'Enfer

DE JACK STARRETT

Un road-movie avec des cornes, ça branche quelqu'un ? Ouaaaiiiisss !!! Merci les gars, vous êtes des frères. Après **Satan mon amour**, la Fox continue de nous sortir ses trésors oubliés avec cette **Course contre l'Enfer**, un film à l'intrigue assez proche de celle des meilleurs survivals de l'époque, **Massacre à la tronçonneuse** et **La Colline a des yeux** en tête. Au point que Craven piochera allégrement dedans pour les besoins de **La Colline a des yeux 2**. Partis vers le Colorado à bord d'un luxueux camping-car, deux couples, dont les maris (Peter Fonda et Warren Oates) raffolent de moto-cross, tombent nez à nez avec une secte satanique pratiquant un sacrifice humain. Personne ne veut les croire, la police glandouille gentiment, et les adeptes du grand bouc ne semblent pas vouloir laisser de témoins derrière eux. Le piège se referme sur notre quatuor, bien décidé à vendre chèrement sa peau. En toute logique, ce petit résumé devrait suffire à vous convaincre de vous ruer sur ce film de Jack Starrett, un homme sachant de quoi il parle puisqu'il était lui-même asservi à Satan à l'époque du tournage ! Aaahh, les seventies...

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. FPE. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

MAD DVD

L'Aventure du Poseidon
DE JOHN PUTCH

Pourquoi s'emmerder à se bouger le derche pour aller voir le remake signé Wolfgang Petersen alors qu'il est possible d'en voir un autre tranquille chez soi, qui plus est produit par la chaîne Hallmark (reine des téléfilms à gros budget aux castings de seconds couteaux bien affûtés) ? Or donc, des terroristes avec un accent font sauter le Poseidon qui se retourne comme une grosse galette de Pont-Aven avec, dedans, des gens qui marchent au plafond pour essayer de trouver la sortie sans se paumer. Putch tire le meilleur parti de ses décors et laisse patauger en roue libre Adam Baldwin, Steve Guttenberg, Bryan Brown, Peter Weller, et surtout Rutger Hauer (portant la soutane comme dans **Que la chasse commence**), qui croise ici C. Thomas Howell (tellement amaigri qu'il en est méconnaissable) ; les fans de **Hitcher** apprécieront. Sinon, c'est très long, mais il y a des Navy Seals vers la fin, et ça, c'est cool.

Cédric DELELÉE

ZONE 2 M6 VIDEO. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF) SUPP : BANDES ANNONCES

Satan mon amour
DE PAUL WENDKOS

Thriller occulte plutôt méconnu, **Satan mon amour** se doit d'être (re)découvert de toute urgence. Admiratif d'un pianiste légendaire au seuil de la mort, un jeune concertiste en pleine ascension se retrouve malgré lui au centre d'une sombre machination orchestrée par son idole qui n'aspire qu'à une seule chose : lui dérober son âme afin de continuer à pratiquer son art. Un film à l'histoire originale, régulièrement traversé d'images troublantes portées par un score d'anthologie de Jerry Goldsmith et la prestation hallucinée d'un casting en totale osmose avec le sujet. Jacqueline Bisset, Bradford Dillman, Curd Jürgens, y'a pas à rechigner, c'est du lourd !

Alexandre BUSTILLO

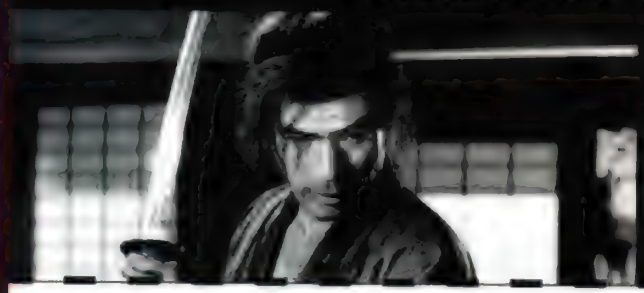
ZONE 2 FPE. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF)

Le Japon rouge sang

(COFFRET HIDEO GOSHA VOL. 2 : LE SANG DU DAMNE + DEATH SHADOWS + TROIS SAMOURAIS HORS-LA-LOI + BANDIT CONTRE SAMOURAIS)

Parce qu'il n'y a pas que **The Blade** dans la vie, HK poursuit également ce mois-ci sa collection consacrée à Hideo Gosha. Polar sec et nerveux, **Le Sang du damné** marque la rencontre entre Gosha et Tatsuya Nakadai, trois ans avant **Goyokin**. Si l'on est en droit de préférer l'énergie dévastatrice de **Quartier violent** et de l'immense **The Wolves**, **Le Sang du damné** demeure en l'état une réussite modeste du genre où Nakadai se montre encore une fois parfait dans le rôle d'un taulard en quête de rédemption.

Passons rapidement sur **Death Shadows**, chambara trop brouillon dont Yoshiaki Kawajiri saura néanmoins se souvenir lorsqu'il créera **Cyber City**, pour arriver à la pièce maîtresse du coffret, l'excellent et incontournable **Trois samouraïs hors-la-loi**. Tiré d'une série TV très populaire au Japon, le film popularisera un peu plus les ronins aux yeux du grand public, véritables laissés pour compte du Japon féodal et déjà à l'honneur dans le **Yojimbo** de Kurosawa. En un premier long, Gosha impose définitivement sa patte, conférant aux films de sabres une portée politique et sociale sans jamais rien sacrifier à l'action et au bon déroulé.



L'Exorcisme d'Emily Rose
DE SCOTT DERRICKSON

Le film d'horreur préféré des grenouilles de bénitier revient évangéliser les païens à domicile dans cette édition DVD bien fournie mais finalement guère palpitante. Vu que c'est le moment de se confesser, j'avoue avoir pioncé grassement comme un sanglier en pleine digestion lors de la projection de presse. Sur petit écran, l'exorcisme de cette petite bouseuse ne s'avère pas plus stimulant, la faute à de plombantes scènes de procès où une poignée de cols blancs tentent de faire la lumière sur la mort douteuse de l'héroïne en titre. Reste quelques images-choc variablement efficaces, et la prestation habitée de l'étrange Jennifer Carpenter, la seule à tirer son épingle du jeu. Quant aux bonus, ils participent activement à propager la sainte parole. Messieurs, crucifix à l'envers !

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. GCTHV. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, FEATURETTES, SCENES COUPEES, BANDE-ANNONCE.

Death Tunnel
DE PHILIP ADRIAN BOOTH

Rares sont les interviews qui filent la pétoche. Celle du producteur et du scénariste de **Death Tunnel** (voir Mad 174) foutait une pression monstre, laissant augurer le meilleur pour leur film. Hélas, le résultat n'est pas vraiment à la hauteur de l'attente, la faute incombant apparemment à un remontage intégral du film, dont l'impact se voit on ne peut plus amoindri par des effets clippesques et épilep-

ment du récit. Présentant ce trio héroïque (mené par Tetsuro Tamba, l'adversaire de Nakadai dans... **Goyokin** !) avec une économie de moyens qui force le respect, Gosha évite soigneusement de sombrer dans le psychologisme en définissant ses personnages avant tout par leurs actes, démarche qui le rapproche de réalisateurs comme Don Siegel et William Friedkin. De par le dynamisme de sa mise en scène et l'audace des thématiques abordées, **Trois samouraïs hors-la-loi** deviendra instantanément une pierre angulaire du chambara, obtenant même une reconnaissance internationale largement méritée.

Réalisé près de 15 ans plus tard, **Bandit contre samouraïs** conte l'histoire de Nizaemon, notable dont le statut et la famille furent sacrifiés pour permettre à son clan de survivre à un scandale financier. Réunissant une fois n'est pas coutume Tatsuya Nakadai, Tetsuro Tamba mais aussi Jo Shishido (**La Jeunesse de la bête**), **Bandit contre samouraïs** n'atteint pas le même classicisme que les chefs-d'œuvre cités plus haut, la faute incombant à une narration confuse qui plombe le rythme du film (2 h 30). Subsistent des affrontements sanglants opposant des bushis à des ninjas et une fin ambiguë où la frontière morale entre les criminels et les représentants de l'ordre apparaît des plus ténues.

David DOUKHAN

ZONE 2. HK VIDEO. 2.35 ET 1.85 (16/9 SUR **DEATH SHADOWS**). 2.0 ET 1.0 (VO). SUPP : BANDES-ANNONCES, FILMOGRAPHIES, LIVRET COLLECTOR.

La Malédiction de la mouche
DE DON SHARP

Troisième et dernier épisode de la saga consacrée à la mouche (initiée en 1958 par Kurt Neumann et son film éponyme), **La Malédiction de la mouche** est une gentille curiosité misant essentiellement sur sa plastique irréprochable pour alpaguer son spectateur. Si l'histoire n'est qu'un vaste méli-mélo aux relents de drame familial où l'homme-mouche laisse la part belle à de délirants mutants, Don Sharp nous la fait oublier en soignant un Cinémascope qui baigne dans un noir et blanc absolument magnifique. Seul petit regret, l'absence de Vincent Price dans le rôle principal. À l'époque sous contrat pour AIP, l'égérie gothique a dû laisser sa place au non moins excellent Brian Donlevy, plus connu des fantasticophiles pour son interprétation du professeur Quatermass dans les deux films de Val Guest. Souvenirs, souvenirs...

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. FPE. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

tiques d'un goût douteux. Pourtant, quelques très belles choses subsistent. Si l'histoire est un foutoir quatre étoiles en dépit d'un pitch des plus simplistes (une brochette de nanas perdues chacune à un étage différent d'un hôpital psychiatrique hanté), Philip Adrian Booth sauve les meubles en soignant son image, d'une beauté rare. Quelques apparitions spectrales sont également très réussies, même si la star du film (le brancardier customisé poussant son chariot rouillé dans les couloirs de l'hosto) n'apparaît finalement que très peu, au grand désarroi des amoureux de beaux monstres. L'ensemble se suit sans réelle difficulté, mais une désagréable sensation s'en dégage : celle d'être passé à côté d'un grand monument de trouille craspec. Damned !

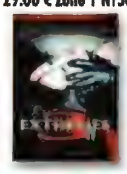
Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 (MENT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, DOCUMENTAIRE, GA-LERIE PHOTO.

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

www.lapetiteboutiqueducinema.com

The Hills Have Eyes (2006) (UNCUT) de Alexandre Aja (VOSTFR) : 30.00 € zone 1 NTSC
Dispo dès le 15 Juin 2006



3 Extremes : 2 (Jee-Woon, Nimiburr et Ho-Sun Chan) (VOST anglais/espagnol) : 29.00 € zone 1 NTSC

Hollow Man 2 (VOSTFR) : 30.50 € zone 1 NTSC

2001 Maniacs (VOST ang./esp.) : 29.00 € zone 1 NTSC

Female Convict Scorpion - Grudge Song (VOST anglais) : 24.80 € zone 1 NTSC

13 (Tzameti) (VO (VF)) : 35.00 € zone 2 PAL

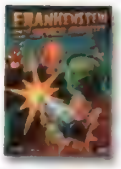
Sabata de G. Parolini avec Lee Van Cleef (VF & VOSTFR) : 29.80 € zone 2 PAL

The Big Racket (UNCUT) de Enzo G. Castellari (V anglais) : 23.45 € zone 0 NTSC

Colt 38 Special Squad (Quelli della calibro 38) de Massimo Dallamano et La Bidonata de Luciano Ercoli

(VOST ang.) (2 Films) : 28.90 € zone 1 NTSC
Dispo dès le 20 Juin 2006

Spetters de Paul Verhoeven (VOSTFR) : 20.75 € zone 1 NTSC



Frankenstein Meets the Space Monster (VOST anglais) : 22.50 € zone 1 NTSC

H.G. Wells' Invisible Man Season One – 1958 (Série Télé) (VF) : 32.40 € zone 1 NTSC

Mark of the Whip par le réalisateur de la série Fantom Killer (V ang.) : 31.00 € zone 0 PAL

Girls Without Men (Mädchen ohne Männer) de Erwin C. Dietrich (VF) : 36.50 € zone 0 PAL

The Degradation of Emanuelle de Joe D'Amato avec Laura Gemser (V ang.) : 31.00 € zone 0 NTSC

Porn of the Dead Porno-Zombiel (VO) : 30.00 € zone 0 NTSC (1)

Bare Behind Bars (A Prisoo) Porno-WIP! (V anglais) : 29.00 € zone 1 NTSC (1)

La Monaca di Monza (Die Schwarz-Nonnen von Monza) Porno-Nunsploitation ! (VF) : 32.50 € zone 0 PAL (1)

RECHERCHE ET COMMANDES DANS LE MONDE ENTIER

SVP ! Assurez-vous que vos appareils habituels puissent lire les DVD commandés, en cas de doute nous consulter. Ni reprise, ni retour.
Pour commander les titres de nos anciennes publicités : nous contacter.
(1) Obligatoirement regardé par zones de lecteurs. En commandant cet article, je certifie être majeur.

Bon de commande à retourner à : La Petite Boutique du Cinéma (*) - 5, rue Luc Breton 25000 Besançon
Tél. 03 81 61 78 72 - e-mail : boutiquecinema@wanadoo.fr

Je désire recevoir le(s) titre(s) suivant(s):

.....

Je joins mon règlement de .....€ (+frais de port 5€ 1-2 DVD, 10€ 3-4 DVD,etc)
par ☐ chèque ☐ mandat CASH à l'ordre de la boutique(*).

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

Castellari, armé et dangereux

(THE HEROIN BUSTERS + THE BIG RACKET + STREET LAW)

Rassasié, le fan de polars italiens le sera en ce mois de juin criblé de sorties toutes plus incontournables les unes que les autres. Après trois poids lourds chez Neo Publishing, c'est au tour du désormais très prolixe William Lustig de livrer via Blue Underground un trio urbain et policier qui risque bien d'éveiller les pulsions ronflantes des « cinévigilantephiles ». Trois opus signés par le réalisateur le plus talentueux et radical du cinéma populaire italien. Trois films pour une conception de l'action alors jamais vue dans le cinéma européen. Physique, chorégraphiée, viscérale et complètement pensée en un pur rythme cinématographique, l'action chez Castellari se traduit par une science du mouvement transcendée par des interprètes principalement choisis pour leurs compétences physiques. Si le très sympathique buddy movie **The Heroin Busters** (**Action immédiate** en VF) représente ce que la surenchère de péripéties made in Castellari peut livrer de plus ludique, son ton, bien moins impliqué en dépit d'une histoire de narcotrafic sordide, tranche radicalement avec les deux autres coups de burin politiquement incorrects que sont **The Big Racket** (**Racket** en VF) et **Street Law** (**Un citoyen se rebelle**). Très justement qualifié de pré-**À toute épreuve** transalpin, **The Big Racket** bouscule les institutions nationales tout en prônant un discours populiste en apparence ultra réac. Mais sous couvert d'une imagerie néo-guerrière où les canons et la poudre sont seuls vecteurs de communication entre les hommes, Castellari capte la détresse totale d'une classe moyenne complètement prise dans l'étau d'une société incapable d'apporter un remède aux maux les plus douloureux. En témoigne une hystérique scène finale durant laquelle le style opératique du réalisateur aboutit à une image de fin poignante et lourde de sens. Voir cette poignée d'hommes, mis au ban de la société, lutter contre ce que le gangstérisme totalitaire peut livrer de pire, rappelle sans conteste le combat perdu d'avance des pistoleros vieillissants de **La Horde sauvage**. Et, en univers rongé par le chaos similaire, **Street Law** s'impose alors comme le film jumeau de **The Big Racket**, avec le même profil caractéristique du quidam oppressé contraint à prendre les armes. Si, cette fois, le contexte policier se place en retrait à la faveur d'une dramatique histoire d'humanité brisée, avec un Franco Nero tour à tour martyr et bras exécuteur, c'est bien afin de donner au film une teneur sociale beaucoup plus prégnante aux yeux du public. Catalogué réalisateur d'extrême droite après ce long-métrage, Castellari n'est pourtant pas le diable réactionnaire que la critique gauchiste se plaisait à décrire. Homme de parole et d'honneur, il était à l'époque le seul et vrai porte-parole d'une population admirative des frasques courageuses de ses héros. Cantonner cet artisan à un faiseur quelconque de films de seconde zone serait servir la soupe à tous les scribouillards aigris du passé. Rendons donc à César ce qui lui appartient, et ruons-nous sur ces éditions assez tristounettes (des coms audio inestimables mais une seule featurette sur **Street Law**) mais techniquement satisfaisantes (votre Vipco de **The Big Racket** et votre édition japonaise de **The Heroin Busters** feront le bonheur des acheteurs d'E-Bay) et surtout totalement complètes.

Fausto FASULO

ZONE 1 BLUE UNDERGROUND. 1.85 (16/9). 2.0 (VANST). SUPP : COM AUDIO, FEATURETTE ET SPOTS TV (SUR **STREET LAW**), BANDE-ANNONCE.

Parking sans issue
DE JAMES SEALE

Réalisateur de quelques-unes des meilleures productions Cristal Films (Momentum, Second Impact), James Seale voie désormais de ses propres ailes et produit ce **Parking sans issue** (No Way Up, 2006) en indépendant, avec son propre argent. Sorte de remake de **Duel** en huis clos, **Parking sans issue** envoie un énorme 4x4 aux vitres teintées à la poursuite d'un analyste financier resté travailler tard à son bureau et pris au piège de ce parking souterrain à 5 niveaux dont toutes les issues ont été bloquées. Si James Seale parvient à faire un film sans concession, à maintenir régulièrement le spectateur et à maintenir un suspense fonctionnant durant la première moitié du métrage, on regrettera toutefois qu'il se laisse aller par la suite à la facilité. L'action tourne alors en rond et les rebondissements se font de plus en plus rares jusqu'à une conclusion très peu crédible et très prévisible, qui rabaisse malheureusement ce film plein de bonnes intentions à un statut de simple série B des plus classiques.

Damien CHARGES

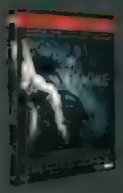
ZONE 2 INCONNU. 2.0 (?) L.33 (16/9). 2.0 (VF).

Capone DE STEVE CARVER

Steve Carver, c'est QUI pour qui qui voyait s'affronter Chuck Norris et David Carradine sous les beaux yeux de Barbara Carrera, le tout bâti par Saint John Miller, « conseiller spirituel » sur le film. Et d'où sort-il, Carver ? De chez Roger Corman, qui lui confie la réalisation de ce biopic écrit par le scénariste de son fameux **St Valentine's Day Massacre**, d'ailleurs intitulé chez nous **L'Affaire Al Capone**. Le gangster est ici incarné par Ben Gazzara, pas crédible une seule seconde malgré ses efforts pour jouer les psychopathes à grand renfort d'attitudes vitreuses. Reste qu'il est épaulé par Harry Guardino, John Cassavetes, Dick Miller, Martin Kove et un tout jeune Sylvester Stallone dans le rôle de Frank Nitti, sans oublier Jason Blakely, qui se fait à poil et écarte les cuisses en frontal nudity avec une troublante décontraction. Le film est extrêmement brutal, d'une cruauté rare et 100 % western style. Vu la rareté de la chose, il serait dommage de ne pas le découvrir.

Damien DELELIS

ZONE 2 FR. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCE.



Fragile DE JAUME BALAGUERO

Certains films n'ont pas la destinée qu'ils méritent. Le chef-d'œuvre absolu de Jaume Balaguero est à ce titre un exemple flagrant. Diffusé à la sauvette sur Canal + en avril dernier, en DVD aujourd'hui, **Fragile** ne connaîtra jamais les honneurs d'une sortie salles. Le meilleur film de fantômes depuis **L'Échine du Diable** est donc directement disponible sur nos téléviseurs. Bonne et mauvaise nouvelle à la fois. Si d'un côté nous sommes ravis d'acquérir le film en DVD sans attendre les six mois réglementaires, de l'autre, un constat effrayant s'impose : la qualité ne serait plus un gage suffisant pour qu'un film se retrouve distribué dans un circuit dit « normal ». Bon, arrêtons deux minutes de nous apitoyer sur notre sort. Même sur un téléviseur pourri, **Fragile** reste une expérience cinématographique passionnante et traumatisante. Et surtout la véritable adaptation de **Silent Hill** ! De son propre aveu, Balaguero est un fan hardcore de la tétralogie de Konami. **La Secte sans nom** s'en inspirait déjà énormément. **Darkness** lui reprenait sa conception très particulière de la propagation du mal par les ténèbres. **Fragile** est la symbiose de ces deux œuvres torturées et souillées par le vice à l'état pur. Tout ce qui manque cruellement au film de Gans se retrouve donc dans celui de Balaguero : une véritable implication émotionnelle (en résultera le baiser final, l'un des plus magnifiques jamais vus) au centre d'une histoire axée sur un twist aussi simple que pervers. Et que dire de la Mechanical Girl, bien plus flippante sur deux courtes apparitions que tout le bestiaire de **Silent Hill** réuni ? Le must have du mois !

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 STUDIO CANAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING OF.

Movie Object Reproduction

M.O.R. Par téléphone du mardi au samedi de 09h30 à 19h30 au 01 34 84 30 40

EPEE CONAN 75€ Monture Métal. Lame Acier. 1,02 m

www.movie-object-reproduction.com

SABRE ARWEN 59€ Lame Acier + Support. 1,00 m

DAGUE ARAGORN 49 € Fourreau + Support. 33 cm

EPEE NARSIL 79€ Lame Acier + Support. 1,34 m

EPEE+FOUR. ARAGORN 90€ Lame Acier + Four.Cuir 1,30 m

EPEE ARAGORN 79€ Lame Acier + Support. 1,20 m

SABRES LEGOLAS 50€ Lame Acier + Support. 57 cm

SABRE DARK VADOR 119€ Sabre Laser + Lame 1,13 m

SABRE LUKE FX 119€ Sabre Laser + Lame 1,13 m

SABRE ANAKIN FX 119€ Sabre Laser + Lame 1,13 m

SABRE BLADE 55€ Lame Acier + Four.Cuir 93 cm

GRIFFE X-MEN 45€ Lame Acier + Support 30 cm

LE DERNIER SAMOURAI 40€ Acier + Four. Alum. 1,12 m

MORTAL KOMBAT 69€ HG + Plaqué Or 24 K 37 cm

TRICORN JACK SPARROW 99€ Haut de Gamme + Cuir Cousu

PIRATE DES CARAIBES 35€ Pendentif Plaqué Or 24 K

BON DE COMMANDE :

A renvoyer à : M.O.R.
BP 2 - 78612 LE PERRAY EN YVELINES CEDEX

NOM : PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL : VILLE :

ARTICLE	PRIX	ARTICLE	PRIX
MONTANT DE LA COMMANDE			
FORFAIT PORT ET EMBALLAGE (France Métropolitaine uniquement)			Gratuit
TOTAL A PAYER			

JE JOINS A MA COMMANDE : ☐ Chèque ou Mandat à l'ordre de "M.O.R."

JE PAYE PAR CARTE : ☐ Carte Bancaire CARTE BLEUE - VISA - MASTERCARD

EXPIRE FIN : |_|_|_|_| N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Inscrivez les 3 derniers chiffres figurants au dos de votre carte bancaire (panneau). |_|_|_|

MAD DVD

Le coin des séries

Au nom de la loi Saison 3
D'ED ADAMSON

Cette troisième et dernière saison de ***Wanted : Dead or Alive*** nous rappelle ce qui a fait sa singularité, par rapport aux autres series western qui fleurissaient à l'époque. Alors que celles-ci perpétuaient les canons hollywoodiens, le jeune Steve McQueen imposait un jeu très « Actor's Studio », marqué par une diction grommelée bouffant la moitié des mots et par de multiples tics faciaux et gestuels. Ce qu'on perd dans la ligne claire du récit, on le regagne par une certaine modernité des themes (l'avidité du héros, notamment) qui allait faire son chemin dans le cinéma US dés sixties. McQueen n'est d'ailleurs pas le seul à faire ses gammes, puisqu'un débutant nommé Richard Donner realise trois épisodes, dont l'un a pour guest-star Warren Oates, futur acteur fétiche de Monte Hellman et Sam Peckinpah.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. STUDIO CANAL. 1.33 (4/3). 1.0 (VF ET VO). SUPP : DOCUMENTAIRE, ENTRETIENS, BIOGRAPHIES, BONUS ECRITS, GALERIE PHOTO

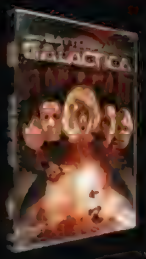
Medium Saison 1
DE GLENN GORDON CARON

Malgré sa diffusion à 22 h sur la NBC, qui pourrait laisser présager une forte dose de surnaturel horrifique, ***Medium*** est avant tout une série familiale. En transposant la vie d'Allison Dubois, une voyante qui existe bel et bien et travaille pour la police de sa ville, les producteurs ont surtout renforcé le décalage entre les contacts qu'Allison dit avoir avec l'Au-delà et sa vie de famille, qu'elle souhaite la plus naturelle et typiquement américaine possible. N'empêche que cette fille voit des morts partout, principalement autour de son lit et dans ses rêves. Mais, là encore, point de zombies dégoulinants ou de victimes éviscérées : des bons mots et de l'humour, la marque de fabrique du créateur, Glenn Gordon Caron (***Clair de Lune***, ***Un agent très secret***). À ses côtés, l'inévitable producteur sortant de l'écurie ***Star Trek*** René Echevarria. Les histoires de cette première saison sont donc, dans leur genre, particulièrement plaisantes. On se permet même de faire revenir un personnage de shérif qui nous avait séduits dans le pilote. Que demander de plus ? Des bonus ? Non, là, l'abuse...

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. PARAMOUNT. 1.78 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF).

Battlestar Galactica - le pilote
DE RONALD D.MOORE & DAVID EICK



Ce fut la stupéfaction devant cette mini-série que l'on attendait sous la forme d'un remake spécial fans et qui s'est révélée être innovante. C'est avec beaucoup de nostalgie et de tendresse que l'on évoque pourtant la série originelle : Lorne Greene en commandant Adama, les plans diffusés en boucle des Vipers filmés par Dykstra, le singe-robot, des Cylons en fer blanc... En n'en gardant que le concept initial (les derniers humains restant après l'attaque surprise d'une race de robots tentent de trouver la planète de leurs ancêtres, la Terre), Ron Moore nous offre ni plus ni moins que le renouveau du space opera. Un drame fort, où les personnages se laissent emporter par leurs démons intérieurs, où les vaisseaux spatiaux sont filmés façon reportage, où Starbuck est une femme en treillis, où règnent l'incertitude, la claustrophobie, la peur de l'extinction totale, l'humiliation de la fuite... Cette mini-série époustouflante, à l'ambiance lourde et moite, où plane l'ombre d'un 11 Septembre traumatisant, n'est qu'un début. Manque de chance, les bonus nombreux de l'édition américaine sont en grande partie absents.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.85 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP : DOCUMENTAIRE.

interview RON MOORE - CREATEUR - LE COMMANDANT DU GALACTICA

RON MOORE EST AU TRAVAIL SUR LA SAISON 3 DE ***GALACTICA***, QUE SCI FI CHANNEL DIFFUSERA DANS QUELQUES MOIS. LASSÉ DU FORMAT STÉRÉOTYPÉ DE ***STAR TREK***, C'EST LUI QUI EST À L'ORIGINE DE CE BOULEVERSEMENT DU GENRE.

Qu'avez-vous pensé quand on vous a proposé le remake de cette série ?
Je n'étais pas certain de vouloir me plonger dans une autre série de science-fiction, parce que j'avais déjà passé de nombreuses années sur ***Star Trek***. J'ai revu le téléfilm original en 2002. J'ai été alors frappé par son côté sombre, et son thème central, un holocauste qui détruit toute une civilisation. J'ai compris que, en cette époque post-11 Septembre, il y avait là un sujet fort pour une série. Je pouvais alors explorer les problèmes sociaux et politiques contemporains.

Vous avez dit vouloir enlever le mot « opéra » de « space opera ».
Pour moi, c'est une série dramatique qui s'avère se dérouler dans l'espace. Avant tout, nous parlons des personnages, un groupe d'êtres humains, et de leur réaction face à cette incroyable situation. Je pense très fortement que les aspects purement SF de la série resteront toujours secondaires face à cela.

Galactica *était-il le bon moyen pour réinventer à ce point le space opera ?*
Il y avait pas mal d'avantages à faire un remake car le nom est déjà bien connu et beaucoup de gens s'en souviennent. C'était pré-vendu, en quelque sorte. On pouvait convaincre plus facilement la maison de production et la chaîne. Grâce à cela, ils m'ont donné plus de liberté pour changer ce que je voulais. S'il s'était agi d'une série toute nouvelle, le studio aurait été plus conservateur et inquiet que je change des

éléments. Mais c'était aussi une arme à double tranchant : les spectateurs pouvaient aussi avoir un a priori sur ce que nous étions censés être.

Vous avez vos règles : pas de planète chaque semaine, pas de costumes colorés, pas d'extraterrestres...
Avec ***Star Trek***, pendant 10 ans, j'ai bien vu les limites de la planète-de-la-semaine et des extraterrestres au front protubérant ! J'en avais assez et je pense que ce type de série n'a plus grand-chose à raconter. Je pense qu'en prenant la situation de façon plus réaliste, en montrant l'espace comme un endroit assez effrayant, où l'on peut manquer d'eau, par exemple, où il est difficile de survivre, on amène de la tension dramatique. On prendra les personnages plus au sérieux.

Vous n'hésitez pas à parler de religion, de terrorisme, de politique.
C'est bien sûr intentionnel. Il nous faut faire face à tous ces problèmes. Le truc, c'est de ne pas dire que nous détenons la réponse à toutes ces interrogations. C'est plus une exploration de ces idées, de ces questions.

Vous êtes innovant au même titre que *Babylon 5* et *Farscape* ?
Je ne regardais pas ces séries de façon régulière, mais j'ai apprécié ce qu'elles ont tenté de faire ; ***Babylon 5*** s'est risquée à créer un univers riche et détaillé, avec un passé et des histoires politiques très complexes... ce que ***Star Trek*** n'a jamais osé faire. ***Farscape*** a inventé son propre style visuel et a créé des personnages profonds avec une histoire sur le long terme. Ce sont les précurseurs de ce que nous faisons à présent.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

Les 4400 Saison 2

DE SCOTT PETERS & RENE ECHEVARRIA

Série mainstream qui brasse allègrement des dizaines de concepts allant de ***X-Files*** à ***X-Men***, ***Les 4400*** remporte un succès public mérité, tant la production est honnête et passablement passionnante. Manque de chance : le secret du concept initial, l'origine de ces fameuses 4400 personnes enlevées et rendues des années plus tard, a été révélé à la fin de la mini-série initiale. La saison 2 part donc sur une ligne narrative boiteuse et un suspense assez factice. La première moitié de la saison, très répétitive, se contente d'étudier le destin de quelque 4400 isolés. Les choses s'accélèrent quand la sérialisation de l'intrigue reprend ses droits. On salue, cependant, cet épisode surprenant où le héros, Tom Baldwin, tombe dans une réalité parallèle et vit des années durant une vie heureuse mais virtuelle. On salue aussi la présence de Robert Picardo, Sherilyn Fenn et surtout de Jeffrey Combs, qui pousse le clin d'œil jusqu'à se shooter avec un liquide verdâtre dans le dernier épisode. Tout cela se regarde sans déplaisir, mais sans passion. À l'image de la série, les 45 dernières secondes du dernier épisode nous balancent suffisamment de cliffhangers pour que l'on attende fébrilement la suite... Sans se demander si cela en vaut vraiment la peine.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2 PARAMOUNT 1.78 (16/9). 5.1 (VO) 2.0 (VF).

LE MAGAZINE DES CINEMAS D'ASIE

N°4 EN KIOSQUE Mi-JUIN

En exclusivité : Preview du nouveau Mamoru Oshii
Kamen Riders : The First · Gamera Little Brave
Final Fantasy VII · Kamikaze Girls · Hanzo The Blade

Et Neo apporta la violence

(RUE DE LA VIOLENCE + LA RANÇON DE LA PEUR + BRIGADE SPECIALE)

Poursuivant leur exploration passionnée des grandes heures du bis italien, nos amis de chez Neo se penchent maintenant sur les polars ultra violents produits en rafale dans la péninsule durant les années 70. L'explosion de la criminalité et l'agitation politique qui secouaient alors le pays n'ont en effet pas tardé à attirer l'attention de commerçants avisés tels que Luciano Martino, producteur des trois titres de cette première livraison. Il s'assure ainsi le soutien du nabab Carlo Ponti, pour lancer en grande pompe sa série de « **poliziechi** » avec l'ambitieux **Rue de la violence** (aka **Polices parallèles en action** aka **Milano trema : La Polizia vuole giustizia**, 1973) dont il confie la réalisation, par une solidarité familiale toute latine, à son frère Sergio. Choix judicieux, puisque sa mise en scène vive et nerveuse assure un maximum de spectacle, à l'image des poursuites automobiles réglées par Remy Julienne, qui seront réutilisées comme stock-shots à de nombreuses reprises... comme vous vous en apercevrez si vous achetez les trois DVD en bloc ! En outre, un scenario solide ménage quelques surprises, qui battent parfois en brèche l'idéologie sécuritaire liée au genre, tout en donnant la part belle au Français Luc Merenda : son interprétation fournira le modèle de l'inspecteur renégat prêt à prendre toutes les libertés avec la procédure, voire à démissionner pour continuer son œuvre vengeresse, appelé à reparaître dans une multitude de productions plus modestes. Parmi celles-ci, **Brigade spéciale** (**Roma a mano armata**, 1975), signé du stakhanoviste Umberto Lenzi, pâtit d'un discours puissamment con, et du jeu médiocre du bellâtre Maurizio Merli, clone fadasse de Franco Nero (*Gilles, Fausto vient de mettre un contrat sur ta tête là ! - ndlr*). La vision du film confine pourtant au délire, puisque le commissaire furibard ne peut faire un pas sans tomber sur une agression, le récit étant constellé de digressions tirées des faits divers de l'époque, comme l'explique le scénariste Dardano Sacchetti dans son volubile commentaire audio. Et surtout, le génial Tomas Milian y crée la figure très populaire du Bossu, incarnation de la petite frappe gouailleuse des faubourgs romains, qui marquera longtemps la carrière de cet acteur... cubain ! Quelques mois auparavant, il avait d'ailleurs déjà tenu un rôle d'exception dans **La Rançon de la peur** (**Milano odia : La Polizia non può sparare**, 1974) du même Lenzi, qui jouit d'une réputation très particulière. C'est en effet un des rares exemples (avec **Ultime violence**/**La Belva col mitra** de Sergio Grieco : en voilà une belle idée d'édition DVD) de polar italien centré non pas sur un flic déterminé, mais sur le truand sans scrupule qu'il pourchasse. C'est peu de dire que Milian s'en donne à cœur joie en personnifiant cet individu crapuleux, abject, voire carrément répugnant, qui jalonne sa route d'une liste hallucinante d'atrocités de toutes natures. Sans doute par crainte de la censure, **Milano odia** était resté inédit dans les salles françaises. Heureusement, Neo est là !

Gilles ESPOSITO

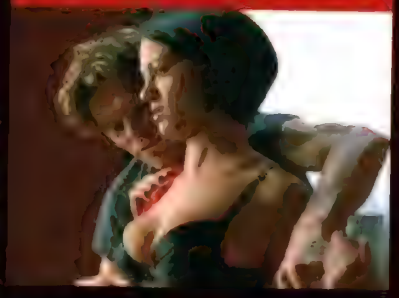
ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2.35 (16/9). 2.0 (VF ET VOSTF). SUPP : PRÉSENTATION (SUR **RUE...**), COM AUDIO (SUR **RANÇON...** ET **BRIGADE...**), ENTRETIENS, FICHES TECHNIQUES, FILMOGRAPHIES, GALERIES PHOTOS

New Rose Hotel
D'ABEL FERRARA

Qu'est-ce qui est le plus incroyable : la soudaine perte de crédit d'un auteur reconnu comme Ferrara, dont le très beau **Mary** a été accueilli il y a quelques mois dans une indifférence polie ? Ou bien le fait qu'il ait pu asseoir sa réputation sur une œuvre aussi radicale que **New Rose Hotel** ? Il en fallait du culot pour raconter une histoire d'espionnage industriel de dimension planétaire, avec les seules discussions de trois personnages dans des chambres d'hôtel ou des bars louches. L'auteur de **Body Snatchers** y parvient en bouleversant la chronologie et les différentes strates d'images, et surtout en faisant ce qu'il fait mieux que personne : filmer la nuit. Celle qui filtre à travers les stores des palaces ou enveloppe les corps dans les lupanars équivoques, et celle ou rentre l'humanité lors d'un cataclysme bactériologique réduit à des plans crépusculaires du souk de Marrakech. Après la catastrophe, on comprendra forcément que Ferrara est un des cinéastes majeurs de ces 25 dernières années.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. ONEPLUSONE. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VOSTF). SUPP : BIOFILMOGRAPHIES, BANDES ANNONCES



Alerte à Paris
DE CHARLOTTE BRANDSTROM

Suite à une grève des éboueurs dans la capitale, de nombreux rats font leur apparition. Des rats porteurs d'un virus mortel qui vont être à l'origine d'une épidémie à grande échelle. Laurence Renoux, chef du département des maladies tropicales et infectieuses dans un hôpital parisien, et Alex Cirelli, le fils d'un dératiseur, s'associent pour enrayer la menace... De plus en plus positionnée sur le film de genre soft en prime time, TF1 coproduit ce remake à l'identique du téléfilm catastrophe allemand *Ratten* (multidiffusé sur M6) avec les spécialistes du petit écran Claire Borotra et Thierry Neuvic dans les rôles principaux. Ça vole pas bien haut et on s'emmerde ferme jusqu'à la scène finale, où une multitude de rats infographiques détalent en freestyle au fond d'une piscine avant de se faire exploser la tronche. C'est con, ça devenait drôle...

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. TF1 VIDEO. 1.33 (16/9). 5.1. SUPP : MAKING-OF

French Touch

(EDY + LE PETIT LIEUTENANT)

Séance de rattrapage pour deux polars français édités par Studio Canal, qui nous permettent de faire un point provisoire sur la situation du genre dans l'Hexagone. Ça commence très mal avec **Edy**, signé d'un certain Stephan Guérin-Tillié, dont l'humour à froid et la noirceur factice ratent le coche d'une poésie absurde que le cinéaste, semble-t-il, cherchait à atteindre. François Berléand y traîne péniblement sa carcasse, dans le rôle d'un courtier en assurances-vie d'un type particulier, soudain accablé par la neurasthénie. Pas plus réjouissant mais ô combien meilleur, **Le Petit lieutenant** témoigne d'un changement de cap intéressant. Ancien wonder boy du cinéma d'auteur (le romanti-cucul **N'oublie pas que tu vas mourir**), Xavier Beauvois fait profil bas et se place humblement dans la lignée du **Police** de Maurice Pialat. Sa peinture d'une équipe de la PJ déjoue tous les écueils (archétypes sociologiques, matière fictionnelle plaquée sur fond documentaire) et parvient à donner un réel sentiment d'immersion, en écho à la préparation du tournage détaillée dans les bonus. Le résultat est une chronique méticuleuse et criante de vérité du quotidien flicard, doublée d'un document saisissant sur l'alcoolisme ordinaire. Pour une fois, l'Académie des Césars ne s'y est pas trompée, qui a distingué la prestation déchirante de Nathalie Baye. À découvrir donc, sauf si votre fréquentation du genre policier se limite aux bandes donnant à voir mafiosi grimaçants et démastiquages au gros calibre.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. STUDIO CANAL. 2.35 ET 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0. SUPP : ENTRETIENS (SUR TOUS), COM AUDIO, MAKING-OF, COURT-METRAGE, COMPARATIF STORY-BOARD, DESSINS DECORS ET COSTUMES (SUR **EDY**), ANALYSE DU FILM, BANDES-ANNONCES (SUR **LE PETIT LIEUTENANT**).

Raging Sharks

DE DANNY LERNER

« Qu'est-ce qu'on pourrait bien inventer cette fois ? » se demandent les producteurs de la société Nu Image, bien emmerdés lorsqu'il s'agit de trouver une histoire au cinquième **Shark Attack**. *« J'ai une idée ! »* s'exclame alors le scénariste Les Weldon, déjà responsable du script de **Replicant**. *« Au début du film, des extraterrestres ont un accident, un peu comme un carambolage de voitures. Leur vaisseau en percute un autre, un morceau s'en détache et sombre au fond de l'océan Pacifique. » « Pas mal mon petit, continue. » « Bah après, euh... je sais pas moi... on a qu'à dire que le morceau du vaisseau en question énerve sévère les requins, qui deviennent fous et attaquent un sous-marin de l'armée américaine. » « Génial ! On commence demain ! »* Bah ouais, chez Nu Image, on se prend rarement la tête pendant des heures. On préfère largement trouver des idées à la con en 5 minutes top chrono qui permettront de recycler des images des précédents films ainsi que les extraterrestres d'**Alien Hunter** et de **PredatorMan**. N'empêche que malgré tous ces handicaps, **Raging Sharks** est une putain de bombe ! Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. OPENING/GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

La chair et le sang

(COFFRET GUINEA PIG : DEVIL'S EXPERIMENT + FLOWER OF FLESH AND BLOOD + HE NEVER DIES + MERMAID IN THE MANHOLE + ANDROID OF NOTRE DAME + DEVIL WOMAN DOCTOR)

Avec leur réputation de films ultra gore au réalisme saisissant, les 6 moyens-métrages de la série des **Guinea Pig** font du bruit partout où ils passent (Charlie Sheen, prenant **Flower of Flesh and Blood** pour un snuff, a alerté le FBI, et le CSA a empêché la diffusion des 6 épisodes sur CineFX en France - cf. Mad 183). Ce coffret met enfin l'objet du délit à la portée de tous, et devrait définitivement dézinguer la légende : non, les **Guinea Pig** ne sont pas les trucs les plus hardcore vus sur un écran, et non, **Flower of Flesh and Blood** n'est pas d'un réalisme à toute épreuve (dis Charlie, à quoi tu carburais ce jour-là ?). Les deux premiers volets sont même totalement dénués d'intérêt, leur néant narratif et l'amateurisme de leur mise en scène les réduisant à l'état de bandes d'exploitation terriblement basses du front (Mad, certes, mais Movies, c'est moins sûr...). Heureusement, les 4 épisodes suivants délaissent cette approche limitée pour raconter de vraies histoires. Relation amoureuse putrescente (**Mermaid in the Manhole**), nain savant fou tentant de sauver sa sœur malade (**Android of Notre Dame**), gaudriole pleine de tripes (le très drôle **He Never Dies**)... On tombe même dans le film à sketches presque pas gore avec le sympa **Devil Woman Doctor**. Bref, l'intérêt de la série réside finalement dans ses épisodes les moins extrêmes. La fin d'une légende, on vous dit !

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDIT. ONEPLUSONE. 1.33 (4/3). 2.0 (VO). SUPP : MAKING-OF, MANGA **AKAI HANA**.

Best-of Olen Ray

(VENGEANCE ARMEE + CYCLONE)

Dans les années 80, Fred Olen Ray régnait en grand maître incontesté de la série Z californienne et réalisait des films autrement plus professionnels et fun que ceux qu'il tourne aujourd'hui dissimulé sous ses divers pseudos. En plein âge d'or, après s'être fait la main sur **Scalps**, **Biohazard**, **The Tomb**, **Star Slammer** et **Commando Squad**, il accouche de ces deux productions Cinetel, **Vengeance armée** (**Armed Response**, 1986), qui était sorti chez nous en salles sous le titre **Armés pour répondre** et **Cyclone** (1987), deux de ses meilleurs films avec l'incontournable **Invasion des cocons**.
Dans le premier, un polar au casting quatre étoiles (David Carradine, Lee Van Cleef, Mako, Michael Berryman, Laurene Landon, Brent Huff, Dick Miller, Cary-Hiroyuki Tagawa, Ross Hagen, Conan Lee, Bobbie Bresee, Michelle Bauer...), le barman Burt Roth et sa famille se retrouvent au cœur d'une guerre des gangs qui opposent les Tong aux yakuzas et dont le but est de récupérer une précieuse statue de jade. Dans le second, qui surfe ouvertement sur le succès de la série télé *Tonnerre mécanique*, Jeffrey Combs, Heather Thomas, Martin Landau, Martine Beswick, Robert Quarry et Troy Donahue se disputent une moto super puissante équipée d'armes de haute technologie. Action à gogo, humour toujours aussi cheesy, belles pépées... Bref, que du bonheur ! Dans les deux cas, vous pouvez acheter ces films qu'on pensait ne jamais voir édités en DVD les yeux fermés.

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. ACTION & COMMUNICATION. 1.33 (4/3). 2.0 (VF).

MAD DVD

Le Monde de Narnia, chapitre I : le lion, la sorcière et l'armoire magique
D'ANDREW ADAMSON

Impossible de ne pas rapprocher **Le Monde de Narnia du Seigneur des anneaux** : l'aspect fantasy, l'amitié Lewis / Tolkien, le tournage en Nouvelle-Zélande, l'implication de WETA... À première vue animé par la même passion que Peter Jackson (dont les suppléments, Andrew Adamson signe une adaptation respectueuse du bouquin d'origine, au point d'en préserver les éléments les plus improbables d'apparition très « Lambordesque » du père Noël), mais aussi une certaine légèreté, bien retranscrite par un production design soigné. Œuvre plaisante mais jamais bouleversante, **Le Monde de Narnia** souffre surtout d'une grave déficience en matière de souffle épique. **L.A. Adamson** trahit son passif (**Shrek 1 & 2**, on a connu plus épique) via une mise en scène trop statique, si l'on excepte les quelques « money shots » signés sur... Jackson !

Laurent DAMOISEL

ZONE 2. DVHL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COMMENTAIRE AUDIO, ANECDOTES, RETOUR, MAKING OF, FEATURETTES, DISSECTION D'UNE SEQUENCE.

Fantôme contre fantôme
(LA NUIT DES JUGES + SANS RETOUR)

Fut une lointaine époque où l'on crut que Peter Hyams, alors réalisateur de **Capricorn One** et de **Outland**, était un génie, et ce ne fut pas **La Nuit des juges** qui vint contredire cette opinion. Le film se veut à la fois suspense de prétoire et vigilante movie dans la droite lignée de **Magnum Force**, influence validée par la présence de Hal Holbrook dans la robe d'un magistrat adepte de méthodes radicales qui tente de rallier son jeune confrère à sa cause (Michael Douglas, impérial). Alors qu'il le réalise en 1983, Hyams traite le sujet comme s'il l'avait tourné dans les années 70, dans un Scope somptueux qui ne l'empêche nullement de filmer à l'arrache lors des scènes d'action dans les rues d'une ville monstrée comme une poubelle, en opposition au tribunal, magnifié tel un sénat de la Rome antique. On tutoie ici le niveau des meilleurs Friedkin et bien sûr des **Dirty Harry**. Dommage qu'après une telle claque, Hyams soit devenu l'un des pires fonctionnaires hollywoodiens... Walter Hill a suivi un peu le même parcours, même s'il est loin d'être devenu aussi mauvais. Mais, malgré des réussites comme **Extrême préjudice** ou **Geronimo**, impossible de ne pas regretter sa grande époque. **Sans retour**, qui suivit **Les Guerriers de la nuit** et **Le Gang des frères James**, reste sans nul doute son meilleur film, et on ne dira jamais assez à quel point ce survival hardcore où des soldats de la Garde nationale sont traqués par des Cajuns revanchards dans les marais de Louisiane constitue le lien entre **Délivrance** (pour le retour à la sauvagerie) et **Rambo** (pour la métaphore sur le Vietnam). De là à dire que bien plus tard McTiernan s'inspira de ces trois titres pour **Predator**, il n'y a qu'un pas à franchir sans hésiter. Disponible depuis des lustres en Zone 1, **Sans retour** déboule enfin chez nous, qui plus est dans une belle copie et orné d'une jaquette nettement plus réussie que celle du DVD US.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. FPE ET OPENING. 2.35 ET 1.85 (16/9). 5.1 (VO SUR LA NUIT DES JUGES) ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDES-ANNONCES.

Sexy parodies
(GLADIATOR EROTICUS + LE MIROIR AUX FANTASMES)

Si vous êtes un lecteur assidu de ce magazine, vous connaissez obligatoirement Seduction Cinema, cette société fondée en 1999 par les responsables du groupe ElCinema qui s'est spécialisé dans les parodies lesbiennes de blockbusters dont les deux premiers titres de gloire étaient **Titanic 2000** et **The Erotic Witch Project**. Depuis, plus de 60 films ont vu le jour. Des films souvent tournés à la chaîne (parfois 15 en même temps !), en vidéo, sans trop de pognon et avec les mêmes nanas, plus souvent à poil qu'habillées. Le véritable intérêt de ces films éroticomiques à l'humour bien gras au ras des pâquerettes réside d'ailleurs précisément dans les formes généreuses de ces adeptes de l'effeuillage que sont Darian Caine, Misty Mundae, Laurie Wallace, A.J. Khan ou encore Ruby LaRocca. Niveau scénar, va pas falloir faire les fines bouches. Il se résume souvent à peu de choses et n'est qu'un prétexte à une enfilade de scènes de léchage de tétons et de fouffe. Comme en témoignent les deux films qui sortent chez nous ce mois-ci, **Gladiator Eroticus** (2001, de John Bacchus) et **Le Miroir aux fantasmes** (**The Erotic Mirror**, 2002, de Pete Jacelone). Deux films très rigolos qui gagneront certainement votre sympathie à condition de revoir votre niveau d'exigence à la baisse, genre en dessous du slibard.

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. ACTION & COMMUNICATION. 1.33 (4/3). 2.0 (VF).

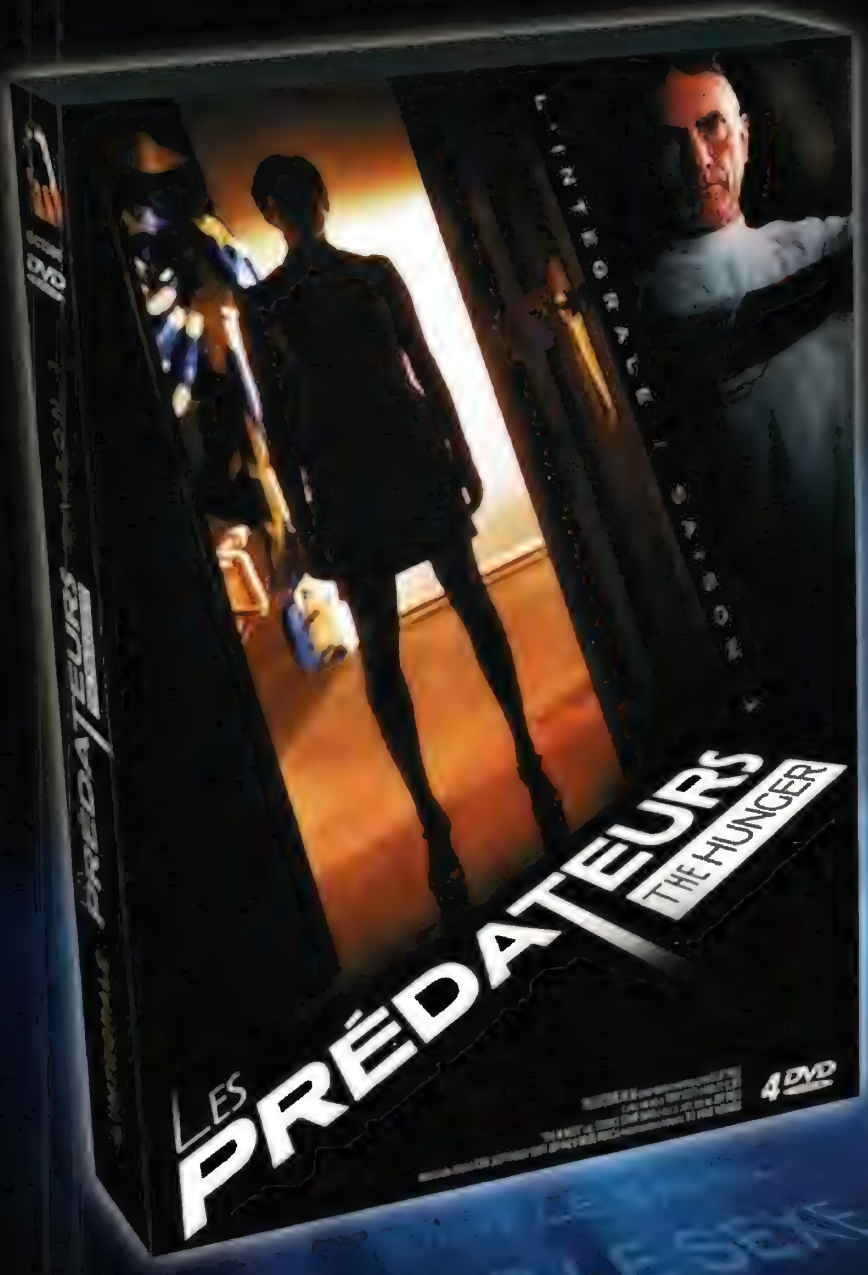
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD

LA SÉRIE IMAGINÉE PAR

TONY SCOTT ET RIDLEY SCOTT

(MAN ON FIRE, SPY GAME) (GLADIATOR, KINGDOM OF HEAVEN)

LES PRÉDATEURS
THE HUNGER



ILS SONT PRÊTS À TOUT POUR OBTENIR CE QU'ILS VEULENT.

LAISSEZ-VOUS SÉDUIRE PAR LEUR CHARME VÉNÉNEUX...

L'INTÉGRALE DE LA SAISON 1 EN VENTE PARTOUT LE 23 MAI 2006

SERIESTV MAGAZINE

MAD DVD

Collection
MAD MOVIES DVD
LE MEILLEUR DES B MOVIES

DINOCROC

DE KEVIN O'NEILL

PAS BIEN LOIN D'ÊTRE LE 400E FILM PRODUIT PAR ROGER CORMAN, DINOCROC EST UNE SÉRIE B. UNE VRAIE, DANS LE REGISTRE DES AGRESSIONS ANIMALES, GENRE QUE LE PRODUCTEUR CONNAÎT POUR L'AVOIR SOUVENT PRATIQUÉ. MAIS RAREMENT AVEC AUTANT DE RÉUSSITE...

Sacré Corman ! Même sur le tard, il continue à puiser dans les pages des journaux et magazines. En 1955, il produit son premier film, **Monster from the Ocean Floor** sur la base d'un article concernant un sous-marin monoplace publié dans le Los Angeles Times. Près d'un demi-siècle plus tard, de retour aux affaires après avoir abandonné sa société - Concorde New Horizons - à un groupe d'investisseurs allemands, il trouve à nouveau l'inspiration dans un papier du Los Angeles Times. *« Il concernait la découverte par des scientifiques du fossile d'un crocodile gigantesque qui devait atteindre trois ou quatre fois la taille d'un crocodile ordinaire. Une idée qui m'a suffisamment motivé pour que je me remette sérieusement au travail. »* Back in business, très au-delà de l'âge de la retraite.

À peine pensé, c'est déjà dans la boîte. Ou presque... Capable du meilleur de la série B comme du pire, mais toujours très réactif, Roger Corman donne rapidement le feu vert au projet, dans un domaine où il avait déjà prospéré avec les **Carnosaur**. Le scénario dans un premier temps titré *Primevil*, écrit par le presque débutant Dan Acre et la vétérante Frances Doel (complice du mini-nabab depuis la fin des sixties), il le confie aux bons soins de Kevin O'Neill, un inconnu.

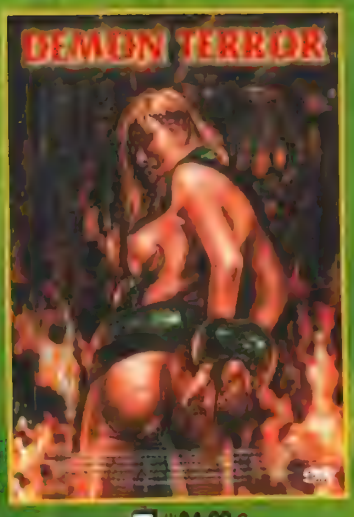
Réalisateur novice, Kevin O'Neill possède déjà une solide expérience dans les effets spéciaux. Cursus en résumé : des séries B (**Crocodile**, **Spiders**), des productions mieux loties (**Blade**, **Donjons et dragons**, **Dracula**) et des séries TV (***Hercule***, ***Xena***). Patron de la société Flat Earth Productions, il se retrouve aux commandes de **DinoCroc**, nanti d'un budget d'un peu plus de deux millions de dollars. Pharaonique pour un Roger Corman. Largement de quoi, dans une économie habile à tirer le maximum de moyens réduits, mettre en scène un monstre glouton, mi-crocodile mi-tyrannosaure. Évadée d'un laboratoire d'expériences ADN où elle commence par écharper un congénère, la bête connaît une croissance rapide et s'en va sévir dans un lac voisin. Classique. **DinoCroc** aurait même été conventionnel et d'une affligeante banalité si Kevin O'Neill n'avait pris les choses à la légère, avec un recul et une ironie qui n'est pas sans rappeler le **Piranha** de Joe Dante. Une autre production Roger Corman. Cependant, pas de clins d'œil appuyés dans le film, mais un détournement narquois des clichés en vigueur dans le genre. Ainsi, le Crocodile Dundee venu d'Australie se ramasse une veste en draguant l'héroïne plus intéressée par « l'artiste » de service. Le dégourdi adolescent, généralement épargné, n'arrive pas vivant au générique de fin... D'allure très sérieuse, **DinoCroc** ménage discrètement un humour ravageur qui, couplé à des effets spéciaux performants, le distingue radicalement d'un énième **Carnosaur**. Second degré qui donne même à la présence de vieux routards de la série B (principalement Charles Napier derrière l'insigne de shérif) une saveur toute particulière.

Avec **DinoCroc**, Roger Corman réussit si bien son retour aux affaires qu'il n'en reste pas là dans le domaine des titans agressifs. Dans la foulée, il produit ***Saurian*** de John Carl Buechler, **Cry of the Winged Serpent** signé de cette vieille baderne de Jim Wynorski et **Scorpius Gigantus** de Tommy Withrow. Avec moins de bonheur déjà, la routine de l'exploitation forcenée d'un filon reprenant le dessus. À pratiquement 80 ans, on ne se refait pas. Alors pourquoi pas un **DinoCroc 2** ? *« Malgré la très forte audience de l'original, Sci Fi Channel, partenaire indispensable dans le montage financier d'un tel projet, n'en a pas voulu »* justifie le producteur. *« La chaîne m'a répondu que les suites ne marchaient pas. J'ai donc proposé à ses programmateurs un autre film mettant en scène un crocodile géant,* **Supergator** *! Et Sci Fi l'a immédiatement adopté. Je n'en suis pas mécontent car* **Supergator** *me semble un bien meilleur titre que* **DinoCroc 2**. *»* C'est donc parti pour **Supergator** avec, toujours aux commandes, le très doué Kevin O'Neill.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT. USA. 2004. REAL.: KEVIN O'NEILL. INT.: JANE LONGENECKER, COSTAS MANDYLOR, CHARLES NAPIER, JOANNA PACULA, JAKE THOMAS, MATT BORLENGHI... FORMAT : 1.78 (16/9). SON : 5.1 ET 2.0 (VF).

PROPOSE EN PACK AVEC MAD MOVIES



☐ 24,99 €

DEMON TERROR alterne à une cadence infernale les scènes érotiques les plus osées et les scènes gore les plus crades. Véritable hymne au mauvais goût, DEMON TERROR ne recule devant rien pour gagner une place amplement méritée au panthéon des films cultes.

AVERTISSEMENT : En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques explicites, cette œuvre est fortement déconseillée aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

▲ DVD ZONE 2 ▲

▼ DVD ZONE 2 ▼

Andreas Marfori délivre avec EVIL CLUTCH l'un des films les plus gore du cinéma horrifique italien. Acclamé par le public dans le monde entier à travers de nombreux festivals, EVIL CLUTCH a également été plébiscité par la presse spécialisée qui a vu à travers ce métrage un digne descendant aux mythiques EVIL DEAD et DEMONS à qui le réalisateur rend ici un brillant et sanglant hommage.

☐ 24,99 €

▲ DVD ZONE 2 ▲

▼ DVD ZONE 2 ▼

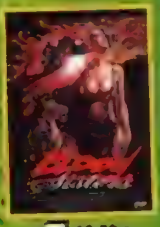
www.uncutmovies.fr

☐ 24,99 €

☐ 19,99 €

☐ 24,99 €

☐ 19,99 €



☐ 19,99 €

☐ 14,99 €

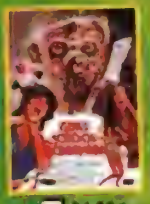
☐ 19,99 €

☐ 24,99 €

☐ 14,99 €

▼ DVD ZONE 2 ▼

☐ 14,99 €



☐ 14,99 €

☐ 24,99 €

☐ 24,99 €

☐ 9,99 €

☐ 24,99 €

☐ 9,99 €

☐ 14,99 €

☐ 9,99 €

☐ 9,99 €

▲ DVD ZONE 2 ▲

▼ VHS ▼

☐ 10€

☐ 10€

☐ 10€

☐ 12€

☐ 10€

☐ 12€

☐ 12€

☐ 10€

☐ 12€

☐ 10€

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port (Colissimo Expert)* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. _____ E-mail : _____

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- Le lot de **5 VHS** (titres au choix) : **40 €** !
- Le lot de **7 VHS** (titres au choix) : **50 €** !
- Le lot de **10 VHS** (titres au choix) : **65 €** !

Déconseillé : (1) Aux moins de 16 ans. - (2) Aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. - (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger mandat international uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

Afterlife Fausse sceptique

Du doigté, il en faut en matière de fantastique. Du doigté et de l'honnêteté. Deux qualités qui comptent parmi les principaux atouts d'***AfterLife***, une courte série britannique qui aborde le surnaturel avec naturel, sans l'arrière-pensée de convaincre de quoi que ce soit. Limitant effets spéciaux et clichés au strict minimum, ne poussant jamais la dramatisation jusqu'à l'outrance et écartant le baroque au profit du naturalisme, elle repose sur la rencontre, à Bristol, d'Alison Mundy (Lesley Sharp), une médium désireuse de passer incognito, et d'un psychologue, Robert Bridge (Andrew Lincoln), universitaire cartésien à ce point intrigué par son cas qu'il la suit pour lui consacrer un livre.

Deux personnalités à la fois antagonistes et proches, l'une prompte à « croire », l'autre redoutant de « croire », surtout lorsque cela concerne son fils, mort quelques années plus tôt. Débat contradictoire pour une œuvre qui, aussi prudente soit-elle dans l'illustration du surnaturel, tient toutes les promesses d'une excellente série fantastique. Sobrement réalisée et interprétée, elle ne se replie sur les fondamentaux du genre (fantôme, séance de communication avec l'Au-delà, appartement hanté...) que pour mieux les remettre en perspective, leur donner une réalité qui échappe à ***Medium***, la série rivale américaine. Si, dans ***X-Files***, la vérité est ailleurs, elle est totalement dans ***AfterLife*** qui, ne jurant jamais de rien, associe harmonieusement rationnel et irrationnel.

M.T.

interview

STEPHEN VOLK SCENARISTE & CREATEUR ESPRIT MALIN

DANS L'ÉCRITURE DU FANTASTIQUE POUR LE CINÉMA ET LA TÉLÉVISION, STEPHEN VOLK N'EST PAS DE CES ARTISANS QUI S'AFFICHENT. PORTÉ À L'ÉCRAN PAR KEN RUSSELL (GOTHIC), WILLIAM FRIEDKIN (LA NURSE) ET D'AUTRES RÉALISATEURS MOINS ILLUSTRES À L'OCCASION DE THE KISS, SUPERSTITION AVEC SIENNA GUILLORY ET DAVID WARNER, ET PULSE, IL FAIT SURTOUT PARLER DE LUI, EN 1992, AVEC *GHOSTWATCH*, « DOCUMENTEUR » DE LA BBC CONCERNANT L'EXISTENCE DES FANTÔMES. ÉGALEMENT AUTEUR D'UNE ADAPTATION DU ROMAN *LES CHRYSALIDES* DE JOHN WYNDHAM TOUJOURS EN QUÊTE DE FINANCEMENT, STEPHEN VOLK RÉUSSIT AVEC *AFTERLIFE* UNE SÉRIE FANTASTIQUE QUI SORT RADICALEMENT DES SENTIERS BATTUS...

La genèse d'AfterLife remonte à loin...
L'idée de la série date d'il y a une dizaine d'années. ***X-Files*** était très populaire à l'époque et des producteurs m'ont approché afin que j'écrive quelque chose dans le surnaturel qui puisse plaire à une chaîne britannique. Ils m'ont demandé si j'avais des idées, je leur ai dit que, depuis un moment déjà, j'avais à l'esprit l'histoire d'une médium. Quelqu'un que tout le monde peut consulter, rencontrer. Ils m'ont alors suggéré de lui donner un partenaire : un flic, un prêtre... Un tandem à la Scully & Mulder en somme. J'ai répondu non : trop prévisible. Par contre, une médium et un psychologue oui ! D'un côté, quelqu'un qui croit à l'irrationnel. De l'autre, quelqu'un qui n'y croit pas. Un rationnel, un scientifique. Je ne tenais cependant pas à une relation uniquement basée sur cette différence. Il fallait que la médium soit fragile, qu'elle puisse paraître folle d'un point de vue extérieur. Il était important que son partenaire, le psychologue, puisse penser qu'elle a perdu la raison. Important également que le psychologue manifeste une certaine attirance pour elle, qu'un drame dans son passé ait besoin de soulagement, qu'il ait besoin de partager sa croyance en les esprits sans jamais en reconnaître la véracité. J'ai puisé cet aspect d'***AfterLife*** dans la personnalité du magicien Harry Houdini. Il se montrait à la fois fasciné par le surnaturel et sceptique. Il voulait adhérer à la thèse de la vie après la mort et se sentait offensé par les tours des médiums bidons qu'il présentait sur scène. En résumé, ***AfterLife*** a surtout tardé à se mettre en place parce que je n'étais pas du tout prêt à servir la soupe à mes producteurs.

Curieusement, AfterLife arrive sur les écrans pratiquement au même moment que Medium, une série américaine avec Patricia Arquette justement dans le rôle d'une médium...
Pour être honnête, j'ai tout ignoré de ***Medium*** jusqu'au dernier moment, jusqu'à son existence même ! Lorsque ***Medium*** a été diffusé à la télévision britannique, j'ai préféré m'abstenir de le regarder. Pour deux raisons : si la série était géniale, je déprimerais. Si elle était nulle, cela me déprimerait autant. Sachant que le registre des histoires liées à l'Au-delà n'est pas si étendu que cela, il valait également mieux que j'évite de me laisser influencer. Aujourd'hui encore, je n'ai pas vu un seul épisode de ***Medium***. D'après ce que j'ai entendu, c'est plus glamour, plus léger qu'***AfterLife*** qui possède un ton plus sombre, plus dérangeant, moins réconfortant. Je ne suis pas là pour faire dans le réconfortant, mais pour émouvoir le public, même s'il s'agit de le mettre mal à l'aise pour accéder à une émotion.

Où avez-vous pêché l'inspiration pour AfterLife, sachant, comme vous le dites, que la marge de manœuvre est assez étroite dans le genre ?
Les scénarios d'***AfterLife*** sont nourris de toutes les influences. Y compris de celle des histoires de fantômes que je lisais quand j'étais gosse. Le premier épisode part d'une expérience personnelle, lorsque, durant une séance de divination, une médium s'est adressée à moi après avoir répondu aux amis avec lesquels j'étais. D'un coup, mon cœur s'est transformé en plomb ; il s'est mis à battre très fort. J'ai alors réalisé que l'impact émotionnel d'une telle personne sur quiconque est très puissant. J'ai écrit le scénario du deuxième épisode sur la base de l'article d'un tabloïd qui parlait du meurtre d'une gosse. Que se passerait-il si le fantôme de la victime, ne pouvant reposer en paix, revenait ? Dans l'actualité, j'ai également pris l'idée de l'accident ferroviaire. Il y a quelques années, en Grande-Bretagne, les trains n'arrêtaient pas de dérailler et, intéressé, j'ai enregistré les reportages TV qui en traitaient. C'est après avoir écouté les témoignages des survivants que je me suis dit : « *Et si des rescapés se réunissaient pour entrer en contact avec l'Au-delà ?* ». Ironiquement, l'épisode qui montre Alison piégée par une journaliste ne s'inspire pas de faits réels. Le fait réel - toujours une journaliste qui tendait un piège à une médium - n'est arrivé dans les journaux qu'une semaine après la diffusion de l'épisode... Comme si la vie imitait la fiction ! Curieuse impression.

Il y a fort à parier que vous avez rencontré des médiums pour vous documenter, mieux appréhender votre héroïne, Alison Mundy...
J'avais déjà rencontré des médiums par le passé, à l'occasion d'autres projets. Si j'en ai rencontré un pour ***AfterLife***, c'est à la demande de Lesley Sharp, l'interprète d'Alison. Elle voulait voir comment ces gens-là opèrent avec le public. Nous avons donc organisé une rencontre avec Gordon Smith, un médium très connu en Grande-Bretagne, reconnu pour son don. J'avais déjà vu plusieurs documentaires sur lui et, malgré mon scepticisme concernant son « pouvoir », je dois lui reconnaître une réelle aptitude à lire dans les pensées.

Pour une série dite fantastique, AfterLife ne quitte jamais les ornières du quotidien, du réel. Elle y est même très ancrée...
Nous n'avons pas voulu entraîner le public sur un terrain 100 % fantastique à l'instar d'un ***Buffy contre les vampires***. Notre série marche sur une corde raide entre le réel et l'irrationnel. D'emblée, nous nous sommes fixé des règles pour qu'elle ne tende pas trop vers l'évidence du surnaturel. Pas question ainsi qu'un fantôme demeure trop longtemps à l'écran, qu'il entre en conversation avec un mortel. Si cela se produisait, ***AfterLife*** basculerait dans le fantastique, ce qui n'était pas notre objectif. Les fantômes de la série ne devaient pas être trop accessibles, familiers. Leur crédibilité vient en partie de leur rareté.

Dans la gestion du fantastique, de qui tenez-vous ?
De **Shining**, de **Sixième sens** en ce qui concerne les effets spéciaux. Je ne voulais pas de trucages évidents, de subterfuges numériques. Si présence étrange il y a dans une pièce, elle doit être suggérée par l'écriture et la mise en scène. Pas par des artifices. Je dois également reconnaître l'influence des **Innocents** par le point de vue que Jack Clayton adopte. Celui de l'héroïne incarnée par Deborah Kerr dont on ignore jusqu'au bout si elle est folle ou non. Dans le genre, j'apprécie aussi beaucoup **Ne vous retournez pas** de Nicholas Roeg qui balance du naturel au surnaturel. Son influence sur ***AfterLife*** est grande.

Vous affirmez être un sceptique en matière de surnaturel. N'avez-vous pas l'impression de trahir vos convictions avec AfterLife ?
C'est un paradoxe que nous partageons tous. Pourquoi écrirais-je des récits fantastiques si je rejetais totalement la thèse de l'Au-delà ? Sans doute parce que je suis déchiré entre l'espoir d'une éternité spirituelle et la logique. Un combat pour deux envies très fortes. En fait, tout ***AfterLife*** traite de ce conflit. De ce point de vue, je me situe d'ailleurs du côté de Robert Bridge, le psychologue. J'analyse, j'étudie, j'écris. En même temps, lorsqu'un bruit d'origine inconnue me réveille, la nuit, je peux m'inquiéter. On peut ne pas croire aux fantômes et toutefois en avoir peur. Au final, je tiens à la fois d'Alison Mundy et de Robert Bridge !

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(Traduction : Alice Schwab)

La chair, le sang et la loi

DEPUIS 1999 SUR NBC (ET EN FRANCE SUR TF1), *NEW YORK : UNITÉ SPÉCIALE* (*LAW & ORDER : SPECIAL VICTIMS UNIT*) ILLUSTRE L'AMBITION DE DICK WOLF : « FRANCHISER » SA SÉRIE, EN RAISON DE SA FORME TRÈS PARTICULIÈRE. APRÈS AVOIR VENDU LE CONCEPT *LAW & ORDER* À PLUSIEURS PAYS EUROPÉENS (IL EN EXISTE UNE VERSION ALLEMANDE...), WOLF L'A ÉTENDU À UNE SÉRIE CONSACRÉE AUX CRIMES SEXUELS.

Après l'avoir intitulée ***L&O : Sex Crimes Unit***, la production a dû modifier son titre pour céder à l'autocensure (surtout verbale) des chaînes. À première vue, ***Law & Order : Special Victims Unit*** (***L&O:SVU***) ressemble beaucoup à son aînée : le générique et la musique de Mike Post sont des variantes de ceux, archi-connus, de la grande sœur et le teaser expose la situation de manière identique (un passant assiste à un crime, on appelle des policiers de la brigade spéciale, l'enquête commence).

Ce qui donne à cette nouvelle série sa personnalité, c'est d'une part le caractère obsédant, dérangeant, des affaires sur lesquelles enquête l'Unité, et le développement des personnages au fil des épisodes. On pourrait craindre qu'une série portant sur les crimes sexuels ne soit rapidement répétitive, il n'en est rien. Ce ne sont pas les crimes qui importent mais, comme toujours, le traitement narratif.

Contrairement à leurs collègues de ***Law & Order***, les policiers de la SVU ont une vie privée. Le détective Elliot Stabler (Chris Meloni) a une famille. Les angoisses qu'il projette sur ses enfants font partie des narrations secondaires de certains épisodes – et sa vie familiale ne résiste pas à la pression des crimes sur lesquels il enquête. Sa coéquipière, Olivia Benson (Mariska Hargitay), est née à la suite du viol de sa mère, ce qui influe bien entendu sur son attitude professionnelle. Le capitaine Donald Cragen (Dann Florek), personnage régulier des trois premières saisons de ***Law & Order***, est un alcoolique repenti.

Un quatrième personnage rapproche ***L&O:SVU*** d'une autre série réaliste : c'est John Munch (Richard Belzer), le personnage et l'acteur ayant été littéralement transférés de Baltimore à New York à la fin de la production de ***Homicide***, la remarquable série de Barry Levinson et Tom Fontana.

Comme ***Law & Order***, ***L&O:SVU*** parle sans détour, mais refuse le voyeurisme. Les affaires sont traitées avec gravité, sans conclusion facile ni manichéisme. Dans ***Uncivilized***, un pédophile « répertorié » est accusé du meurtre d'un garçon de 8 ans. L'épisode s'interroge sur les conséquences d'une loi qui oblige les pédophiles libérés à se faire connaître dans leur quartier, d'autant plus que le suspect est innocent... ***Closure*** décrit sous un format semi-documentaire le calvaire psychologique d'une femme violée, depuis le moment où elle va déclarer son agression à la police, jusqu'à celui où on lui demande d'identifier le coupable. Malgré la bienveillance et la patience des enquêteurs, l'examen médical, l'interrogatoire, la reconstitution se révèlent autant d'épreuves qui rouvrent la plaie initiale.

Et puis peu à peu, au fil des saisons, la série se tourne de plus en plus vers des problèmes qui dépassent le cas apparent, et donne lieu à des explorations infiniment plus sensibles, plus profondes de la relation à la loi et au crime. ***Competence***, un épisode de la quatrième saison, illustre cet humanisme face à des réalités terribles : une jeune femme violée se bat pour garder l'enfant conçu pendant son viol. Ce qui complique la situation, c'est que cette jeune femme est trisomique et que sa mère, très âgée, doute qu'elle ait les capacités d'élever un enfant avec son compagnon, lui aussi trisomique. Le plus stupéfiant dans toute l'histoire est que l'interprète de la jeune femme est elle-même trisomique et figure à l'écran pendant tout l'épisode ou presque.

L&O:SVU n'hésite pas non plus à aborder des situations plus ouvertement politiques. Dans ***Storm***, diffusé aux USA en novembre 2005, les policiers découvrent qu'à la suite de l'ouragan Kathryna, les délinquants sexuels sous conditionnelle en Louisiane ont disparu dans la nature, que des substances toxiques (le bacille du charbon en particulier) stockées dans des laboratoires privés ont été vendues au plus offrant – et que le FBI, au nom du Patriot Act, empêche la presse d'en parler. Comme dans son aînée, ***L&O: SVU*** ne se prive pas de traiter de la réalité la plus inquiétante, avec une âpreté qui fait d'elle une des grandes séries noires du moment.

Martin WINCKLER

EN JUIN,
LES MORDUS DE VAMPIRES SONT
SUR **CINECINEMA FRISSON**

MOIS SPECIAL
100% SAIGNEURS DE LA NUIT

LES VAMPIRES DU DESERT
LUNDI 12 JUIN - 20H45

DRACULA
LUNDI 19 JUIN - 20H45

DRACULA 2 : ASCENSION
LUNDI 26 JUIN - 20H45

cine cinema
6 CHAINES
ET TOUT LE CINEMA

numericable

CANAL SAT 10 ANS

Pour tous les goûts

QUELLES QUE SOIENT VOTRE SENSIBILITÉ ET VOS INCLINAISONS, CE MOIS-CI, ON A FORCÉMENT UNE ŒUVRE DE JAPANIMATION TAILLÉE SUR MESURE POUR VOUS.

Quitte à sembler un brin pontifiant, permettez-moi d'ouvrir ce nouvel épisode d'Animé Nation en vous signalant que ***Edgar de la cambriole*** et ***Sherlock Holmes***, deux monuments de la TV animée nippone où Miyazaki et Takahata fourbirent leurs armes, ressortent dans de très recommandables éditions chez IDP. Et pour le coup, personne ne devrait être exempté d'un visionnage assidu de ces bijoux. Voilà, ça c'est fait.

Pour les plus tordus d'entre vous, nous ne saurions trop conseiller le visionnage de ***Gunslinger Girl***, série culte du studio Mad House, déjà âgée de plusieurs années mais qui vient de ressortir dans un superbe coffret chez Kaze. Série perverse s'il en est, ce jouissif polar mâtiné de SF et de film d'espionnage est l'occasion ou jamais de se goinfrer de ces ignobles contrastes entre la beauté sereine des décors où batifolent des gamines d'une pureté céleste, et l'horreur de leurs meurtres assurés avec un sang-froid qui pétrifiera le plus blasé des spectateurs. Alors, bien entendu, on ne peut s'empêcher de repenser à ***Noir*** en regardant ***Gunslinger Girl***, excepté qu'ici le sordide de la situation est poussé dans ses derniers retranchements. Ce qui, pour le coup, est une excellente chose.

Nettement plus léger, probablement trop, ***Sadamitsu***, dont les six épisodes sortent simultanément en coffret chez Dybex avec un DVD de bonus très didactiques, s'adresse à tous les grands enfants que nous sommes, fans de tokusatsu et de monstres baveux. Il y a en effet dans ce succédané de ***Guyver*** tout ce qu'il faut pour satisfaire le fantasticophile puéril : une armure high-tech avec tout plein de gadgets dedans, un adolescent qui profite de son accidentelle intronisation en tant que chasseur de malandrins spatiaux pour gérer son passage à l'âge adulte, et, bien entendu, des tas de gloumouttes qui cassent plein de trucs. Problème : la série est truffée de gags archi rebattus, et plombée par une réalisation peu inspirée. Reste des designs franchement cool, et le concept toujours excitant de ce sous-genre typiquement nippon.

Autres séries idéales pour les adolescents en pleine puberté, ***Wolf's Rain*** et ***Witch Hunter Robin*** sont actuellement disponibles chez Beez. Le premier titre, qui avait réuni à l'époque une large partie du staff de ***Cowboy Bebop*** (mais sans Watanabe, ceci expliquant cela) est un curieux mélange d'heroic-fantasy, de SF post-apocalyptique (la série se déroule dans un monde en totale décrépitude) et de fantastique classique (on y croise des loups changés en hommes). Peu homogène et jonglant péniblement entre des ruptures de ton parfois mal gérées, ***Wolf's Rain*** garde néanmoins un certain capital sympathie grâce à quelques belles idées et au score de la toujours très inspirée Yôko Kanno. ***Witch Hunter Robin*** du studio Sunrise est quant à elle une série tout entière axée sur l'introduction dans notre quotidien d'éléments fantastiques, en l'occurrence des sorciers chassés par des agents spécialisés. Pour le coup, c'est l'austérité de l'univers et notamment son design souvent très épuré (avec des éléments en CGI douteux) qui pourraient rebuter. On peut ainsi reprocher à ***Witch Hunter Robin*** de se concentrer un peu trop sur l'aspect bureaucratique du travail des chasseurs de sorciers, au détriment de leur traque de mages malfaisants. Ce qui est d'autant plus dommage que tout l'aspect fantastique de la série est souvent très réussi.

Adapté des mangas de Kenji Tsuruta, ***Spirit of Wonder*** est aujourd'hui une OAV compilée dans un coffret double DVD chez Beez et destinée à l'usage exclusif de tous les vieux rêveurs que nous sommes. Cette pure œuvre de steam punk, dans laquelle un groupe de grands enfants espère voler vers Mars à bord d'un astronef fonctionnant sur la théorie de l'éther, est enthousiasmante à plus d'un titre. Et en particulier dans sa volonté forcenée de proposer une alternative imaginaire, mais totalement crédible, aux tristes préceptes cartésiens de la science. D'où une scène d'ouverture réjouissante, où des chercheurs suffisants se gaussent des théories fantasques que l'OAV s'évertuera à crédibiliser dans les heures suivantes. Handicapé par quelques blagues lourdingues et par une direction artistique qui pâtit parfois d'un budget réduit, ***Spirit of Wonder*** n'en demeure pas moins une belle curiosité, carrément émouvante lors de plusieurs jolies scènes.

Julien DUPUY

LA VENGEANCE A UN NOM...

PAR LE CREATEUR DE TRIGUN

© RED PROJECT GUNGRAVE. All rights reserved.

"UNE PURE TRAGEDIE DANS LA LIGNEE DES FILMS DE GANGSTERS"
-ANIMELAND-

Gungrave

BEYOND THE GRAVE

EDITION COLLECTOR

2 BOX · 8 DVD · 26 EPISODES
+ NOMBREUX BONUS EXCLUSIFS

RETROUVEZ L'ACTUALITÉ DE NOS SORTIES DVD SUR NOTRE SITE INTERNET : www.dybex.com

Chauve mais mortel !

COMME L'E3 DE LOS ANGELES AURA UNE NOUVELLE FOIS FOCALISÉ L'ATTENTION DE TOUTE L'INDUSTRIE VIDÉO-LUDIQUE, AVEC CETTE ANNÉE LES PRÉSENTATIONS QUASI DÉFINITIVES DE LA PS3 (ÉCONOMISEZ LES MECS !) ET DE LA MONSTRUEUSE REVOLUTION (DÉSORMAIS APPELÉE LA WII, ON NE RIT PAS !), FALLAIT BIEN SE DOUTER QUE PEU DE JEUX ALLAIENT DÉBARQUER SUR LES LINÉAIRES. HEUREUSEMENT QUE L'AGENT 47 EST TOUJOURS LÀ POUR NOUS PERMETTRE D'ASSOUVIR NOS PULSIONS MEURTRIÈRES !

Notules ludiques

Dreamfall : The Longest Journey (PC)

On aurait aimé vous conseiller la suite de **The Longest Journey**, excellent jeu d'aventures sorti il y a quelques années sur PC. D'autant que ce second opus, intitulé **Dreamfall**, bénéficie de décors variés, d'une musique magnifique et d'une histoire originale, bien que linéaire et peu interactive. Hélas, si l'on prend plaisir à retrouver une héroïne un peu paumée, qui va découvrir un univers parallèle susceptible de redonner un sens à sa vie (ce qui donne lieu à de très belles scènes), la jouabilité et la gestion des caméras sont hautement rébarbatives. C'est d'autant plus rageant que **Dreamfall** est une aventure point 'n' click classique comme on en fait plus...

Hitman : Blood Money (tous supports)

Il est discret mais d'une efficacité à toute épreuve, élégant et charismatique. Sa puissance physique n'a d'égal que son absence totale de scrupules. Pourfendeur des corrompus en tout genre, il est capable de déstructurer la tronche de ses ennemis avant même qu'ils ne s'en rendent compte. Passé maître dans l'art du déguisement, même le plus ridicule, c'est un authentique bad motherfucker, l'un des rares anti-héros à incarner une alternative salutaire à la bien-pensance actuelle. Et puis, surtout, il est chauve, ce qui n'est pas pour déplaire à la gent féminine. Bref, assez parlé de moi (hé, ça va, on peut rêver !).

Ce mois-ci, le titre à ne manquer sous aucun prétexte est bien évidemment **Blood Money**, quatrième opus en cinq ans de la mythique saga **Hitman**, qui aura bientôt droit à une adaptation ciné avec Vin Diesel dans le rôle-titre. Et si l'on pourrait reprocher aux Danois d'Io Interactive d'exploiter le filon jusqu'à la moelle, force est de constater que chacun des épisodes de la série est digne de ses prédécesseurs, tout en apportant de nouvelles pierres à l'édifice. Même si nous ne l'avons testé que sur une version non définitive, **Hitman : Blood Money** ne déroge pas à la règle, loin s'en faut. Le concept étant en soi fascinant, puisque jamais la saga n'a souffert d'un quelconque ramollissement idéologique (ce quatrième opus est d'ailleurs beaucoup plus macabre que les précédents), les amateurs de flingages limite fachos seront donc heureux de se retrouver en terrain connu, prêts à s'embarquer dans des missions périlleuses où l'agent 47 devra une nouvelle fois s'infiltrer, se faufiler et se déguiser pour dégommer ses cibles le plus discrètement possible (ici une agence rivale !). Sauf que, cette fois, une amélioration notable du gameplay forcera les plus bourrins d'entre nous à calmer leurs ardeurs. Quand bien même le principe fondateur d'**Hitman** a toujours été l'art de la furtivité, les premiers épisodes de la saga permettaient aux moins patients de foncer dans le tas, de tuer tout le monde et de s'en sortir à coups de fusillades hardcore. Désormais, un système de réputation a été implémenté, qui n'empêchera certes pas les carnages, mais qui vous poussera progressivement à adopter un comportement plus « délicat ». En effet, chacune de vos actions aura une incidence sur votre réputation (si vous tirez dans le tas, si vous tuez des innocents, si vous avancez à visage découvert par exemple). Réputation que vous pourrez ensuite mesurer entre chaque mission via le quotidien de la ville, qui affichera sur sa première page un portrait robot de la police. Moins vous serez discret et efficace, plus celui-ci sera ressemblant, ce qui évidemment aura des conséquences sur vos missions suivantes. Autant dire qu'une maîtrise absolue de vos compétences et une observation précise de votre environnement seront nécessaires pour éviter de laisser des traces. Heureusement, les développeurs ont ajouté de nombreuses possibilités, rendant le jeu à la fois plus captivant mais aussi plus réaliste au regard de son concept. L'agent 47 peut désormais planquer des cadavres dans divers endroits, désarmer l'ennemi, filer des coups de boule ou encore prendre un otage pour se protéger lors de fusillades, et ces habilités complémentaires ne sont pas de simples gadgets. Elles naissent d'une refonte totale du concept en termes d'environnements. Si les gars d'Io Interactive ont bien compris que le sentiment de fascination et de puissance procuré par votre avatar naissait moins de l'acte de tuer que de la méthode et de la stratégie qui le précèdent, ils n'avaient pas jusqu'ici créé d'obstacles à la mesure des capacités supposées de l'agent 47. Jadis cantonné à infiltrer des villas de mafieux ou des immeubles gardés, votre tueur à gages aura désormais des missions complexes à réaliser au milieu d'une foule de gens innocents (dans la rue, en boîte, etc.). Du coup, non seulement il faudra être d'une prudence à toute épreuve, mais encore trouver parfois des moyens alternatifs pour atteindre vos objectifs. Dans ce quatrième opus, il est ainsi possible de détourner l'attention grâce à de multiples possibilités tactiques, et enfin de faire passer un assassinat pour un banal accident. Bref, non content d'être carrément plus beau que les trois opus précédents (surtout sur un bon gros PC), ce quatrième **Hitman** apporte de véritables innovations qui donnent enfin tout son sens au concept de base. Reste à voir si le jeu tient la route sur la durée...

Yannick DAHAN

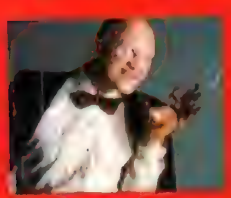
ACTION

La chaîne sous haute surveillance

ACTION

LA CHAÎNE 100% ADRENALINE

Sueur, sang, explosions et combats en tout genre : tous les grands films d'action sont sur Action ! Retrouvez les chefs d'œuvres inédits de films de genre et des séries incontournables !



ACTION CANALSAT freebox TV TELE2

M:i:III
MICHAEL GIACCHINO - VARESE

Collaborateur de J.J. Abrams sur les séries ***Alias*** et ***Lost***, Giacchino se retrouve logiquement chargé de dynamiser son premier long, succédant ainsi à Danny Elfman et Hans Zimmer sur la franchise Cruise/Wagner. En résulte un score à l'ancienne (de l'orchestre et pas de synthés), nerveux et bien troussé mais hyper fonctionnel, qui ne présente d'intérêt à l'écoute hors film que pour les reprises des thèmes de Schifrin (dont celle, excellente, de *The Plot*) et les passages d'action (un peu trop) tonitruants. Pour le reste, Giacchino reste Giacchino, soit un bon technicien plus qu'un bon compositeur, et livre un produit divertissant mais vide d'émotion et assez indigeste sur la longueur. Exactement comme le film. . (64 min)

C.D.

News

Nicholas Hooper suit David Yates sur **Harry Potter et l'ordre du phénix.**

Teddy Castellucci (Little Nicky, The Longest Yard) planche sur My Super Ex-Girlfriend d'Ivan Reitman, l'histoire d'une super-héroïne (Uma Thurman) bien décidée à se venger de son petit ami qui l'a plaquée sans ménagement. (Sont l'histoire sans fin de David Doubilet - ndlr).

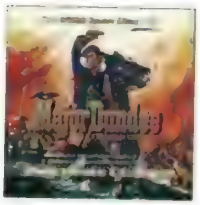
Après l'excellent score de **Traqué**, Brian Tyler poursuit sa collaboration avec William Friedkin sur **Bug** (« Chef-d'œuvre ! » vient de clamer Fausto en un retentissant cri à faire trembler les murs !!! - ndlr).

The Hills Have Eyes
VARIOUS (SOUNDTRACK) / TOMANDANDY (SCORE) - IMPORT

Brassant rock FM et quelques morceaux de country bouseuse, la soundtrack de **La Colline** remplit parfaitement sa fonction illustrative dans le film (l'action se situe dans le fin fond des États-Unis) mais ne brille guère par son originalité. Son écoute hors contexte devient dès lors très rapidement besogneuse. On retiendra quand même le très énervé *Leave the Broken Hearts* de The Finalist qui se distingue sans problème de la sélection. Autrement plus intéressante, la seconde partie du disque consacrée au score exacerbe la tension omniprésente des images et l'étrangeté des paysages désertiques ravagés, référence assumée à ***La Quatrième dimension***. Patchwork de sonorités atonales stressantes et de pulsations synthétiques à la Carpenter, la partition de Tomandandy (**Killing Zoe** mais surtout **Mean Creek**) emprunte également avec succès au western (*Village Test*) et devient même carrément épique lors du troisième acte du film (*The Quest*). Une fois n'est pas coutume, **The Hills Have Eyes** confirme le renouvellement créatif dont les bandes-son horrifiques font l'objet ces dernières années (**Land of the Dead**, **The Devil's Rejects**...) en allant chercher à nouveau vers des sous-genres musicaux comme l'industriel et la dark ambient. (70 min.)

D.D.

Major Dundee CHRISTOPHER CALIENDO - INTRADA



Tout le monde est d'accord là-dessus, y compris Peckinpah : le score d'Amfitheatrof pour le **Dundee** sorti en salles est pourri. Restauration DVD oblige, la musique l'a été aussi, et pas qu'à moitié puisqu'elle a été entièrement réécrite par un jeune compositeur inconnu. Soyons francs : si cet album était sorti et qu'il avait été annoncé comme un inédit de Jerry Fielding, tout le monde y aurait cru. C'est résumer les immenses qualités de la chose, qui rend hommage à son style imprévisible avec une ferveur qui tient presque de la réincarnation : sursauts héroïques, rythmes martiaux et folkloriques, mélodies mélancoliques et orchestrations complexes, tout y est et transcende la nouvelle version du film. L'album, tiré à seulement 1 000 exemplaires, n'est pas seulement destiné aux mordus de Fielding et de Peckinpah : c'est aussi, et surtout, un score foutrement jouissif. (65 min.)

C.D.

The Essential Film Music Collection
BERNARD HERRMANN - SILVA

Il n'est guère fréquent qu'on traite ici des compils Silva enregistrées à Prague, tant elles furent brocardées pour la pauvreté de l'orchestre. Seulement voilà : celui-ci s'est nettement amélioré avec les années et, à moins d'être un puriste tenant absolument à retrouver exactement les versions originales (ce qui, vu qu'il s'agit d'interprétations, est ipso facto stupido), difficile de ne pas reconnaître les qualités d'un album tel que celui-ci. Passons sur les oublis (ce n'est qu'un double CD) et sur le recyclage (la plupart des titres viennent d'autres compils du label) : **Citizen Kane**, **The Ghost & Mrs. Muir**, **On Dangerous Ground**, **The Day the Earth Stood Still**, **The Snows of Kilimanjaro**, les Hitchcock (dont **Torn Curtain**), les Harryhausen, ***Twilight Zone***, **Cape Fear**, **Obsession**, **Taxi Driver**, **The Naked and the Dead**, **Fahrenheit 451** et **Twisted Nerve** (remis à la mode par **Kill Bill**), bref il n'y a que du haut de gamme, le tout joué avec un enthousiasme tel qu'il occasionne de temps à autre quelques couacs, mais qui ne nuisent en rien à l'une des plus belles compils consacrées à Herrmann. (140 min.)

C.D.

Basic Instinct 2
JOHN MURPHY & JERRY GOLDSMITH - LA-LA-LAND

En voilà un putain d'album expérimental ! L'écouter dans son intégralité provoque une réaction très positive, du genre : « *C'est vachement bien !* ». Le réécouter en ne programmant que les morceaux signés John Murphy, autrement dit en giclant tout ce qui est repris du score de Goldsmith pour le film de Verhoeven, est nettement moins exaltant. Plein de cordes vaguement arabisantes (Londres étant, comme chacun sait, la capitale du Maroc), de piano (ça intrigue, le piano, et puis ça sonne bourge), de rythmes fashion (parce qu'à Londres, y'a plein de boîtes où on baise dans les toilettes en sniffant), c'est on ne peut plus prévisible et 100 % estampillé téloche. Alors on regarde le CD (très joli packaging), on se le retape en y recollant les titres de Goldsmith, et on se dit que finalement, c'est sympa, tout en espérant que Michael Mann, en choisissant Murphy pour le score de **Miami Vice**, ne l'ait pas confondu avec le regretté Jerry... (61 min.)

C.D.

interview

ADRIAN JOHNSTON COMPOSITEUR CLAUSTROPHOBIE EN CORDES

COMPOSITEUR HYPERACTIF REMARQUÉ OUTRE-MANCHE POUR SES INNOMBRABLES TRAVAUX TÉLÉVISÉS, ADRIAN JOHNSTON REVIENT AVEC ISOLATION À SES PREMIÈRES AMOURS : LA MUSIQUE CONCRÈTE ET LE CINÉMA D'HORREUR. EN ATTENDANT UNE ÉVENTUELLE SORTIE DE CE SCORE EXCEPTIONNEL, L'ARTISTE A BIEN VOULU INAUGURER AVEC NOUS CETTE RUBRIQUE FLAMBANT NEUVE.

Aujourd'hui, les scores horrifiques aspirent à un son exclusivement industriel. Bien qu'assez atonale, votre partition conserve une charge acoustique forte...

La nature organique du film nécessitait pareille orientation. L'interprétation de Peter Hope-Evans à la jew's harp et à l'orgue à bouche était au cœur du score. L'un de mes premiers choix fut de sampler son travail, puis de le filtrer et d'en « looper » des fragments, qui furent rejoués par la suite sur diverses tonalités. Je voulais accentuer chacune de ses respirations afin que la musique évoque le chant d'un troupeau. **Massacre à la tronçonneuse** était une référence-clé, particulièrement son mixage désordonné et distordu entre la musique et les effets sonores. Pendant les sessions d'enregistrement de la jew's harp et des percussions, j'avais tout spécialement préparé le micro pour qu'il produise cet effet de distorsion et j'avais demandé l'installation d'une vieille machine à écho fonctionnant sur bandes analogiques. Je tenais vraiment à ce que cet effet reflète la théâtralité des sessions live ; il ne fallait pas qu'il soit ajouté de manière raffinée en post-production.

Les percussions sont essentielles dans* Isolation. *Pourriez-vous nous parler de votre « studio sonique » ?

C'était davantage une « cuisine sonique », où tous les éléments étaient assemblés en vue du mixage. D'un côté, les cordes, de l'autre, l'interprétation de Peter Hope-Evans, qu'affrontait le percussionniste Paul Clarvis sur toutes sortes de métaux et de bois. Je leur ai

donné des partitions, toutes accompagnées d'un titre et d'un court descriptif de l'action. Chacun avait devant lui une télévision diffusant des images du film, sur lesquelles il pouvait réagir. Nous avons lancé la projection et l'enregistrement s'est fait en continuité, comme pour un film muet. Occasionnellement, je me joignais à eux en tapant sur des poubelles. À chaque morceau correspondait une armure d'instruments, découlant d'une intention thématique ou émotionnelle. Un dernier élément de cette cuisine correspondait à des enregistrements que j'avais faits dans une cave. J'y ai rassemblé une collection de vieux râteaux, de fourchettes, de bêches et de brouettes, et j'ai raclé, scié, frappé à diverses cadences. J'ai par la suite retravaillé ces sons numériquement.

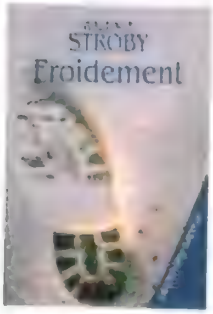
Les cordes dominent également, bien qu'elles semblent déformées, étrangement vibrantes.

Une fois le matériel solo en boîte, la nature expérimentale du projet m'a encouragé à procéder de la même manière pour les cordes. Je voulais un « troupeau » de basses et de violons, et j'entendais bien l'enregistrer directement en surround (plutôt que de le mixer en surround a posteriori). Durant la première moitié de cette session de trois heures au Lyndhurst Hall d'Air Studios, nous avons installé les musiciens de façon traditionnelle : huit basses ensemble, une vingtaine de violons répartie au travers, plus six instruments à vent (hautbois, cor anglais, clarinette, clarinette basse, basson, contrebasson) dans une cabine isolée. Les partitions étaient écrites avec précision ; la structure de la session était familière. Pendant que les cordes étaient en pause, les instruments à vent ont joué leurs derniers morceaux, cette fois-ci depuis une galerie surplombant le hall. Les cordes sont ensuite réapparues, découvrant une salle totalement différente. Le chef d'orchestre Terry Davis était à présent au milieu de la pièce, et cinq lignes de violons partaient de son pupitre, comme une étoile de mer, avec une double basse à chaque extrémité. Les partitions étaient beaucoup plus aléatoires, avec des notes manquantes ici et là. Chaque ligne de cordes représentait en fait une piste précise de la matrice 5.1 (gauche, centre, droite, surround gauche, surround droit) et les micros étaient dirigés en ce sens. J'ai également eu l'idée de surplomber Terry d'une « grande oreille » qui enregistrait le tout en mono, pour alimenter le caisson de basse notamment. Enfin, nous avons suspendu un micro au plafond à l'aide d'un câble long et solide. Au cours des quinze dernières minutes de la session, j'ai fait tourner le micro au-dessus de la tête des musiciens afin de simuler un mouvement de va-et-vient sonore. Le résultat était étonnant.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET

Froidement Wallace Stroby - Calmann-Lévy - 430 pages - 20,90 €

Le polar du mois, c'est *Froidement*, de Wallace Stroby, auteur talentueux déjà remarqué avec *À double tranchant*, première aventure de l'ex-flic devenu détective privé Harry Rane. Cette fois-ci, Rane va être confronté à un salopard de la pire espèce. En l'occurrence Johnny Harrow, véritable Terminator ambulant qui sort à peine de taule et qui a décidé de se venger de la Terre entière : de son ex-femme, qui a fait adopter leur enfant dès sa naissance, de ses collègues mafieux, qui l'ont trahi, de la police et de tout être humain qui osera se mettre en travers de sa sanglante vendetta. Embauché par l'ancienne Madame Harrow, Rane va devoir assurer la protection de celle-ci et de ses proches, tout en essayant d'empêcher l'autre machine à tuer de mettre ses plans à exécution. Situé dans un New Jersey hivernal, désolé et misérable, peuplé de motels miteux et de bars pouilleux, ce roman scrute ses personnages avec une acuité particulièrement aiguë, se limitant la plupart du temps à décrire leurs actes de façon à la fois détaillée et mécanique, comme pour mieux faire ressortir leur condition de robots humains piégés dans un environnement où il vaut mieux bouger si l'on ne veut pas mourir. L'émotion n'en est que plus forte lorsqu'elle surgit sans prévenir et les scènes de violence n'en explosent que mieux à la face du lecteur. Respectant la règle selon laquelle un bon héros se doit d'affronter un très bon ennemi, Stroby développe la caractérisation de Rane, qui s'affirme de plus en plus comme un dérivé moderne des détectives américains classiques, en lui opposant, à travers Harrow, un personnage de bad guy monstrueusement charismatique, qui risque fort de marquer les annales du genre. Histoire de vengeance sombre et tortueuse, histoire humaine aussi pudique qu'émouvante, gros polar sévèrement burné, *Froidement* est tout cela à la fois. Et l'exercice de style visant à faire cohabiter ces différentes orientations est suffisamment difficile à concrétiser pour qu'on tire son chapeau à l'auteur lorsque c'est réussi. Son premier roman était déjà particulièrement bon : Stroby a réussi à le surpasser avec cette nouvelle livraison. Forcément, on attend désormais la suite avec une certaine impatience.



Arnold Schwarzenegger - Anatomie d'une détermination

Éric Faber - Édition à compte d'auteur - 214 pages - 19 €

Après son *Jackie Chan - À la force des poings*, paru il y a deux ans, Éric Faber, l'écrivain le plus baraqué que je connaisse, continue son exploration des grands mythes vivants du cinéma d'action avec cette biographie d'Arnold Schwarzenegger. Très bien documenté et écrit avec un sens réel de l'empathie (le culturisme et le cinoche sont les deux passions de monsieur Faber, ça aide !), l'ouvrage présente en même temps la singularité d'être la première biographie française de l'acteur. Retraçant le parcours hors du commun du Chêne autrichien, l'auteur en détaille tous les épisodes marquants sans jamais céder à l'hagiographie béate, ni au dossier à charge. Les points noirs de la vie privée et publique de Schwarzie ne sont jamais contournés mais abordés avec un louable souci des faits. Et à côté de ça se dessine peu à peu le portrait d'un homme à l'ambition et à la volonté inébranlables, frêle petit campagnard autrichien devenu une légende du bodybuilding, puis une star du cinéma et enfin une grande conscience éclairée de la politique moderne (comment ça non ?). À noter : en annexes, figurent un joli cahier photo noir et blanc ainsi qu'une importante filmographie commentée, à laquelle ont activement participé certaines des plus grandes plumes de toute l'histoire de la presse. L'ouvrage étant édité à compte d'auteur, vous pouvez vous le procurer dans certaines Fnac ou sur le site Internet de l'auteur (www.ericfaber.com).

Dossiers Vampire + Chroniques de Gor

P.N. Elrod ou John Norman - J'ai lu - 5,80 € le tome

J'ai lu vient de sortir les *Dossiers Vampire* et de rééditer les célèbres *Chroniques de Gor* sous un nouvel emballage du plus bel effet. Les premiers (deux tomes disponibles : *Liste de sang* et *Les Liens du sang*) sont l'œuvre de P.N. Elrod, nom mystérieux derrière lequel se cache en fait une romancière américaine, et constituent une série réputée outre-Atlantique depuis plus de 15 ans. Mélangeant polar hard-boiled et récit vampirique, cette saga a pour héros Jack Fleming, journaliste dans le Chicago de 1936 et vampire involontaire de son état après s'être fait plomber le buffet à la suite d'une enquête trop insistante. Éternellement flanqué de son pote le détective Charles Escott et continuellement à la recherche de la fille qui a fait de lui ce qu'il est devenu, Fleming tente de découvrir le contenu de la liste étrange qui a provoqué son exécution dans le premier tome avant de se retrouver confronté à un chasseur de vampires dans le second. Écrits avec un certain savoir-faire mais sans une once de style, voilà de sympathiques bouquins qui relèvent clairement de la littérature pulp la plus décomplexée, un genre qui tend de plus en plus à disparaître de nos librairies.

Quant aux *Chroniques de Gor* (trois tomes disponibles : *Le Tarnier de Gor*, *Le Banni de Gor* et *Les Prêtres-rois de Gor*), cette saga de SF-Fantasy influencée par le Edgar Rice Burroughs de *John Carter de Mars* méritait bien une réédition (que l'on espère régulièrement actualisée, puisque la série contient 26 tomes, échelonnés de 1966 à 2002). Petit classique érudit, foisonnant et bien macho, *Les Chroniques de Gor* de John Norman (pseudo dissimulant un prof de philo) raconte les aventures de Tarl Cabot, prof d'histoire catapulté sur la planète Gor, une anti-Terre cachée de l'autre côté du Soleil, où il se retrouve confronté à une civilisation barbare et guerrière. Une bonne occasion de (re)découvrir cette captivante saga, sans doute plus connue pour ses démêlés avec la censure anglo-saxonne dans les années 80 (en pleine ascension de la vague politiquement correcte, les bouquins de Norman furent retirés des universités et des librairies américaines pour cause de sexisme) et pour deux adaptations cinématographiques particulièrement minables (**Gor** et **Les Bannis de Gor**, deux productions Cannon de la fin des années 80 avec Oliver Reed, Jack Palance et Paul Smith).

Arnaud BORDAS

TOUTE L'INFO SUR LES COMICS SANS DÉCALAGE HORAIRE...

MAD MOVIES PRÉSENTE

22 PAGES DE BD INÉDITES PAR CHRIS BACHALO & RON MARZ WITCHBLADE

COMIC BOX

06

PLATEAU TÉLÉ
Les comics des auteurs de LOST, NEW YORK DISTRICT ou NEWPORT BEACH

LE RETOUR DES ZÉROS
Ces héros oubliés que les auteurs aiment ramener au zénith

HELLBOY
Tout sur son film d'animation !

SUPERMAN

ALORS QUE LE FILS DE KRYPTON REVIENT AU CINÉMA, RETOUR SUR LES MYTHES FONDATEURS DU HÉROS

M 07155 - 6 - F: 6,50 € - RD
Belgique : 7,20 €

ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Un premier pas !

COMPTE RENDU D'UNE SOIRÉE BIEN MAD, AVEC LA PROJECTION DE NOMBREUX COURTS-MÉTRAGES SOUS LE PARRAINAGE DE FANTASY FILMS.

« C'est très bien Mad in France mais où, quand, comment peut-on voir les films chroniqués ? » Je l'ai souvent entendue cette question, mes amis. Eh bien, le 29 mars dernier, il était possible de découvrir les meilleurs films amateurs débusqués par Mad ainsi que quelques autres dont nous n'avions pas parlé mais qui sont quand même très très bien (z'aviez qu'à nous les envoyer aussi, hein ?). L'association Fantasy films (www.fantasy-films.org) a eu l'idée lumineuse d'organiser une soirée de courts-métrages sur une péniche au pied de Notre Dame. Décor idyllique pour une flânerie visuelle qui a fait se déplacer les Madeux et les curieux de Paris. On pouvait donc découvrir les excellents : **Royaume des cendres** de Michaël Massias, **Sinistra** de Talal Selhami, **Machet** de Gilles Daubeuf ainsi que **Dernier cri** et **Belle ordure** du sieur Greg Morin. D'autres œuvres étaient également projetées dont l'hilarant **Debil Dead** de Pierre Fernandez (un combat titanesque entre un Christophe Lambert et un Ash en pâte à modeler), le magnifique **Cronos et Rhea** de Victor Jaquier (un univers très Caro et Jeunet fignolé dans ses moindres détails), la série des **Comotions Kings** (ou comment un groupe d'apprentis Jackass violente tout ce qui bouge), etc. Au total, un beau programme de 18 films concoctés par des réalisateurs talentueux et motivés qui n'ont pas manqué d'échanger leurs impressions et leurs galères autour d'un godet alcoolisé : absence de producteurs burnés, manque cruel de diffuseurs pour des œuvres qui ne rentrent pas dans le cercle de financement habituel (télévision, CNC...), impossibilité de percer si on n'est pas « fils de » ou « très riche »... Bref ! Les échanges verbaux étaient passionnés et un brin défaitistes. Pourtant, aucun de ces nouveaux cinéastes et nouveaux producteurs ne baisse les bras ! La tête remplie de rêves et les bras chargés de projets, ils gardent une foi intacte. C'est à nous (journalistes, producteurs, diffuseurs...) de faire un nouveau pas en avant pour donner un coup de paluche supplémentaire à tous ces p'tits gars (et ces p'tites nanas) afin que leurs films soient vus et leur voix entendue. Il ne s'agit pas d'un caprice d'enfants cinéphiles, mais il en va de la responsabilité du cinéma français de ne pas tourner le dos à la prochaine génération (oui, je sais, ça fait pompeux !). Ce ne sont pas des paroles en l'air : Mad Movies (à commencer par votre serviteur) et ses partenaires s'y emploient en ce moment même ! Mais pour l'instant chuuut !

R-One CHAFFIOT

BAC VIDEO PRESENTE

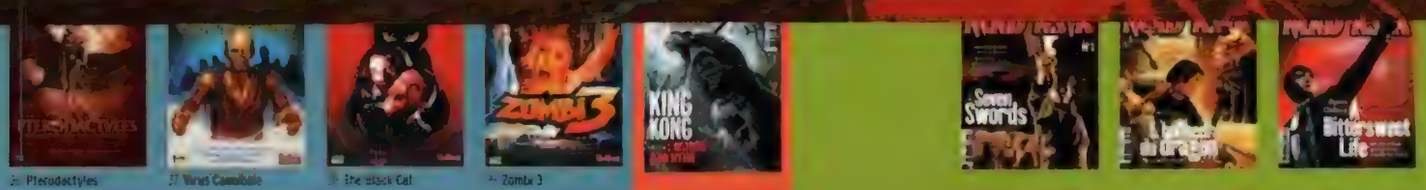
LA COLLECTION SECRETE

POUR LA PREMIERE FOIS DISPONIBLE EN ZONE 2.
L'EDITION DEFINITIVE DE 2 DES CLASSIQUES
LES PLUS CULTES DE L'HORREUR

POUR LA PREMIERE FOIS EN COPIE RESTAURÉE
DES HEURES DE BONUS INEDITS.

EN PARTENARIAT AVEC MAD MOVIES

DISPONIBLE EN DVD VIDEO
LE 15 JUIN 2006



LA BOUTIQUE MAD
COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

MARTINE BESWICK

La reine du mal

Martine Beswick n'est pas de ces comédiennes dont les encyclopédies du 7e art vantent les mérites. Sa réputation, elle la doit à deux noms : James Bond et Sister Hyde. James Bond qui lui octroie le privilège de deux apparitions de « girls » dans la série et Sister Hyde, maléfique réplique féminine au Dr. Jekyll, personnage qui grave son visage dans l'histoire d'un genre.

Ci-contre, de gauche à droite :
Fan de James Bond, Martine Beswick cotoiera Sean Connery dans deux aventures de l'agent 007. D'abord dans Bons baisers de Russie, puis dans Opération Tonnerre.

Page de droite :
Martine Beswick dans la production Hammer Dr. Jekyll & Sister Hyde, un de ses rôles les plus marquants.

« Je veux devenir comédienne ! » À quatre ans, c'est ce que supplie Martine Beswick, depuis la Jamaïque où, née le 26 septembre 1941 à Port Antonio de parents britanniques, elle grandit fort bien. Jusqu'à atteindre 1 m 71 et les mensurations de rêve de 37-24-37. Un physique de mannequin, mais c'est toujours vers l'art dramatique que tend l'adolescente, accro aux planches des sections théâtrales de ses lycées. *« Les études me m'intéressaient pas »* se souvient-elle. *« Ma mère ne voulait pas que je m'aventure dans une carrière de comédienne. Ainsi avons-nous convenu d'un marché : deux ans dans une école de secrétariat, après quoi je pourrais voler de mes propres ailes. Ce que j'ai fait à 16 ans, rejoignant une troupe locale de théâtre après avoir brièvement gagné ma vie comme secrétaire. »*

De retour à la Jamaïque, Martine Beswick se rend à une triste évidence ; il n'y a là rien pour étancher sa soif de jouer. *« En désespoir de cause, je suis devenue mannequin. C'est un petit film de promotion touristique, d'ailleurs primé, qui m'a lancée après que l'agence artistique MCA m'y ait trouvée pas trop mal. À l'époque, je me suis également présentée au concours de Miss Jamaïque. Une seule chose me motivait : la voiture donnée à la gagnante, une petite Morris Minor. J'ai obtenu le titre et, avec l'argent de la voiture que je n'ai pas tardé à revendre, j'ai enfin pu m'envoler pour Londres. Je rêvais de quitter la Jamaïque. »*

MARTINE TIRE LE BON NUMERO

1961. Martine Beswick se trouve en Grande-Bretagne lorsque son agent lui signale le casting d'un petit film d'espionnage, **James Bond contre Dr. No**. À première vue rien de bien mirobolant, mais la comédienne en herbe fonce. *« J'ai postulé pour le premier rôle féminin. Celui de Honey que les producteurs ont attribué à Ursula Andress. Je n'avais aucune expérience et, bien sûr, j'ai été recalée. M'ayant pris en amitié, Terence Young, le réalisateur, a alors pensé à me confier l'interprétation d'une tueuse, mais je paraissais trop jeune pour avoir la moindre crédibilité à l'écran. »* Si jeune et si inexpérimentée que la novice n'obtient rien de **Dr. No**. Pas même une silhouette de danseuse lors du générique contrairement à ce qu'affirment plusieurs biographies mal informées.

Les relations entre 007 et la belle Martine auraient pu en rester là si Terence Young n'avait pas gardé en mémoire le physique si marquant de la débutante. *« Après mon audition pour* **Dr. No**, *je suis revenue au mannequinat. J'ai également fait de la pub et tourné mon premier film,* **Saturday Night Out** *dans lequel je n'avais, comme barmaid, qu'une seule li-*

gne de dialogue : « Time, gentlemen, please. ». « Il ne m'a pas fallu attendre très longtemps pour que **James Bond** *me rappelle. »* Quelques mois plus tard, Martine Beswick tient sa petite revanche : Terence Young lui attribue un rôle dans **Bons baisers de Russie**, Zora, une farouche gitane qui affronte mano a mano une rivale pour les beaux yeux du fils du chef de leur tribu. *« Aussi limitée que soit ma participation, j'ai tout de même dû m'entraîner au combat au corps à corps pendant trois semaines. Tout devait être parfaitement réglé, chorégraphié. Tout s'est bien passé, même si j'étais à ce point nerveuse que j'en ai fait une laryngite ! »*

Logiquement, la relation entre Martine Beswick et 007 aurait dû s'arrêter là, une comédienne ne pouvant connaître les faveurs d'un rôle de James Bond girl qu'une seule fois. Martine Beswick est l'exception qui confirme la règle ; deux ans après **Bons baisers de Russie**, les producteurs de la série la convoquent à nouveau. *« Je crois bien qu'ils n'avaient malgré tout aucune intention de me reprendre.* **James Bond** *demande, de film en film, de la chair fraîche et j'avais déjà brûlé ma seule cartouche. Je n'aurais pas figuré dans* **Opération Tonnerre** *si une autre comédienne avait fait l'affaire. Ne trouvant personne qui avait le physique d'une fille des îles, les producteurs ont fini par céder à Terence Young qui me voulait à tout prix. »* Et voilà Martine Beswick de retour auprès de Sean Connery, cette fois dans le maillot deux pièces et les toilettes de Paula Caplan, assistante si fidèle à l'agent britannique qu'elle préfère se suicider plutôt que de le trahir. *« Ironiquement, alors que je devais jouer une fille bronzée, j'étais aussi blanche qu'un cachet d'aspirine. Cela faisait plusieurs années que je ne m'étais pas exposée au soleil. Pendant deux semaines, je me suis intensivement préparée en prenant bain de soleil sur bain de soleil. »* Martine à la plage en somme, sur le sable fin de Nassau, aux Bahamas… Et, dans le genre dolce vita, ce n'est pas tout. *«* **James Bond** *avait alors atteint un tel niveau de popularité que nous étions partout accueillis à bras ouverts. Champagne, caviar, invitations à des dîners… Nous menions la grande vie. La vie de James Bond ! »*

MARTINE MUSE

Petite vedette à l'issue des deux **James Bond**, Martine Beswick reçoit en 1965 une singulière proposition : le remake de **Tumak, fils de la jungle**, film d'aventures préhistoriques de 1940. Le remake en question, **Un million d'années avant J.C.**, est lancé avec force publicité. *« La plus importante production Hammer à ce jour »* scande la publicité, pas moins satisfaite de l'Américaine Raquel Welch qui prend le premier rôle, du réalisateur de **Jason et les Argonautes**, Don Chaffey, qui tient les rênes de la mise en scène et du magicien Ray Harryhausen qui prend en charge les effets spéciaux. Quel rôle pour Martine Beswick ? Nupondi, féroce femme des cavernes jalouse de l'héroïne, Loana. *« Quelle partie de rigolade ! Tous les jours, nous devions inventer les mots du lexique préhistorique utilisé par les personnages. Il nous arrivait d'éclater de rire en plein milieu d'une prise. C'était aussi le cas pendant les scènes à effets spéciaux. Nous nous sentions tellement ridicules à nous agiter devant des monstres absents que parfois nous ne pouvions plus contenir nos rires. Du film, je garde aussi le souvenir de ma scène de combat contre Raquel Welch. Au début, la production tenait à employer des doublures censées nous ressembler. Elles étaient*

si potelées que Raquel et moi avons préféré nous passer d'elles. Étant toutes deux bonnes danseuses, nous avons jugé que nous serions également de bonnes catcheuses ! »
Désormais surnommée Battling Beswick, la comédienne demeure dans le domaine de la préhistoire d'opérette pour son film suivant, **Slaves of the White Rhino** qui deviendra **Prehistoric Women**. « *Un projet impossible, mais, à l'époque, je voulais surtout m'amuser. Il m'a été proposé par Michael Carreras, le patron de Hammer, qui l'a tourné dans les décors recyclés d'***Un million d'années avant J.C.** *Tous les jours, sur le plateau, apparaissaient dans les décors de nouveaux symboles phalliques. Ce qui ajoutait encore aux crises de fous rires. N'empêche que nous avons travaillé dur et que j'ai incarné le rôle de Kari le plus sérieusement du monde. »*
Kari, reine teigneuse et croqueuse de mâles qui règne sur une tribu de brunes réduisant les blondes à l'esclavage. « *Un vrai chef-d'œuvre* » précise ironiquement Martine Beswick qui, douée d'un vrai sens de l'humour, accepte au Festival de Baltimore de recevoir le trophée du « plus mauvais film produit par Hammer ». « *Franchement, c'est le film le plus idiot jamais fait !* »
La troisième et dernière association de la comédienne avec Hammer se présente en 1971. De passage à Londres après plusieurs années aux États-Unis à travailler pour la télévision, elle rend visite à son vieil ami Michael Carreras. « *Oh, mon Dieu, tu tombes bien !* » lui annonce-t-il avant de lui proposer **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, variation sur le thème de *Dr. Jekyll & Mr. Hyde* dont le docteur (Ralph Bates) se métamorphose sous l'effet de sa potion en une redoutable prédatrice sanguinaire. « *Pris séparément, Ralph et moi ne nous ressemblions guère. Ensemble, pourtant, dans le même costume et coiffés de la même manière, nous avions l'air de jumeaux.* » Ressemblance troublante qui mise à la fois sur la dureté des traits de Martine Beswick et la douceur de ceux de son partenaire. « *Le film joue sur la part de femme à l'intérieur de chaque homme et la part d'homme en chaque femme. Il exprime aussi le fantasme de toute femme : se montrer une bonne épouse dans la cuisine et une vraie pute dans la chambre à coucher. Quiconque le nie ment.* »
Ambigu, raffiné, cruel, **Dr. Jekyll & Sister Hyde** constitue l'une des plus grandes réussites de Hammer. « *Je ne considère pas que le film soit aussi réussi* » tempère la comédienne. « *Il n'exploite pas à fond tout le potentiel de l'histoire. À l'époque, étant dans une situation financière précaire, Hammer cherchait surtout à faire de l'argent et c'est pourquoi le studio a exigé du réalisateur plus de scènes de nudité qu'il n'en fallait. Non pas que cela me pose problème de me déshabiller, surtout lorsqu'il y a une bonne raison à cela.* » Quoi qu'il en soit, **Sister Hyde** cerne mieux que tout autre film la beauté hautaine de Martine Beswick, sa sensualité trouble, sa sexualité ambivalente… Grand rôle. Celui d'une carrière.

MARTINE DANS LA MAISON DU DIABLE

C'est justement parce qu'il l'a repérée dans **Dr. Jekyll & Sister Hyde** que le débutant Oliver Stone demande à Martine Beswick d'animer **Seizure. Queen of Evil**, son tout premier long-métrage. « *J'étais à Londres lorsqu'il m'a appelée. Il a dû remuer ciel et terre pour me retrouver* » s'étonne encore la comédienne. « *Avec Oliver Stone, j'ai tout de suite remarqué que j'avais affaire à une personnalité exceptionnelle, quelqu'un d'aussi fou que talentueux. Il était prêt à tout sacrifier pour un plan. Un vrai maniaque parfois.* **Seizure** *ne bénéficiait que d'un budget ridicule. Nous couchions dans la maison où nous tournions, au milieu du matériel technique et des accessoires. Dehors, la température tombait si bas que le moteur des caméras gelait. Le travail était exténuant tant nous cumulions les heures ininterrompues de tournage. Le film n'a rencontré aucun succès. D'ailleurs, pourquoi l'avoir baptisé* **Seizure** *? Cela ne veut rien dire ! »*
Bien qu'assez maladroit dans sa volonté de faire pencher le psychédélisme côté cauchemar, **Seizure** fait aujourd'hui l'objet d'un petit culte, principalement justifié par le charme vénéneux de Martine Beswick en Reine du Mal sortie de l'imagination d'un écrivain lors d'un week-end en huis clos. Un personnage sur mesure et, dans le genre, sa dernière grande prestation.
À part **Seizure** et **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, quoi d'autre ? **Il Bacio** : « *L'un des quelques films tournés en Italie où j'ai vécu. Bien que j'y incarne une strip-teaseuse qui, sous l'effet de drogues, organise des messes noires, il s'agit d'un mélodrame gothique. J'y ai une scène lesbienne avec Valentina Cortese. Nous l'avons jouée plus vrai que nature ! »*. ***Les Chiens de l'Enfer*** : « *Une simple apparition. J'y joue la grande prêtresse d'un culte satanique.* »

Ci-dessus : Martine Beswick en mercenaire dans **Cyclone** de Fred Olen Ray.

Page de droite : Martine Beswick, bestiale, dans **Femmes préhistoriques**, une autre production Hammer Films.

MARTINE INVITEE DE LA SERIE Z

En vérité, en dépit de la réputation flatteuse de **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, Martine Beswick galère de plus en plus pour trouver des engagements. En 1976, dix mois durant, elle abandonne même le monde du spectacle pour exercer le métier de serveuse dans un restaurant à la mode d'Hollywood. Son « retour », aussi modeste soit-il, elle le doit principalement à quelques réalisateurs cinéphiles. Fred Olen Ray d'abord, qui lui confie un rôle secondaire de méchant agent fédéral dans **Cyclone** et, en tant que producteur, celui d'une diseuse de bonne aventure dans **Evil Spirits**. Puis Jeff Burr qui, en grand admirateur, lui offre davantage de matière dramatique à moudre avec l'un des sketches de **Nuits sanglantes** où elle prête ses traits à une tueuse en série. Et c'est justement le même Jeff Burr qui ferme sa carrière, du moins à ce jour, via **La Nuit de l'épouvantail**. Au-delà ? Plus rien, sinon des interviews dans des documentaires, des portraits. Début 1996, Variety annonce le come-back de Martine Beswick face à Barbara Steele dans **Vampire Cult Queens from Hell**, série Z hommage qui demeure à l'état de projet. Pendant ce temps, Martine Beswick continue de rêver d'incarner l'une des vampires d'Anne Rice à l'écran.

MARTINE FAIT DU CHEVAL

Si elle promène surtout sa silhouette dans le domaine du fantastique et de l'aventure exotique, Martine Beswick aborde, au fil des années, d'autres registres. Le western spaghetti en premier lieu, avec principalement **El Chuncho** où elle incarne une pasionaria de la révolution mexicaine, **Johnny le bâtard** ensuite, sur lequel l'amène son partenaire d'**Un million d'années avant J.C.** et compagnon sept ans durant, John Richardson. « *Ni John ni moi ne savions monter à cheval. Aux producteurs, nous avons cependant prétendu le contraire, tant et si bien que nous nous sommes payé des cours d'équitation intensifs pour être prêts. De* **El Chuncho**, *je garde surtout le souvenir de ma camaraderie avec Klaus Kinski. Nous nous sommes amusés comme des gamins.* » L'actrice touche également à la comédie. Néanmoins pas à la plus légère avec **Ultimo tango a Zagarol**. « *J'y avais pour partenaire Franco Franchi, une vedette italienne entourée de gardes du corps. Sur le plateau, il n'avait qu'une idée en tête : me sauter !* » Souvent engagée pour sa plastique, Martine Beswick ne trouve finalement que très peu d'opportunités d'exposer de réels talents de comédienne. Frustrant pour qui, même après plusieurs films, suit les cours d'art dramatique de Lee Strasberg et Stella Adler dans le but de s'améliorer. Une de ces trop rares occasions : le thriller viscéral **La Nuit des alligators**. « *Pour son premier film, le réalisateur Peter Collinson avait promis de m'appeler ; il avait vu en moi quelque chose dont je n'avais pas conscience. Le projet m'a, au départ, fait réellement peur tant il y avait de pages de dialogues. D'un coup, de pin-up, je passais vraie comédienne* », dans le rôle de Harry, membre d'un trio infernal qui fait irruption dans la garçonnière d'un couple illégitime pour le torturer. Une œuvre sous haute tension, au carrefour d'**Orange mécanique** et de **The Servent** pour une Martine Beswick impériale, intense et plus dure que jamais.

À l'exception de **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, des opportunités pareilles ne se présenteront jamais à elle, peu à peu victime d'un visage dont la sombre beauté et les angles marqués ne collent pas au tout-venant de la demande des castings. Interprète de la hardeuse Xaviera Hollander dans l'épaisse comédie **The Happy Hooker Goes Hollywood**, de la serveuse Noira dans **Le Flic de Miami**, d'un transsexuel brésilien dans un épisode de ***Buffalo Bill***, d'une kyrielle de rôles aussi alimentaires qu'anonymes, le plus souvent des vilaines, et même ambassadrice d'une pub pour bière au début des années 80, Martine Beswick tire définitivement sa révérence au cinéma et à la télévision au milieu des années 90. Pour consacrer tout son temps à une entreprise de transport !

Marc TOULLEC

FILMOGRAPHIE

1963 **Saturday Night Out** de Robert Hartford-Davis • **Bons baisers de Russie/From Russia with Love** de Terence Young. 1965 **Opération Tonnerre/Thunderball** de Terence Young • série ***Destination danger/Danger Man*** épisode ***Des hommes dangereux/Such Men Are Dangerous***. 1966 **Un million d'années avant J.C./One Million Years B.C.** de Don Chaffey. 1967 **El Chuncho/El Chuncho, quién sabe ?** de Damiano Damiani • **Johnny le bâtard/John il bastardo** d'Armando Crispino • **Les Femmes préhistoriques/Slave Girls/Prehistoric Women** de Michael Carreras • série ***Court martial*** épisode ***Retreat from Life*** • **La Nuit des alligators/The Penthouse** de Peter Collinson. 1968 série ***Opération Vol/It Takes a Thief*** épisode ***The Galloping Skin Game***. 1969 série ***Opération Vol/It Takes a Thief*** épisode ***The Blue, Blue Danube*** • série ***Les Règles du jeu/The Name of the Game***, épisode ***High Card***. 1970 série ***Mannix***, épisode ***Des dettes et des jeux/The Other Game in Town***. 1971 série ***Night Gallery*** épisode ***The Last Laurel*** • ***Longstreet*** de Joseph Sargent (TV) • **Dr. Jekyll & Sister Hyde** de Roy Ward Baker. 1973 **Ultimo tango a Zagarol** de Nando Cicero. 1974 **La Reine du Mal** ou **Tango macabre/Seizure** ou **Queen of Evil** d'Oliver Stone • **Il Bacio** de Mario Lanfranchi. 1975 ***Crime Club*** de Jeannot Szwarc (TV) • ***Strange New World*** de Robert Butler (TV) • série ***Switch*** épisode ***Kiss of Death*** • série ***L'Homme qui valait trois milliards/The Six Million Dollar Man***, épisode ***La Bonne cause/Outrage in Balinderry***. 1976 série ***Los Angeles, années 30/City of Angels***, épisode ***A Lonely Way to Die*** • série ***L'Homme qui valait trois milliards/The Six Million Dollar Man***, épisode ***The Thunderbird Connection***. 1977 série ***Baretta*** épisode ***Lyman P. Dokker, Fed*** • ***Aspen*** ou ***The Innocent and the Damned*** de Douglas Heyes (TV). 1978 ***Les Chiens de l'Enfer*** ou ***Barghast/Devil Dog : The Hound of Hell*** de Curtis Harrington (TF) • ***My Husband Is Missing*** de Richard Michaels (TV). 1979 ***The Tenth Month*** de Joan Tewkesbury (TV) • série ***L'Île fantastique/Fantasy Island*** épisodes ***The Red Baron & Young at Heart***. 1980 **The Happy Hooker Goes Hollywood** d'Alan Roberts • **Melvin and Howard** de Jonathan Demme • série ***Pour l'amour du risque/Hart to Hart*** épisode ***Murder Is a Man's Best Friend***. 1981 série ***Quincy*** épisode ***Dear Mummy***. 1982 série ***L'Homme qui tombe à pic/The Fall Guy*** épisode ***Bail and Bond***. 1984 série ***L'Île fantastique/Fantasy Island*** épisodes ***Lady's Choice*** & ***Skin Deep*** • série ***Buffalo Bill*** épisode ***Have Yourself a Very Degrading Christmas*** • série ***Des jours et des vies/Days of Our Lives***. 1985 série ***Espion à la mode*** ou ***Espion modèle/Cover Up*** épisodes ***Passions*** et ***Black Widow*** • série ***Falcon Crest*** épisode ***Ingress and Egress***. 1986 **Balboa** de James Polakof (narration). 1987 série ***Once a Hero*** épisode ***Things Get Ugly*** • série ***Mr. Gun/Sledge Hammer***, épisode ***The Color of Hammer*** • série ***Shell Game*** épisode ***The Upstairs Gardener*** • **Cyclone** de Fred Olen Ray • **Nuits sanglantes/The Offspring** ou **From a Whisper to a Scream** de Jeff Burr. 1989 **We Didn't Start the Fire** (clip musical). 1990 **Evil Spirits** de Gary Graver • **Le Flic de Miami/Miami Blues** de George Armitage. 1991 **Critters 4** de Rupert Harvey (vidéo) • **Future Cop 2/Trancers II** de Charles Band. 1992 **Life on the Edge** d'Andrew Tales. 1993 **Wide Sargasso Sea** de John Duigan. 1995 **La Nuit de l'épouvantail/Night of the Scarecrow** de Jeff Burr.

LA BD CHINOISE ARRIVE EN FRANCE !

soleil

英雄

HERO

WU XIA PIAN
HONNEUR ET ARTS MARTIAUX

FANTASTIQUE/ HORREUR
GORE, VAMPIRES & FANTOMES CHINOIS

LÉGENDES URBAINES
BAGNOLES, BASTON ET TRIADES

DÈS LE 26 JUIN EN LIBRAIRIES

SOLEIL HERO C'EST...

- DEUX NOUVEAUX ALBUMS CHAQUE MOIS
- UN SENS DE LECTURE EUROPÉEN*
- UN FORMAT ATTRACTIF (15X21 CM)
- UN PRIX ACCESSIBLE : 7,95 € POUR 128 PAGES* EN COULEURS ET SUR PAPIER GLACÉ !

* SAUF EXCEPTION
* CERTAINS VOLUMES COMPORTENT 144 OU 128 PAGES SANS SUPPLÉMENT DE PRIX.

suprême dimension

soleil

CLANS OF DARKNESS © Moody Comics. All Rights Reserved.
THE HERO © [illegible] All Rights Reserved. ADK - MAXIMUM IMPACT © 2002 SNK Playmore. All Rights Reserved.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 75

CURSE OF THE VIKING GRAVE

1991. REAL.: MICHAEL SCOTT. TV. SCEN.: MALCOLM MACRURY. INT.: NICHOLAS SHIELDS, EVAN ADAMS, MICHELLE ST. JOHN, CEDRIC SMITH. PROD.: DEREK MAZUR, MICHAEL SCOTT, SEATON MCLEAN, ATLANTIS FILMS LIMITED. CANADA.

Suite de ***Lost in the Barrens***, un survival pour grand public où deux adolescents se retrouvent perdus au beau milieu d'une nature hostile. Les mêmes, un an plus tard, découvrent une tombe viking et y prélèvent des reliques convoitées par un marchand peu scrupuleux. Les deux garçons, et la sœur de l'un d'eux, repartent à l'aventure. Parviendront-ils à tout remettre en place avant que ne s'abatte sur eux la malédiction des esprits vikings (the Curse of the Viking très grave...) ? La réponse est « oui », personne ne s'inquiète d'ailleurs, même si ce téléfilm dispense quelques bonnes surprises dans une ambiance rétro rappelant très fort la série des **Indiana Jones**.

CURSE OF THE VOODOO

CURSE OF SIMBA, OU **VOODOO BLOOD BATH**. 1965. REAL.: LINDSAY SHONTEFF. SCEN.: TONY O'GRADY, LEIGH VANCE. INT.: BRYANT HALIDAY, DENNIS PRICE, RONALD LEIGH-HUNT, LISA DANIELY, BERYL CUNNINGHAM. PROD.: GALAWORD FILM, GORDON FILMS, ALLIED ARTISTS. GB.

Les histoires de vaudou se ressemblent obstinément. Soit vous profanez une cérémonie rituelle en matant les gesticulations fébriles de danseurs ridicules, soit vous dérobez un objet sacré, le plus souvent assez moche, mais sacré quand même. Dans les deux cas, vous êtes mal. Le héros s'en prend pour sa part à

Curse of the Voodoo. Bryant Haliday harcelé par le sorcier Simbaza : ***« Merci, on a besoin de rien »*** !

un lion vénéré par une secte vaudoue et subit la malédiction qui le poursuit jusqu'à Londres où lui apparaît le redoutable sorcier Simbaza. Après diverses hallucinations du même type, il rejoint l'Afrique et occit le fier guerrier en lui passant sur le corps avec sa jeep. Simple, mais il fallait y penser. À voir pour la danse suggestive de Beryl Cunningham, une jolie métisse aperçue dans quelques incunables comme **Le Continent des hommes-poissons**, **Il Decamerone nero**, **La Possédée du vice**, ou **Tarzana, sexe sauvage**. Certes, le titre détruit grave, mais Beryl y danse nue, ça compense...

CURSE OF THE ZOMBIE

1989. REAL. ET SCEN.: : HAO LEE. INT.: SHAOJUN LAU, XIAO YAN ZE. PROD.: J. FERREIRA. HONG KONG.

Encore une histoire de malédiction, of course (of curse ?), dans la lignée horrifico-comique de la série des **Mr. Vampire**. Plusieurs archéologues cherchent à s'emparer d'objets rares en lien avec d'étranges phénomènes survenus en Thaïlande. Un magicien leur jette aussitôt un mauvais sort dont ils se sortent assez mal. Après les zombies sauteurs, Hao Lee expérimente les zombies planeurs et même un cercueil volant d'une invraisemblance à dormir debout (d'ailleurs, il est grand temps qu'il y aille, Hao Lee...).

CURSED

1990. REAL.: MYCHEL ARSENAULT. SCEN.: PIERRE DALPE. INT.: RON LEA, CATHERINE COLVEY, TOM RACK, CLAIRE RILEY, CÉDRIC NOËL. PROD.: JEAN-MARC FELIO, FAX FILM INTERNATIONAL. CANADA.

L'auteur d'un **Power Games** tourné l'année précédente porte à l'écran ce petit budget sympathique, mais pour le moins confus. Une gargouille tombe durant une tempête. Elle tombe d'ailleurs mal, puisque directement sur la tête d'un prêtre (allez croire en Dieu, après ça !). Mais quand un scientifique et son assistante procèdent à des travaux sur les gravats recueillis, les esprits démoniaques dissimulés dans la statue de pierre se déchaînent au point de menacer toute la contrée. Arsenault arrêta là sa carrière de cinéaste pour coproduire l'année suivante le soporifique **L'Annonce faite à Marie** (*« Mais, dites-moi, vous ne seriez pas en cloque, ma pauvre dame ? »*). Soporifique, car entendre Alain Cuny déclamer du Paul Claudel n'incite pas à la marrade. Éloignez les enfants...

CURSED

2003. REAL.: WES CRAVEN. SCEN.: KEVIN WILLIAMSON. INT.: CHRISTINA RICCI, JESSE EISENBERG, JUDY GREER, MILO VENTIMIGLIA, SHANNON ELIZABETH. PROD.: KEVIN WILLIAMSON, DIMENSION FILMS. USA.

Bel exemple d'errance narrative. L'objectif : faire du **Scream** à tout prix. Comment ? Ah ben... on sait pas. Résultat, l'anarchie règne sur le plateau, gore et comédie se succèdent, suspense et clichés défilent, trucages mécaniques et effets digitaux se disputent l'animation de la bête, tandis que les références vont du traditionnel (**Frankenstein**, **Dracula**, **La Vierge de Nuremberg**, une statue de Paul Naschy en lycanthrope !) au moderne (chahut au bahut, macho du collège devenu curieusement gay, loup-garou aiguisant ses griffes à la manière de Freddy...). Pathétique ! Et après s'être bien vautré, **Cursed** ne parvient pas davantage à conclure. Les acteurs se retrouvent gênés, et nous les regardons, gênés de leur confusion. *« Et si qu'on en faisait une trilogie ? »* risqua une petite voix du fond des bureaux de Dimension (vraisemblablement l'auteur des dialogues !). Le silence qui suivit dure encore. (M176P.58)

Cursed. ***« Ouah-ouah, Arf-arf, woof-woof ».*** **En lycanthropien :** ***« Veni, Vidi, Ricci »*** **!**

CURSED LUGER P08

KYOUJU LUGER P08. 1995. REAL.: TAKESHI WATANABE. SCEN.: HIDEHIRO ITO. INT.: HIROSHI ABE, HIROMI NAKAJIMA, REN OSUGI, REIKO TAKASHIMA. PROD.: EXCELLENT FILM. JAPON.

Un film japonais avec plein de Japonais dedans (ça, c'est de la critique, prenez des notes !). Takeshi Watanabe part à l'assaut du thème de **La Main du Diable** revisité façon Troisième Reich. Un jeune businessman se laisse refiler un luger contre une certaine somme d'argent. Or, l'arme, ayant appartenu à un assassin nazi (pléonasme !), possède son autonomie et s'incruste au bras du héros qui devient rapidement le serial killer du siècle. Une mutation aussi bien physique que mentale qui n'est pas sans rappeler les délires de Shinya Tsukamoto pour sa série des **Tetsuo**.

CURSED VILLAGE IN YUDONO MOUNTAIN

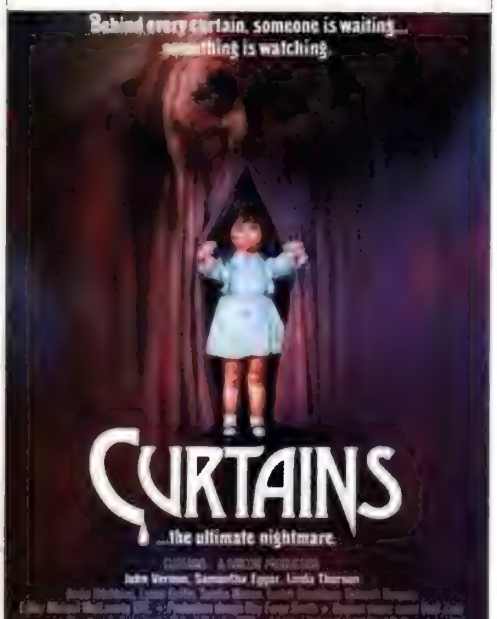
YUDONO, SANROKU NOROI MURA. 1984. REAL.: TOSHIHARU IKEDA. SCEN.: HARUHIKO ARAI, TOSCHIMICHI SAEKI. INT.: TOSHIYUKI NAGASHIMA, EIKO NAGASHIMA, NOBUKO SENDO, KANEKO IWASAKI. PROD.: MITSURU KUROSAWA, KADOKAWA HARUKI JIMUSHO. JAPON.

Fidèle à sa réputation, Ikeda balance de la belle image sur ce script rappelant le thème de la momie baladeuse. Un archéologue part dans les montagnes du Yudono à la recherche d'un ancien temple boudhiste. Là, il découvre la sépulture d'un « Sosuskin Jobutsu » (nom des moines qui se laissaient autrefois enterrer vivants afin de bien clamer leur foi. Sauf que personne les entendait, croyez-vous. Si, car une corde reliée à la surface agitait chaque jour une cloche prouvant la résistance du candidat au suicide, jusqu'à sa mort finale). Cette profanation entraîne le retour du moine boudhiste dont la fureur s'abat sur les pauvres paysans du coin. Bien filmée, c'est quand même beau l'injustice.

CURTAINS

1982. REAL.: JONATHAN STRYKER (RICHARD CIUPKA). SCEN.: ROBERT GUZA JR. INT.: JOHN VERNON, SAMANTHA EGGAR, ANNE DITCHBURN, LYNNE GRIFFIN, MICHAEL WINCOTT. PROD.: PETER R. SIMPSON, SIMCOM LIMITED/CURTAINS PRODUCTIONS. USA.

Curtains nous mène au théâtre, et accessoirement en bateau, au point d'ouvrir certaines séquences par un traditionnel lever de rideau, histoire de bien justifier son titre. Le héros s'appelle Jonathan Stryker (oui, c'est aussi le nom du réalisateur) et joue le rôle d'un... réalisateur (pur rôle de composition, vu son film !). Histoire d'engager sa vedette féminine, il en amène cinq en week-end, pour mieux comparer les talents de ces demoiselles (pas con, le réalisateur !). Mais voici qu'un assassin au masque de sorcière élimine les candidates à la manière du whodunit le plus ordinaire. S'agit-il de l'actrice auparavant congédiée pour



maladie mentale (Samantha Eggar) ? Oui, ben moi j'ai vu le film, je sais ! Sinon, Stryker plagie beaucoup, cite Shakespeare, Poe, Agatha Christie, copie Corman, Bava et Argento, avant de recourir à la séquence ultime : le jet d'une poupée de chiffon qui estourbit l'assassin en train de patiner sur l'étang glacé. L'ice-crime parfait, c'est trop !

Curtains. Un assassin s'est caché dans la photo.

THE CUSP

OU **FALLING FIRE**. 1997. REAL.: DANIEL D'OR. TV. SCEN.: PETER I. HORTON, DANIEL D'OR, G. PHILIP JACKSON. INT.: MICHAEL PARE, CHRISTIAN VIDOSA, CEDRIC TURNER, HEIDI VON PALLESKE, JACKLYN FRANCIS. PROD.: G. PHILIP JACKSON, PRODUCERS NETWORK ASSOCIATES. USA.

Attention : Daniel d'Or pendant que Roger Corman coproduit, ça va cogner sec. La planète manque d'énergie dans ce proche futur où se situe l'action. Aussi, quand un astéroïde riche en matériaux divers passe dans le secteur, une mission se porte à sa rencontre afin d'en mesurer la teneur. Michael Paré (à partir...) connaît pourtant les pires difficultés dès le début du voyage : pannes diverses, personnel éliminé, ketchup en rupture de stock, c'est la panique. Au bout de quelques jours, l'évidence éclate : un saboteur est à bord, tandis qu'un groupe terroriste cherche à contrôler l'astre et veut lui faire percuter la Terre, ce qui pourrait bien détruire au moins la Tour Eiffel ! Paré séduira la belle Zehra Leverman d'une main, tandis qu'il sauvera le monde de l'autre. Quel talent...

CUT

1999. REAL.: KIMBLE RENDALL. SCEN.: DAVID WARNER, MARK LAMPRELL. INT.: GEOFF REVELL, FRANK ROBERTS, SAM LEWIS, MOLLY RINGWALD, KYLIE MINOGUE. PROD.: BILL BENNETT, JENNIFER BENNETT, MARTIN FABINYL. DISTR.: C.I.P.A. AUSTRALIE.

Un groupe d'étudiants reprend le tournage de **Hot Blooded**, un slasher abandonné quatorze ans plus tôt, suite au meurtre de sa réalisatrice. La vedette de la première version (Molly Ringwald) réintègre le casting et l'équipe se met au travail sans se soucier de l'atmosphère tendue sur le plateau. Venu du clip, Randall cherche l'efficacité et livre un produit « mode » proche de l'univers des **Scream**, **Vendredi 13** et autres **Freddy**, tout en gardant une distance ironique par rapport au sujet. L'acteur jouant l'assassin se retrouve nez à nez avec son homologue réel pour se faire aussitôt trucider, le dialogue cite Craven, Carpenter, le script aligne les poncifs du genre, et surtout nous

L'idée majeure de Cut : *« Si l'on brûle la pellicule, le tueur disparaît »* ! Mais défense de brûler son Mad.

assène ce nouveau concept avec un sérieux inébranlable : *« l'énergie créatrice engendre ses propres personnages »* ; d'où il ressort qu'il suffit de brûler la pellicule pour éliminer le tueur. Du léger foutage de gueule qui ne bluffa pas les jurés des festivals de Bruxelles et Gérardmer, où il se gauffra gentiment. (M123P40, M125P.28)

CUTIE HONEY

2004. REAL.: HIDEYAHI ANNO. SCEN.: RUMI TAKAHASHI, HIDEYAKI ANNO. INT.: ERIKO SATO, MIKAKO ISHIKAWA, JUN MURAKAMI, HAIRI KATAGIRI. PROD.: MORIO AMAGI, MOTOO KAWABATA, TOHO.

Honey Kisaragi, bureaucrate à mi-temps, se transforme en super justicière quand l'occasion se présente, et elle se présente souvent, tant les méchants pas beaux arpentent impunément les rues de Tokyo dans le but de ravager la métropole. Mais le danger n'exclut pas l'humour, et visiblement l'auteur s'inspire des ***Drôles de dames***, d'autant mieux que

Cutie Honey : Eriko Sato, aujourd'hui justicière à mi-temps. Demain, caissière à Carrefour !

l'héroïne se fait seconder par un policier en jupons, Mikako Ishikawa. Dans un style très percutant, le cinéaste traite ce manga maintes fois adapté (en live ou en animation) créé par Go Nagai, auteur des séries *Mazinsaga*, *Devilman*, *Violence Jack* et autres pulps nippons. Présenté avec succès aux Utopiales de 2004 et au 23e Festival de Bruxelles.

CUTIE KNIGHT IN COSTUME

OU **KOSUPURE SENSHI CUTIE KNIGHT**. 1995. REAL.: NORIAKI YUASA. INT.: MIHO YABE, SARA SHIMADA. JAPON.

Miho Yabe et Sara Shimada arpentent Tokyo et croisent plein de monstres recalés chez ***Bioman***, quand il ne s'agit pas de satyres humains menaçant leur vertu. Circonstances atténuantes : nonobstant de sémillantes panoplies de super-héroïnes, ces nymphettes asiatiques n'hésitent pas à se déshabiller de temps à autres, ce qui soulage le scénariste et ravit le spectateur. Yuasa commit l'année d'après l'imparable **Cutie Night in Costume 2**, avec cette fois Akane Kanezawa et Sumina Morishita dans les rôles principaux, deux ingénues assez ressemblantes pour assurer une crédible continuité à cette série légèrement plus affriolante que celle des **Gamera** signée par le même cinéaste (décédé en juin 2004).

CUTTHROAT ALLEY

2003. REAL. ET SCEN.: TIMOTHY WAYNE FOLSOME. INT.: BIZZY BONE, CISCO REYES, JOSH WATSON, STACY ARNELL, JANICE PALMER. PROD.: SERGE RODNUNSKY, TIMOTHY WAYNE FOLSOME, BARNHOLTZ ENTERTAINMENT. USA.

Timothy Wayne Folsome se lance dans un genre de « Scream blaxploitation » aux ressorts déjà maintes fois ressassés (le ressassé : assez !). Un serial-killer encapuchonné et masqué égorge ses victimes dans la banlieue de Los Angeles. Toutes sont d'anciennes connaissances du héros incarné par Cisco Reyes, qui ainsi devient suspect. Pour se disculper, il devra lui-même affronter le tueur. « *The Only way out of the hood is in a body bag* » s'alarme l'affiche de ce slasher assez méchant. Mais si c'est le seul moyen d'échapper à la musique rap infligée à nos oreilles en guise de bande-son, le choix mérite réflexion, ceci dit.

CUTTING CLASS

1989. REAL.: ROSPO PALLENBERG. SCEN.: STEVE SLAVKIN. INT.: BRAD PITT, JILL SCHOELEN, MARK BARNET, RODDY MCDOWALL, MARTIN MULL, NANCY FISH. PROD.: RUDY COHEN, DONALD R. BECK. USA.

L'auteur d'**Excalibur** et de **La Forêt d'émeraude** se commet dans ce slasher typique des années 80 où un tueur psychotique taille dans le vif, au mépris des vannes proférées par ses copains d'université. Brad Pitt y fait ses premières armes en sportif benêt, Roddy McDowall cabotine dans le rôle du directeur lubrique, tandis que les meurtres défilent : à la hache, au couteau, au four électrique (à feu vif, thermostat 8 !), au mât de drapeau américain (la gloire !), à la photocopieuse (les serial-killers débutants veilleront à ne pas trop s'approcher de la vitre en commettant leur forfait, sous peine d'identification malencontreuse...). D'ailleurs, comme l'annonce le titre vidéo (**Profession tueur**), le crime requiert un certain niveau d'étude. Comptez environ Bac plus 5, assorti d'une peine de sûreté de 30 ans, la vocation s'impose.

CY WARRIOR

CYBORG, IL GUERRIERO D'ACCIAIO. 1989. REAL.: GIANNETTO DE ROSSI. SCEN.: GIANNETTO DE ROSSI ET DARDANO SACCHETTI. INT.: HENRY SILVA, FRANK ZAGARINO, BRANDON HAMMOND, SHERRIE ROSE, JAMES SUMMERS. PROD.: FABRIZIO DE ANGELIS, FULVIA. ITALIE.

Giannetto de Rossi, prince des maquilleurs au royaume du bis italien, s'empare de la caméra et pense très fort à **Robocop** tourné deux ans plus tôt. Cela nous donne ce **Cy Warrior**, un guerrier androïde expérimental échappé des laboratoires de l'armée américaine. Mais son cœur d'acier s'attendrit au contact d'une femme menacée et de son jeune fils (Dardano Sacchetti, autre gloire de l'Italie bisseuse, se souvient cette fois de **Terminator**). L'action se traîne et Zagarino se fait voler la vedette par ce roublard d'Henry Silva dans le rôle du colonel lancé à sa poursuite. En revanche, le flyer arrache un maximum dans le genre viril (voir à la page d'ouverture...). En le secouant très fort devant les yeux ça le fait tout aussi bien et vous économisez le prix d'une place !

CYBER BANDITS

1995. REAL.: ERIK FLEMING. SEN.: JAMES ROBINSON. INT.: MARTIN KEMP, ALEXANDRA PAUL, ADAM ANT, GRACE JONES, JAMES HONG. PROD.: PAUL COLICHMAN, CYBERFILMS INC. USA.

Cela devait arriver : avec la mode du cyber, les cyber-bandits débarquent dans des cyber-films, d'où l'intérêt de prévoir en vitesse des cyber-prisons. La maîtresse d'un milliardaire dérobe les plans secrets d'une arme terrifiante qu'elle tatoue sur le dos de Martin Kemp, capitaine du yacht de son amant, qui le devient aussi (c'est pénétrant comme plot !). Aussitôt, le nabab mégalomane lance ses sbires à la recherche de ce tatouage, dont la valeur représente l'avenir de notre monde. Ne parlons pas de la valeur du film, généralement bien cassé par la critique.

CYBER EDEN

OU **JACKPOT**. 1993. REAL.: MARIO ORFINI. SCEN.: GRAZIA GIARDIELLO, ROBERTO LANNONE. INT.: ADRIANO CELENTANO, CARROLL BAKER, CHRISTOPHER LEE, KATE VERNON. PROD.: MARIO ORFINI, EIDOSCOPE, CANAL +, ITALIE.

Cyber Eden traite du jeunisme et d'expériences visant à renverser le cours du vieillissement naturel chez l'être humain. Cela marche tellement bien que les savants se demandent bientôt comment reprendre le contrôle des événements avant le retour à l'état fœtal des bienheureux cobayes (groupés en une « **Classe spéciale** », son titre vidéo français). Une satire grinçante des excès du scientisme à la distribution parfaitement hétéroclite. Adriano Celentano, un rockeur des années soixante devenu acteur, y cabotine à l'aise, tandis que Christopher Lee se demande encore ce qu'il est venu faire là.

CYBER NINJA

OU **MIRAI NINJA**. 1988. REAL.: KEITA AMEMIYA. SCEN.: KEITA AMEMIYA, SATOSHI KITAHARA. INT.: HANBEI KAWAI, HIROKI IDA, MAKOTO YOKOYAMA, MASAAK EMORI. PROD.: KEIJI TAKAGI, NAMCO PRODUCTIONS. JAPON.

Le titre en promet de belles, et nous en donne... Dans un futur lointain, notre « cyber ninja » s'attaque à d'autres androïdes appelés « mecha ninjas », ce qui revient au même, sauf qu'ils sont plus méchants. Survient alors un super robot taille Godzilla et la castagne devient à peu près générale dans un désordre d'autant plus indescriptible que la version généralement exploitée subit force coupures avant de toucher l'Occident. Non content de citer **Star Wars** (avec l'empereur Dark Overlod), **Robocop** et **Dune**, le script rappelle le multicolore **Tron** des écuries Disney, les scénaristes ayant sans doute trouvé l'histoire de **Tron** bonne... Cyber maso, les mecs !

CYBER TRACKER

1994. REAL.: RICHARD PEPIN. SCEN.: JACOBSEN HART. INT.: DON « THE DRAGON » WILSON, STACIE FOSTER, RICHARD NORTON, STEVE BURTON, JIM MANIACI, JOSEPH RUSKIN. PROD.: JOSEPH MERHI, PM ENT.. USA.

Le « cyber tracker », c'est Judge Dredd, Robocop et Terminator réunis, sous la baguette virile du duo Joseph Mehri/Richard Pepin, les maîtres de la baston qui déchire. Don « the Dragon » Wilson, d'abord complice involontaire, s'oppose aux projets d'un magnat rêvant de robotiser les citoyens pour en faire *« une génération de mutants occupés à réfléchir à rien du tout »* (chers amis de TF1, bonjour !). Ses armes : un sénateur robotisé, un homme de main féroce et une brigade de « Cyber Trackers » (tous joués par le colosse Jim Maniaci). Castagne, poursuites et explosions se succèdent allègrement sans laisser un grand souvenir: *« Les meilleurs souvenirs sont ceux qu'on oublie »* nous recommande d'ailleurs le dialogue. Très juste : je viens de revoir le film, j'ai déjà tout oublié !

CYBER TRACKER 2

1995. REAL.: RICHARD PEPIN. SCEN.: RICHARD PRESTON JR. INT.: DON « THE DRAGON » WILSON, STACIE FOSTER, TONY BURTON, JIM MANIACI, JOHN KASSIR. PROD.: JOSEPH MERHI, RICHARD PEPIN, PM ENTERTAINMENT. USA.

Copie conforme du précédent. Le héros et son épouse, Stacie Foster (pêchée dans le premier volet), affrontent un nouveau producteur d'androïdes, et notamment des doubles d'eux-mêmes, autrement dit d'aussi mauvais acteurs. Mais le couple triomphera de ces menues embûches cybernétiques, d'autant mieux que, comme on dit chez PM Entertainment (où l'on aime bien rire entre deux explosions...) : le passage à la Merhi s'effectue rarement sans Pepin. Avec le retour de Jim Maniaci dans le rôle du Cyber Traker 9. Est-ce bien raisonnable ? (M103P57)

Jim Maniaci, Cyber Tracker 9 dans Cyber Tracker 2. Tous à vos calculettes...

CYBER VENGEANCE

1995. REAL.: J. CHRISTIAN INGVORDSEN. JOHN WEINER. INT.: ROBERT DAVI, MATTHIAS HUES. J. GREGORY SMITH, SUSAN ROLLMAN, SUSAN MISNER. PROD.: J. CHRISTIAN INGVORDSEN. SULTAN PRODUCTIONS. USA.

Nous revoici plongés en plein futur (2005 !). Le système carcéral connaît lui aussi la privatisation, et Robert Davi dirige une cyber-prison qui développe un jeu appelé « Virtual Reality Combat ». Les détenus, physiquement immobilisés, affrontent dans un cyber-espace des candidats venus de l'extérieur. Parmi eux, J. Gregory Smith, résolu à détruire le système et faire évader les prisonniers. Mais les cyber-barreaux ne se scient pas avec des cyber-limes et la bataille, quoique virtuelle, sera féroce. Nous ne saurions trop conseiller au lecteur de louer virtuellement le DVD pour en apprendre davantage.

Michael Dudikoff dans Cyberjack. Vraiment un film d'action...

CYBERJACK

OU **VIRTUAL ASSASSIN**. 1995. REAL.: ROBERT LEE. SCEN.: ERIC POPPEN. INT.: MICHAEL DUDIKOFF, BRION JAMES, SUKI KAISER, JOHN CUTHBERT, JAMES THOM, TOPAZ HASFALSCHOU. PROD.: JOHN A. CURTIS. CANADA/JAPON.

Brion James arbore une tête pas possible (perruque blonde et bouc peroxydé) pour diriger le commando de terroristes à la recherche du virus informatique développé par un laboratoire secret. Une monstruosité mi-informatique, mi-biologique aux effets terribles, capable de conférer le pouvoir absolu à son détenteur. Tout irait pour le mieux sans la présence d'un ex-flic, Michael Dudikoff, planqué dans les recoins et prêt à éliminer un à un les membres du commando. On aura reconnu la trame de **Piège de cristal** accommodée à la sauce cybernétique, assortie de réminiscences « bladerunnerisantes » pour faire bonne mesure. (M101P.55)

Cyberjack, un film d'action ! OK, les gars, je sèche d'abord ma permanente et je passe à l'action. Brion James.

CYBERMASTER - SHEPHERD 2

1999. REAL.: ELI NECAKOV. SCEN.: NELU GHIRAN. INT.: C. THOMAS HOWELL, MACKENSIE GRAY, HEIDI VON PALLESKE. PROD.: G. PHILIP JACKSON, DANIEL D'OR, CONCORDE. USA.

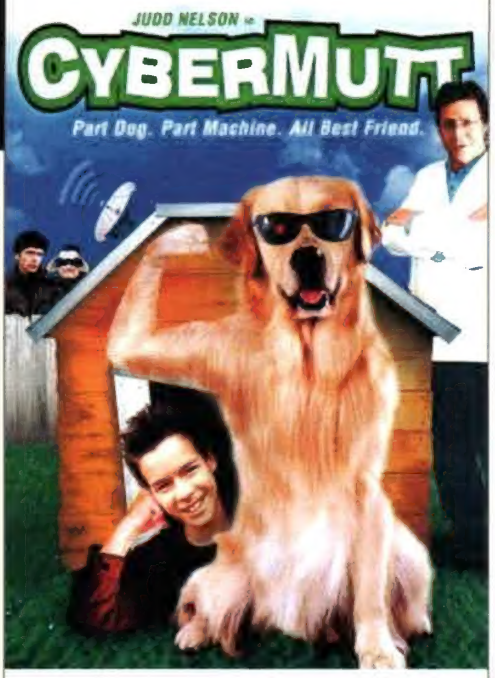
Suite de **Shepherd**, autre production Daniel d'Or/G. Philip Jackson, ce qui explique les nombreux flashs-back directement repris du premier volet (l'économie est à la mode et Corman est à la coprod). On retrouve les mêmes personnages, dans la même situation. Après l'apocalypse, un semblant de civilisation se maintient sous terre, régi par des fanatiques religieux prêchant la rédemption dans la souffrance. Dakota (C. Thomas Howell) et Heidi von Palleske (Lilith) décident de rejoindre la surface où d'autres dangers les attendent, sans compter que le grand prêtre imagine de contaminer la planète en libérant le dernier missile disponible. Le passage à l'an 2000 nous privera désormais de ce genre de récits-catastrophes sûrement reportés au prochain millénaire et, donc, au numéro 11 128 de Mad Movies où je vous parlerai de **Zu, Warriors from the Magic Mountain**, un bien beau film !

Cybermaster. Une civilisation dévastée où les cyborgs ne dorment que d'un œil...

CYBERMUTT

2002. REAL.: GEORGE MILLER. TV. SCEN.: KEVIN COMMINS, GERALD SANFORD. INT.: JUDD NELSON, TONIO ARANGO, RYAN COOLEY, PAULINA MIELECH, MARIE BEATH BADIAN. PROD.: FRANK HUBNER, GROSVENOR PARK PRODUCTIONS. CANADA/GB/ALLEMAGNE.

Cyberputt est un très joli film, faut le reconnaître. Comment... y dit quoi le correcteur ? ***Cybermutt*** ! Ah c'est exact, ça m'étonnait aussi... Bon, puisque nous voici partis en plein « cybertruc », que diriez-vous d'un cyberchien qui ferait cyber-ouaff-ouaff ? Oui, je sais, mais de toute façon, vous l'aurez quand même. C'est l'histoire de Rex, un gentil Golden Retriever, devenu bionique, comme Super Jaimie. Sa queue fait ventilo, ses yeux



s'allument et tout cela provoque l'intérêt d'un super méchant déterminé à employer cette nouvelle technologie à des fins purement malhonnêtes. Oh que c'est pas beau ! Le film pas davantage, d'ailleurs : naïf, moralisateur et d'un solide humour involontaire. L'auteur des **Babe** et des **Mad Max** n'est pour rien dans cette besogne, car il s'agit de « l'autre » George Miller, celui de **L'Histoire sans fin 2** et du récent ***Attack of the Sabretooth***, un détournement télévisuel du thème de **Jurassic Park**.

Cybermutt **: l'horreur tranquille !**

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

- « Ouhhhhhh la belle pépée, dis-moi poulette, tu veux que je te lèche la face avec ma grosse langue ? »
- « Euh... Ben comment dire, non, t'es quand même un peu moche mon gars, t'as vu ta peau ! »
- « Ma peau ? Mouais, regarde plutôt mes cheveux, j'ai carrément déclaré la guerre aux cheveux cassants et aux pointes sèches, alors fais gaffe à ce que tu dis, sinon, c'est pas ton minois que je vais embrasser, mais ta tête sur un pieu que je vais embrocher ! »

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Pas de gagnants ce mois-ci ! Ben alors, vous dormez les mecs et les filles ? Bon, le film qu'il fallait trouver était **The Ghoul** (1975) de Freddie Francis.

■ Cherche bénévoles pour tournage d'un moyen-métrage amateur cauchemardesque/féerique, de fin-juin à fin-juillet sur la Région Rhône-Alpes. Nous cherchons : des comédiens + un costumier + un accessoiriste + dessinateurs (pour story-boards, designs généraux, animation) + techniciens effets spéciaux, effets maquillage (créatures) et plus généralement des bonnes volontés (régisseur de plateau, producteurs).
Contact : tribaal@free.fr

■ Vds VHS **Terreur extraterrestre**, **Embryo X origine inconnue**, **La Forteresse noire**, **Vengeance d'outre-tombe**, **Les Crocs de Satan**, **Spider-Man** le film première version, **Le Bossu de la morgue**, **La Sentinelle des maudits**, **La Malédiction des pharaons**, **La Diablesse**, **L'Empreinte de Frankenstein**, **Soif de sang**, **L'Étrangleur de la Place Rillington**, **Week-end sauvage**, **L'Alchimiste**, **Sortilèges**, **Les Tueurs de l'éclipse**, **Happy Birthday**, **Onde de choc**.
Prix raisonnables ! *(Ouais c'est toi qui le dis ça !)*
Contactez Patrick au 04 50 38 52 48 dès 16 h.

■ Rech. B.O. (originales ou copies CD-R) de films d'horreur 50's, de films de Jess Franco, Russ Meyer ou des films : **Massacre à la tronçonneuse**, **Suspiria** et **Assaut**.
Bertrand Magat,
27, rue Balthazard 69003 Lyon.

■ Vds magazines X-Files, Génération Séries, Mad Movies 7 à 184, Impact, Atomo Vision, Ciné Zine Zone, Monster Bis + nombreux fanzines, livre gore de Marc Godin, dossiers de presse, affiches (prix intéressants). Mme Maduli Coralie. 1, rue Sully 01100 Oyonnax *(un vrai nom de planète extraterrestre ça !)*.

■ Vds Mad Movies 24 (10 euros), 33 (8 euros) 36, 37, 43 (5 euros), Les Cahiers du Cinéma (Décembre 1967 – 35 euros) ainsi que diverses VHS : **Prison**, **Folie sous contrat**, **Au-delà des murs**, des X, des érotiques (Emmanuelle, Joy, etc...) entre 2 et 6 euros. Recherche aussi **America**, **Time Walker** et **Voyage au bout de l'horreur**. Liste contre un timbre.
Rémy Delpodio,
20 Impasse Croix de Regnez
13004 Marseille.

■ Collectionneur propose de nombreuses VHS et DVD : **L'Oasis des tempêtes**, **Terre contre satellite**, **Le Masque de cire**, **Le Village des damnés**, **Le Météore de la nuit**, **Les Soucoupes volantes attaquent**, **New York ne répond plus**, **Soleil vert**, **Starfighter**, **Les Survivants de l'infini**, **Voyage au centre de la terre**, **Le Choc des mondes**, etc...
Liste contre 4 timbres à
Daniel Vanleen,
315 rue Taffin *(Non, j'ai déjà mangé)*, 62730 Les Attaques *(Ça va, faut pas s'énerver !)*.

■ Vds environ 100 films VHS. Liste disponible contre enveloppe timbrée avec adresse.
Écrire lisiblement *(Ouais, pas comme certaines petites annonces écrites avec les pieds, bande de dégueulasses !)*, réponse garantie :
Zevert Fabrice.
110, route de Saint Leu
Bat E Apt 10535
93430 Villetaneuse.

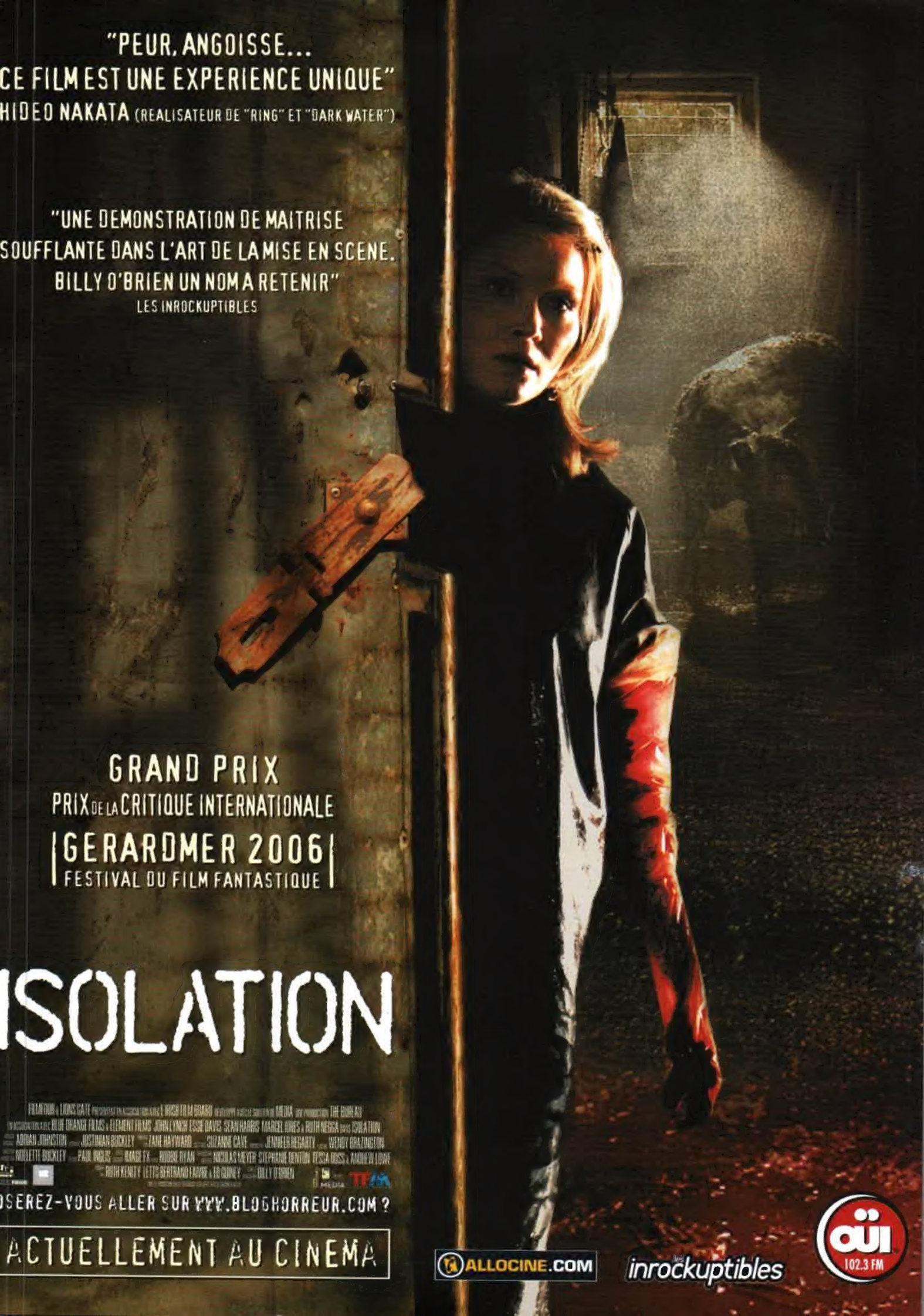
■ Ach. affichettes de **Conan le Barbare**, **Terminator**, **E.T.**, **Les Dents de la mer**, **Rocky 3**, **L'Inspecteur Harry**, **Les Bronzés**, **Le Livre de la jungle**, **Mad Max**, **Merlin l'enchanteur**, **Les Aristochats**, **Bernard et Bianca** *(C'est un porno ça, non ?)*, **La Guerre des étoiles** (grand format). 01 69 43 85 33.

■ Vidéaste amateur résidant dans le 69 cherche une jeune comédienne amatrice pour le rôle d'une fée dans un court. *(C'est pour* **Bernard et Bianca**, *non ?)*.
Tél. à Jean-Luc au (04) 72 24 62 71.

■ Vds plus de 1200 DVD tous genres confondus (horreur, fantastique, S.F, bis italien) dont de nombreux gialli, polars, films d'exploitation et beaucoup de raretés. Liste sur simple demande contre un timbre.
Écrire à Francis Perrin,
30, avenue du pré de foire,
73600 Moutiers. *(Ben alors Francis, on n'achète plus Mad mais on continue d'envoyer ses annonces, c'est pas très glop ça !!!)*

■ Vds en VHS films avec Jean-Claude Van Damme : **Bloodsport**, **Piège à Hong Kong**, **Le Grand tournoi**, **Karate Tiger** + livre *Le Film noir* de François Guérif.
Jean Louis Zaccariotto,
20, rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds plus de 300 K7 Troma, Haxan, Gialli... : **Toxic**, **Nekromantik**, **Playgirl**, **Troméo et Juliette**, **Camp 731**, **Terror Firmer**, **Sgt. Kabukiman**, **Street Trash**, **Bad Taste**, etc... et songbook Nirvana, Metallica *(t'as pas un songbook de Michel Sardou ? Ça intéresse Bordas !)*.
Demandez titres albums.
Rech. jeu PS1 **Discworld 2** + Soluce du 1, **Toy Story**...
Liste contre 1 timbre à
Christian Segers,
La Haute Picardière
61140, Juvigny-sous-Andaine.


"PEUR, ANGOISSE...
CE FILM EST UNE EXPERIENCE UNIQUE"
HIDEO NAKATA (REALISATEUR DE "RING" ET "DARK WATER")
"UNE DEMONSTRATION DE MAITRISE
SOUFFLANTE DANS L'ART DE LA MISE EN SCENE.
BILLY O'BRIEN UN NOM A RETENIR"
LES INROCKUPTIBLES
GRAND PRIX
PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE
GERARDMER 2006
FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE
ISOLATION
OSEREZ-VOUS ALLER SUR WWW.BLOGHORREUR.COM ?
ACTUELLEMENT AU CINEMA
ALLOCINE.COM
inrockuptibles
OUI 102.3 FM

LA TERRIFIANTE
HISTOIRE VRAIE
DU PLUS REDOUTABLE
DES TUEURS EN SÉRIE

TED BUNDY

UN FILM DE MATTHEW BRIGHT

LE FILM :
EN VF ET VOST 5.1 DOLBY DIGITAL
AU FORMAT IMAGE 1.77 RESPECTÉ
16/9 COMPATIBLE 4/3

AVEC EN BONUS :
UN DOCUMENTAIRE CHOC DE 40 MN

METROPOLITAN FILM & VIDEO

POUR LA PREMIERE FOIS EN DVD LE 8 JUIN

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE